




Coyer)


JEAN SOBIESKI
ROI DE POLOGNE.
del.
Chenu sculp.

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

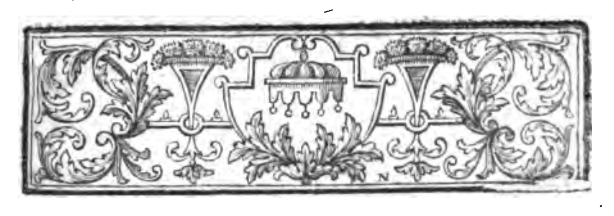
Par M. L'ABBÉ COYER.

TOME PREMIER.



A VARSOVIE,
Et se trouve à PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXI.

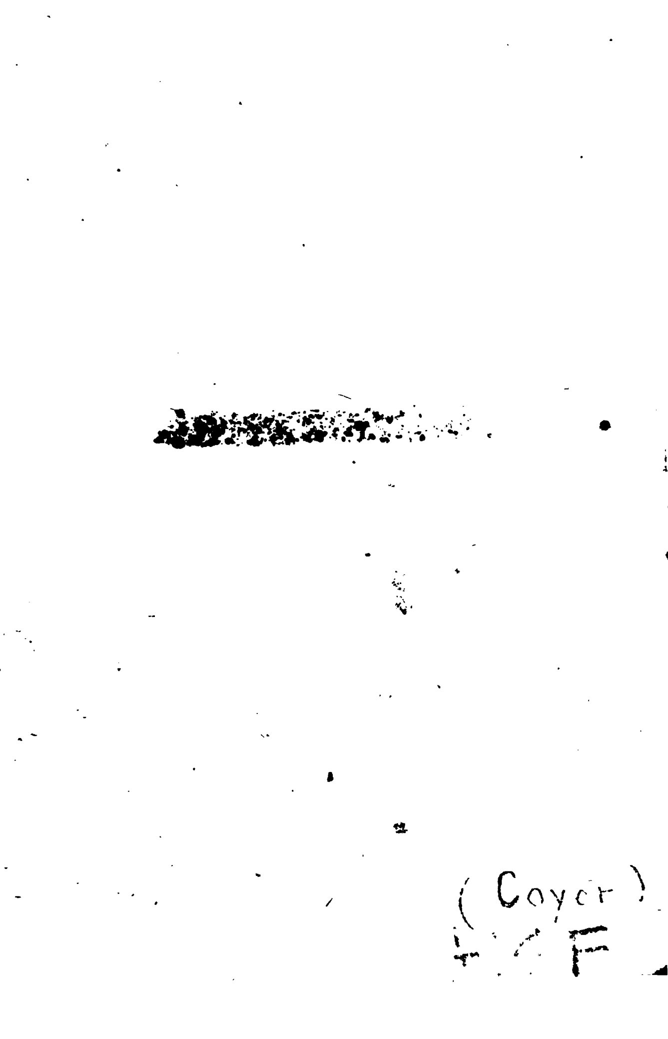


A

SON ALTESSE
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE BOUILLON.

PETIT-FILS *d'un grand Roi, vous trouverez dans son Histoire le modèle des vertus que vous cherchez, & qu'à votre âge il suffit peut-être d'entrevoir.* SOBIESKI, *avant que d'être Roi, fut Héros. L'héroïsme qui l'éleva, doit animer tous ceux qui veulent faire de grandes choses.*

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, *que votre propre Maison vous offre des modèles en tout genre; & le sang de Lorraine, qui coule au*


(Cover)

légeres, & l'autorité, à la fin, ſubjugue tout. Cette monotonie d'obéiſſance paſſive, ſalutaire ſi le Monarque eſt bon, ruineuſe s'il eſt méchant, ne met ſur le théâtre de l'Hiſtoire que des Acteurs froids, inanimés qui ne ſe meuvent, n'agiſſent qu'au gré d'un premier Acteur, & ce premier Acteur ſans chaleur, comme ſans crainte, n'a pas le pouvoir lui-même de nous intéreſſer vivement.

Il n'en eſt pas ainſi d'un Roi Electif. Ou ſes vertus le portent ſur le Trône, ou

la force. S'il s'éleve par ſes vertus, le ſpectacle eſt touchant; ſi c'eſt par la force, il attire encore les regards en triomphant des obſtacles; & lorſqu'il eſt au faîte de la puiſſance il a un beſoin continuel de conſeil & d'action pour s'y maintenir. *Le Roi, la Loi & la Nation*, trois forces qui peſent ſans ceſſe l'une ſur l'autre, équilibre difficile. La Nation ſous le bouclier de la Loi, penſe, parle, agit avec cette liberté qui convient à des hommes. Le Roi, en ſuivant ou en violant la Loi, eſt approuvé ou

contredit, obéi ou désobéi, paisible ou agité.

Telle est l'Histoire que j'écris. On verra un Noble Polonois, le célèbre *Sobieski*, monter à l'Autorité suprême & s'y soutenir au milieu des orages. On le verra dans les Armées, dans le Sénat, dans les Diètes ; & je le montrerai avec cette vérité qu'on chercheroit envain dans l'histoire d'un Monarque absolu. Celui-ci gouverne dans les ténebres. Le Chef de la République Polonoise est tout à découvert. Ainsi l'Historien, sans être obligé de de-

viner en trompant la postérité, après s'être trompé lui-même, n'a qu'un soin, celui de choisir de bons Mémoires. Les deux qui m'ont guidé principalement, m'ont parû tels.

C'est, pour la partie Militaire, un manuscrit d'un Officier François au service de Pologne. Cet Officier nommé, *Dupont*, Ingénieur en chef de l'Artillerie, & Capitaine d'une Compagnie-Franche de deux cents Dragons, a suivi son Héros dans ses campagnes. Il raconte ce qu'il a vû ; & comme il n'étoit

né ni Polonois, ni Sujet du Prince dont il écrit, il n'a dû se livrer ni à la partialité nationale, ni à l'aveugle adoration d'un Maître que la naissance a fait.

Quant à la partie Politique, je l'ai trouvée dans les lettres familieres d'*André-Chrysostome Zaluski*, Evêque, Sénateur & Chancelier de Pologne : trois qualités qui le plaçoient au centre des affaires. Les lettres qu'il écrivoit à mesure que les événemens se montroient, n'étoient faites ni pour le Public, ni pour le Prince. Elles étoient adressées à

des amis. L'amitié ne connoît que le langage de la franchise. L'impression ne les a publiées que longtems après leur existence. *Sobieski* n'étoit plus; & sa Maison ne régnoit pas. Je n'ai trouvé, dans ces lettres, ni beauté, ni style, ni précision, je n'y cherchois que la vérité; & si avec cette volonté ferme & de tels guides je me suis égaré, déchirons les Histoires.

Au reste, avant que de montrer *Sobieski* en Pologne, j'ai crayonné la Pologne elle-même. Ce

ſeroit une ſuperfluité à me reprocher ſi ce Royaume nous étoit auſſi connu que l'Allemagne ou les Pays-Bas. Sans ce Tableau racourci, la plûpart, des Lecteurs auroient mal vû, dans l'Hiſtoire de *Sobieski*, bien des faits relatifs au ſol, aux mœurs & au gouvernement de ce Pays.





HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE I.

Tableau général de la Pologne.



Es POLONOIS, avant le sixiéme siécle, lorsqu'ils étoient encore Sarmates, n'avoient point de Rois. Ils vivoient libres dans les montagnes & les forêts, sans autres maisons que

des chariots, toujours méditant quelque nouvelle invasion ; mauvaises troupes pour se battre à pied, excellentes à cheval (*a*). Il est assez étonnant qu'un peuple barbare, sans chef & sans loix, ait étendu son empire depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule, & du Pont-Euxin à la Mer Baltique (*b*), limites prodigieusement distantes qu'ils reculerent encore en occupant la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, le Mecklenbourg, la Poméranie & les Marches Brandebourgeoises. Les Romains qui soumettoient tout, n'allerent point affronter les Sarmates.

Ce paradoxe historique montre ce que peuvent la force du

(*a*) Tacit. hist. lib. 1. c. 79.
(*b*) Pompon. Mela, de situ orbis. lib. 1.

corps, une vie dure, l'amour naturel de la liberté & un instinct sauvage qui sert de Loix & de Rois. Les Nations policées appelloient les Sarmates des brigands, sans faire attention qu'elles avoient commencé elles-mêmes par le brigandage.

Il s'en faut beaucoup que les Polonois, qui prirent ce nom au milieu du sixiéme siécle, ayent conservé tout l'héritage de leurs peres. Il y a long-tems qu'ils ont perdu la Silésie, la Lusace, une grande partie de la Poméranie, la Bohême & tout ce qu'ils possédoient dans la Germanie. D'autres siécles ont encore amené de nouvelles pertes. La Livonie & les vastes campagnes de l'Ukraine ont passé à d'autres puissances. C'est ainsi que tant de grands

Empires se sont brisés sous leur propre poids.

Vers l'an 550. *Leck* s'avisa de civiliser les Sarmates. Sarmate lui-même, il coupa des arbres & s'en fit une maison. D'autres cabanes s'éleverent autour du modèle. La Nation, jusqu'alors errante, se fixa ; & *Gnesne*, la premiere ville de Pologne, prit la place d'une forêt (*a*). Les Sarmates apparemment connoissoient mal les Aigles. Ils en trouverent, dit-on, plusieurs nids en abbattant des arbres. C'est de-là que l'Aigle a passé dans les Enseignes Polonoises. Ces fiers oiseaux font leurs aires sur les plus hauts rochers ; & Gnesne est dans une plaine. *Leck* attira

(*a*) Martin. Cromer. de orig. Pol. lib. 1. cap. 14.

les regards de ſes égaux ſur lui, & déployant des talens pour commander autant que pour agir, il devint leur Maître, ſous le nom de *Duc*, pouvant prendre également celui de *Roi*.

Depuis ce Chef de la Nation juſqu'à nos jours, la Pologne a eu d'autres Ducs, des Vaivodes, aujourd'hui Palatins, des Rois, des Reines, des Régentes & des Interregnes. Les Interregnes ont été preſqu'autant d'Anarchies. Les Régentes ſe ſont fait haïr. Les Reines en petit nombre n'ont pas eu le tems de ſe montrer. Les Vaivodes ne furent que des oppreſſeurs. Parmi les Ducs & les Rois, quelques-uns ont été de grands Princes; les autres ne furent que guerriers ou tyrans. Tel ſera tou-

jours à peu près le sort de tous les peuples du monde ; parce que ce sont les hommes, & non les Loix qui gouvernent.

Dans cette longue suite de siécles, la Pologne compte quatre classes de Souverains. *Leck, Piast, Jagellon* : voilà les Chefs des trois premieres Races. La quatriéme, qui commence à *Henri de Valois*, forme une classe à part ; parce que la Couronne y a passé d'une maison à une autre, sans se fixer dans aucune.

La succession dans les quatre classes, montre des singularités qui méritent d'être connues.

L'an 750. les Polonois n'avoient pas encore examiné si une femme pouvoit commander à des hommes. Il y avoit longtems que l'Orient avoit

décidé que la femme eſt née pour obéir. *Venda* régna pourtant, & glorieuſement. Faut-il croire, avec les Hiſtoriens Polonois (*a*), qu'un Prince Allemand, nommé *Ritiger*, touché des charmes de la Belle inſenſible, la demanda en mariage à la tête d'une armée; qu'elle ſe préſenta au combat; que les troupes Allemandes refuſerent de ſe battre pour un intérêt d'amour; que Ritiger ſe tua; & que Venda ſe précipita dans la Viſtule pour ne plus troubler le repos de ſes peuples? Il eſt encore plus vrai qu'elle les auroit mieux ſervis en continuant à les bien gouverner.

Dès-lors la Loi, ou l'uſage Salique de la France, fut adopté

(*a*) Cromer. Dlugloſſ. hiſt. Pol. lib. 1.

par la Pologne ; car les deux Reines qu'on y a vûes depuis, *Hedwige* en 1382, & *Anne Jagellon* en 1575, ne monterent sur le Trône qu'en acceptant les époux qu'on leur désigna pour les soutenir dans un poste si élevé. Anne Jagellon avoit soixante ans, lorsqu'elle fut élûe. *Etienne Battori*, qui l'épousa pour régner, pensa qu'une Reine étoit toujours jeune.

Des siécles antérieurs avoient ouvert d'autres chemins à la Souveraineté. En 804 les Polonois furent embarrassés pour le choix d'un Maître ; ils proposerent leur Couronne à la course ; pratique autrefois connue dans la Grèce, & qui ne leur parut pas plus singuliere, que de la donner à la naissance. Un jeune homme nourri dans

l'obſcurité la gagna, & il prit le nom de *Lesko II.* Les chroniques du tems nous apprennent qu'il conſerva ſous la pourpre la modeſtie & la douceur de ſa premiere fortune; fier ſeulement & plein d'audace, lorſqu'il avoit les armes à la main (*a*).

Preſque tous les Polonois ſoutiennent que leur Royaume fut toujours électif. Cette queſtion les intéreſſe peu, puiſqu'ils jouiſſent. Si on vouloit la décider par une ſuite de faits pendant ſix ou ſept ſiécles, on la decideroit contr'eux, en montrant que la Couronne dans les deux premieres claſſes a paſſé conſtamment des peres aux enfans, excepté dans les cas d'une

(*a*) Kadlubek. hiſt. Pol. lib. 1. epiſt. 4.

entiere extinction de la Maison régnante. Si les Polonois alors avoient pu choisir leurs Princes, se seroient-ils donné pour Maîtres des enfans qui pouvoient croître pour le malheur comme pour le bonheur public ? Il étoit plus naturel de choisir parmi leurs Palatins des sages tout décidés. Les eût-on vû aller prendre un Moine dans le fond d'un Cloître pour le porter sur le Trône, uniquement parce qu'il étoit du Sang de *Piast* ? Ce fut *Casimir I.* fils d'un pere détesté *Mieciſlaw II.* & d'une mere encore plus exécrable. Veuve & Régente, elle avoit fui avec son Fils. On le chercha cinq ans après pour le couronner : la France l'avoit reçu. Les Ambassadeurs Polonois le trouverent sous le Froc dans l'Abbaye de Clugny, où

il étoit Profès & Diacre (*a*). Cette vûe les tint d'abord en suspens. Ils craignirent que son ame ne se fût flétrie sous la cendre & le cilice : mais faisant réflexion qu'il étoit du Sang Royal, & qu'un Roi quelconque étoit préférable à l'Interregne qui les désoloit, ils remplirent leur Ambassade. Un obstacle arrêtoit. Casimir étoit lié par des Vœux & par les Ordres Sacrés. Le Pape Clément II trancha le nœud ; & le Cénobite fut Roi.

Ce n'est qu'à la fin de la seconde Classe que le *Droit héréditaire* périt pour faire place à l'*Election*. Nous en marquerons l'époque.

Le Gouvernement a eu aussi

(*a*) Dlugloss. pag. 108.

ſes révolutions. Il fut d'abord abſolu entre les mains de *Leck*, peut-être trop. La Nation ſentit ſes forces, & ſecoua le joug d'un ſeul. Elle partagea l'autorité entre douze *Vaivodes* ou Généraux d'Armée, dans le deſſein de l'affoiblir. Ces Vaivodes, aſſis ſur les débris du Trône, les raſſemblerent pour en former douze, qui venant à ſe heurter les uns les autres, ébranlerent l'Etat juſques dans ſes fondemens. Ce ne fut plus que révoltes, factions, oppreſſion, violence. L'Etat, dans ces terribles ſecouſſes, regretta le gouvernement d'un ſeul, ſans trop penſer à ce qu'il en avoit ſouffert : mais les plus ſenſés chercherent un homme qui ſçût régner ſur un Peuple libre, en écartant la licence. Cet homme ſe trouva dans la

perſonne de *Cracus*, qui donna ſon nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du ſeptiéme ſiécle (*a*).

L'extinction de ſa poſterité dès la premiere génération, remit le ſceptre entre les mains de la Nation, qui ne ſçachant à qui le confier, recourut aux Vaivodes qu'elle avoit proſcrits. Ceux-ci comblerent les déſordres des premiers ; & cette Ariſtocratie mal conſtituée, ne montra que du trouble & de la foibleſſe. Les Hongrois, qui ſe croyoient menacés depuis longtems par la Pologne, en jurerent la perte. Une irruption ſubite ſema la crainte de tout côté. On s'aſſembloit, on ne réſolvoit rien. Les chefs

(*a*) Dlugloſſ. hiſt. Pol. lib. 1. pag. 50

étoient haïs & méprisés , les soldats sans confiance, le peuple dans le plus grand désespoir. Au milieu de cette confusion, un homme sans nom & sans crédit pensoit à sauver sa patrie. Il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent presque tous. *Przémislas* (c'est ainsi qu'on le nommoit) devint en un jour l'idole du peuple ; & ce peuple sauvage qui ne connoissoit encore d'autres titres à la Couronne que les vertus, la plaça sur la tête de son Libérateur, qui la soutint avec autant de bonheur que de gloire, VIII. Siécle. sous le nom de *Lesko* I (*a*).

Ce rétablissement du pouvoir absolu ne dura pas longtems sans éprouver une nou-

(*a*) Id. ibid. pag. 61.

velle ſecouſſe. *Popiel* II. le quatriéme Duc depuis Przémiſlas, mérita par ſes crimes d'être le dernier de ſa race. La pareſſe, la débauche la plus brutale, la trahiſon, la dureté, le poiſon, tout cela ne lui coutoit pas un remords, non plus qu'à ſa femme encore plus méchante que lui (*a*). Il ne laiſſa point d'enfans.

Ce fut ici un Interregne ou plutôt l'Anarchie la plus déſolante. Des Bâtards de la Maiſon Ducale, & les Douze Palatins, s'arrachoient mutuellement les rênes de l'Etat (*b*). Ces deux factions en engendrerent cent autres. Chacun courut aux armes, & l'on ne

(*a*) Cromer. pag. 38.

(*b*) Id. lib. 2. pag. 39.

l'un des deux avoit ce droit, ce feroit vraifemblablement l'Empereur. On achetoit de lui le Diplôme de la Royauté; & cet ufage a fubfifté longtems, comme un hommage que l'on rendoit à l'ancienne grandeur de l'Empire Romain. Mais à examiner l'indépendance des Nations, les unes des autres, ce n'eft qu'à elles-mêmes à titrer leurs Chefs. Le Pape échoua dans fa prétention. Ce fut l'Empereur Othon III. qui, touché des vertus de Boleflas, le revétit de la Royauté en traverfant la Pologne (*a*).

On n'auroit jamais cru qu'avec cet inftrument du pouvoir arbitraire, le premier Roi de Pologne eût jetté les premie-

(*a*) Cromer. pag. 53.

res ſemences du gouvernement Républicain. Ce Héros, après avoir pénétré dans le ſein de l'Empire, pouſſé ſes conquêtes juſqu'au confluent de l'Elbe & de la Sala, où il fit élever trois colonnes pour monumens de ſa gloire, après avoir ſoumis deux fois la Ruſſie, rendu enfin à lui-même, & examinant d'un côté ſes ennemis terraſſés, & de l'autre ſes peuples épuiſés, encore tout ſanglans, pleura ſes victoires. Juſques-là il avoit régné ſans Conſeil. Il en créa un de douze perſonnages d'un mérite éminent (*a*).

La Nation qui avoit toujours obéi, en regardant du côté de la liberté, en apperçut avec

(*a*) Id. pag. 64.

plaiſir la premiere image. Ce Conſeil pouvoit devenir un Sénat. Nous avons vû que dès les commencemens elle avoit quitté le gouvernement d'un ſeul pour ſe confier à douze Vaivodes. Cette idée paſſagere de République ne l'avoit jamais abandonnée ; & quoique ſes Princes, après ſon retour à la premiere conſtitution, ſe ſuccedaſſent les uns aux autres par le droit du ſang, elle reſtoit toujours perſuadée qu'il étoit des cas où elle pouvoit reprendre ſa Couronne. Elle eſſaya
XII. Siécle. ſon pouvoir ſur Miecîſlaw III. Prince cruel, fourbe, avare, inventeur de nouveaux impôts. Elle le dépoſa. Ces dépoſitions ſe renouvellerent plus d'une fois. Uladiſlas Laskonogi, Uladiſlas Loketek, ſe virent forcés à deſcendre du Trône ; &

Casimir IV. auroit eu le même sort, s'il n'eût fléchi sous les remontrances de ses sujets. XIII. Siécle.

Il faut pourtant avouer, à la gloire de la Pologne, qu'elle n'a presque jamais pensé à ôter la Couronne qu'aux Rois qui ne pouvoient pas la porter, ou qui la portoient pour opprimer; & jamais elle ne fit couler leur sang pour se délivrer; pas même celui de Boleslas II. Ce tyran, après la prise de Kiovie (*a*), sur le bord occiden-

(*a*) Cette ville qui est rentrée sous la domination Moscovite, étoit alors très-peuplée & très-florissante: pauvre aujourd'hui, elle compte à peine cinq à six mille habitans. Toutes les fois qu'un Souverain apperçoit dans ses Etats ces tristes différences, il devroit en rechercher la cause, & prévenir les mêmes ruines qui peuvent se renouveller dans d'autres villes.

tal du Boryſthêne, oublia ſes travaux & ſa gloire dans les careſſes des Femmes Ruſſes. L'armée ſuivit l'exemple du Chef. Le bruit en retentit juſqu'en Pologne. Les Femmes Polonoiſes qui n'avoient pas vû leurs Maris depuis huit ans de guerre, épouſerent leurs eſclaves. A cette nouvelle, les Maris, ſans demander un congé qu'ils n'eſpéroient pas pour le moment, retournerent à leurs foyers. Les eſclaves prirent la fuite. Les Femmes recoururent aux larmes. Les Maris pardonnerent, parce qu'il falloit ou les punir toutes ou pardonner à toutes. Le Roi n'eut pas la même indulgence. Irrité par la déſertion, & forcé de retourner dans ſes Etats plutôt qu'il ne l'avoit projetté, il rentra avec le ſceptre de fer.

Il arracha aux Femmes les malheureux fruits de leurs prostitutions pour être exposés dans les champs ; & par un abus ridicule du pouvoir souverain, il leur défendit de paroître nulle part sans avoir un chien pendu à leurs mammelles (*a*). Après quoi, tournant sa vengeance sur les Maris qui avoient quitté ses drapeaux, il confisqua les biens des plus-riches, il fit périr les autres dans d'affreux cachots ou dans l'infamie des supplices : il se livra même à la débauche la plus insolente, sans se souvenir qu'il la punissoit ; & il combla tous ses crimes en assassinant de sa propre main l'Evêque Stanislas à l'Autel. Les sujets, poussés à bout, se contenterent de chasser le Maître.

(*a*) Pastor ab Hirtemberg, pag. 43.

Une Nation qui eſt parvenue à dépoſer ſes Rois, n'a plus qu'à choiſir les pierres pour élever l'édifice de ſa liberté ; & le tems amene tout. Celui dont je parle étoit même aſſez favorable à une pareille entrepriſe. Il n'y avoit preſque point de Souverains abſolus en Europe. Les Seigneurs, en France, en Angleterre, en Suede, en Dannemarck, en Italie, en Sicile, reſſerroient l'autorité du Maître dans des limites étroites. Les Eſpagnols n'ont pas oublié l'ancienne formule de l'inauguration de leurs Rois. » Nous qui ſommes au-
» tant que vous, nous vous fai-
» ſons notre Roi, à condition
» que vous garderez nos Loix ;
» ſinon, non «. La Pologne bornoit auſſi le pouvoir ſouverain ; mais ce pouvoir toujours prêt à

s'élancer

s'élancer au-delà des barrieres, elle le trouvoit encore trop étendu. Ses Rois prenoient ou quittoient les armes à leur gré.

Casimir le Grand au quatorziéme siécle, pressé de finir une longue guerre, fit un traité de paix dont ses ennemis exigérent la ratification par tous les Ordres du Royaume. Les Ordres convoqués refuserent de ratifier; & ils sentirent dès ce moment qu'il n'étoit pas impossible d'établir une République en conservant un Roi (*a*).

Les fondemens en furent jettés avant la mort même de Casimir; il n'avoit point de fils pour lui succéder. Il pro-

(*a*) Dlugloss. pag. 1038.

poſa ſon neveu *Louis*, Roi de Hongrie. Les Polonois y conſentirent ; mais à des conditions qui mettoient des entraves au pouvoir abſolu. Ils avoient tenté plus d'une fois de le diminuer par des révoltes : ici c'eſt avec des Traités. Le nouveau Maître les déchargeoit preſque de toute contribution. Il y avoit un uſage établi, de défrayer la Cour dans ſes voyages ; il y renonçoit. Il s'engageoit pareillement à rembourſer à ſes ſujets les dépenſes qu'il feroit contraint de faire, & les dommages même qu'ils auroient à ſouffrir dans les guerres qu'il en reprendroit contre les Puiſſances voiſines (*a*) ; rien ne coûte pour arriver au Trône.

(*a*) Dlugloſſ. pag. 1102.

Louis y parvint, & les Sujets obtinrent encore que les charges & les emplois publics seroient désormais donnés à vie à l'exclusion de tout Étranger, & qu'enfin la garde des Forts & des Châteaux ne seroit plus confiée à des Seigneurs supérieurs au reste de la Noblesse, par une naissance qui leur donnoit trop de crédit (*a*). Louis possesseur de deux Royaumes, préféroit le séjour de la Hongrie, où il commandoit en Maître, à celui de la Pologne, où l'on travailloit à faire des loix. Il envoya le Duc d'Oppelen pour y gouverner en son nom. La Nation cria qu'on l'avilissoit en lui donnant un Etranger pour la conduire; comme XIV. Siècle.

(*a*) Sarnic. pag. 1149.

ſi elle n'avoit pas dans ſon ſein des hommes d'État. L'orage groſſiſſoit d'un moment à l'autre. Le Roi, pour le diſſiper, rappella le Duc, & lui ſubſtitua trois Seigneurs Polonois, très-agréables au Peuple, avec un pouvoir fort étendu (*a*). Ces Régens flattoient la multitude par des manieres douces & inſinuantes, parloient de loix, de liberté, de contre-poids à la puiſſance ſouveraine. Louis mourut ſans être regretté, quoiqu'il méritât de l'être. Sa mort, qui fourniſſoit de nouveaux alimens à l'eſprit Républicain, ne laiſſoit voir que ce qu'on pouvoit gagner. Sur la fin de ſes jours, déſeſpérant de donner un Succeſſeur au

(*a*) Dlugloſſ. pag. 49.

Trône, il y avoit destiné Sigismond son gendre, avec l'approbation des Polonois, & en leur cédant encore de nouveaux droits (*a*).

Ce n'étoit pas assez pour eux d'avoir en quelque façon disposé de la Couronne par le consentement qu'on leur avoit demandé. Ils voulurent frapper un grand coup en abolissant la succession. De deux filles que Louis avoit laissées, si l'une devoit régner, c'étoit assurément l'aînée, la Princesse *Marie*, Femme de Sigismond : ils la rejetterent aussi bien que son Mari ; & déférerent la Couronne à sa cadette *Hedwige*, à condition qu'elle n'accepteroit un époux que de leurs mains.

(*a*) Orichoy. Annal. pag. 6.

Parmi les concurrens qui se présenterent, *Jagellon* fit briller la Couronne de Lithuanie qu'il promit d'incorporer à celle de Pologne. C'étoit beaucoup : mais ce n'étoit rien, s'il n'avoit souscrit à la forme Républicaine. C'est à ce prix qu'il épousa Hedwige, & qu'il fut Roi.

Il y eut donc une République composée de trois Ordres : le Roi, le Sénat, l'Ordre Equestre. La Majesté resta au Roi. Le pouvoir passa au Sénat. La liberté fut le partage de l'Ordre Equestre, qui comprend tout le reste de la Noblesse, & qui donna bientôt des Tribuns sous la dénomination de *Nonces*. Ces Nonces représentent tout l'Ordre Equestre dans les Assemblées générales de la Nation, qu'on

nommé *Diètes*, & dont ils arrêtent l'activité, quand ils veulent, par le droit de *Veto*. La République Romaine n'avoit point de Roi : mais dans ses trois Ordres elle comptoit les *Plébéïens*, qui partageoient la souveraineté avec le Sénat & l'Ordre Équestre ; & jamais peuple ne fut ni plus vertueux, ni plus grand. C'étoit d'un ton d'assurance que les Consuls & les Ambassadeurs disoient à Rome & aux Nations : *La Majesté du Peuple Romain.* La Pologne, différente dans ses principes, n'a compté son peuple qu'avec le bétail de ses terres. Le Sénat, qui tient la balance entre le Roi & la liberté, voit sans émotion la servitude de cinq à six millions d'hommes, autrefois plus heureux lorsqu'ils étoient Sarmates.

C'étoit dans ce même ſiécle que quatre Payſans, *Mélétald*, *Stauffacher*, *Waltherfurſt* & *Guillaume Tell*, arrachoient leur Patrie au joug de la Maiſon d'Autriche : mais la liberté & la légiſlation furent communes à tous les Suiſſes. La bonne politique conſiſte à enchaîner au bien commun tous les Ordres de l'Etat.

La République Polonoiſe étant encore dans ſon enfance, Jagellon parut oublier à quel prix il régnoit. Un acte émané du Trône ſe trouva contraire à ce qu'il avoit juré. Les nouveaux Républicains, ſous ſes yeux même, mirent l'acte en piéces avec leurs ſabres (*a*).

(*a*) Okolski. tom. 1. pag. 349.

Les Rois, qui avant la Révolution décidoient de la guerre ou de la paix, faisoient les loix, changeoient les coûtumes, abrogeoient les constitutions, établissoient des impôts, disposoient du trésor public, virent passer tous ces ressorts de puissance dans les mains de la Noblesse; & ils s'accoûtumerent à être contredits. Mais ce fut sous *Sigismond Auguste*, que la fierté Républicaine se monta sur le plus haut ton. XVI. Siécle.

Ce Prince, consultant plus sa passion que les intérêts de la Pologne, avoit épousé, sans l'aveu du Sénat, une jeune Veuve, fille de George Radziwil, Castellan de Vilna. Les murmures éclaterent de toute part, & surtout dans la Diète qui se tint à Pétrikow, en présence du Roi. L'Ordre Eques-

tre, les Sénateurs, tous crioient, » Que le Roi étant l'Homme » de la Nation, ne devoit se » marier que pour elle. Où » sont, ajoûtoient-ils, les avan- » tages que nous pouvons nous » promettre de cette union? » Si nous la souffrons, nous » verrons peut-être des Rois, » au gré d'une passion aveugle, » s'allier à des Maisons indignes » du Trône, ou pernicieuses à » notre bonheur (*a*).

Toute la Diète concluoit à ce que le Roi lui-même prêtât sa main pour rompre les nœuds qu'il avoit formés. Ce n'étoit ni son goût, ni son avis. Il harangua à son tour. Il y eut des répliques assez vives, que le Roi, outré de colere, in-

(*a*) Stanisl. Orichov. pag. 1486.

terrompit brusquement en ordonnant la soumission & le silence. On se tut pour un moment, parce que le premier droit de la dignité Royale est d'imposer. Chacun se regardoit, lorsque le plus jeune des Sénateurs, *Raphael Lesczinski*, nom respectable pour la Pologne, pour la Lorraine & pour la France, Maison qui a produit plus d'une ame forte, Lesczinski se leva, & s'adressant au Roi, lui demanda : » S'il avoit donc oublié à quels » hommes il prétendoit commander : nous sommes Polonois, ajoûta-t-il, & les Polonois, si vous ne les connoissez, se font autant de gloire » d'abbaisser la hauteur des Rois » qui méprisent les loix, que » d'honorer ceux qui les respectent. Prenez garde qu'en

ſer ſimplement à l'Etat, & que conſéquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'*Héritiers du Royaume*; qu'il y auroit toujours auprès de leur perſonne ſeize Sénateurs pour leur ſervir de Conſeil, & que, ſans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Miniſtres Etrangers, ni envoyer chez d'autres Princes; qu'ils ne leveroient point de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient point à la Nobleſſe de monter à cheval ſans l'aveu de tous les Ordres de la République; qu'ils n'admettroient aucun Étranger au Conſeil de la Nation; & qu'ils ne leur confereroient ni charges, ni dignités, ni ſtaroſties; & qu'enfin ils ne pourroient point ſe marier, s'ils n'en avoient auparavant obtenu la permiſſion

du Sénat & de l'Ordre Equestre (*a*).

Tout l'Interregne se passa à se prémunir contre ce qu'on appelloit *les Attentats du Trône* : ce n'est plus un Maître qu'il nous faut, disoit-on ; c'est un Chef. Toutes les expressions dont on se servoit auparavant pour désigner la Puissance Royale, *que la volonté du Roi fait la loi, qu'il faut obéir au Roi comme à Dieu, sans examen, Roi par la grace de Dieu*, & d'autres semblables, furent bannies du langage public : quelques-uns alloient plus loin & prétendoient qu'un Peuple libre n'a pas besoin de Roi.

Ce langage Républicain devint dans la suite le ton domi-

(*a*) And. Max. Fredro. pag. 81.

nant dans toutes les Assemblées d'État. Henri de Valois en fut révolté à son arrivée en Pologne & à son couronnement.
An. 1574. La Religion Protestante étoit entrée dans le Royaume sous Sigismond I, & ses progrès augmentoient à proportion des violences qu'on exerçoit contr'elle. Lorsque Henri arriva à Cracovie, on y sçavoit que Charles IX. son Frere venoit d'assassiner une partie de ses Sujets pour convertir l'autre. On craignoit qu'un Prince élevé dans une Cour fanatique & violente, n'en apportât l'esprit. On voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avoit déjà jurée en France en présence des Ambassadeurs de la République; & surtout l'article de la tolérance qu'il n'avoit juré que d'une façon vague & équivo-

que. Il y avoit deux partis, dont le plus nombreux regardoit comme superflu le second serment qu'on éxigeoit. Tout étoit prêt pour le Couronnement. Le Primat alloit commencer la Cérémonie, lorsque le Palatin de Cracovie suspendit tout par ce discours qu'il adressa à ceux de sa faction.
» C'est donc en vain, que vous
» & moi, nous nous sommes
» flatés jusqu'à ce jour d'être
» libres. On se joue de nos
» priviléges ; & presque tous
» nos Citoyens, par un silence
» infâme & perfide, se con-
» damnent eux-mêmes à un es-
» clavage éternel. Qu'ils plient
» à la bonne heure sous le joug
» de la servitude, ces hommes
» indignes de jouir de la liber-
» té. Mais nous, mes Freres,
» qui avons tout à la fois nos

» loix & notre Religion à soutenir, faisons voir par notre
» hardiesse, ou par notre mort,
» comment on s'oppose à la
» tyrannie. Vous vous rappellez sans doute, continua-t-il,
» ces vœux unanimes de toute
» la Nation; ces demandes équitables qu'elle avoit faites.
» Pensez-vous qu'il nous convienne de les oublier, parce
» que le Roi les méconnoit &
» les rejette ? Quel avilissement, quelle honte pour
» nous, si nous attendions
» plus longtems à lui faire exécuter ses promesses ! Pour
» moi, ajoûta-t-il, je ne souffrirai point un plus long délai. Il faut qu'il accepte sur
» le champ les conditions qu'il
» a accordées, & qu'il en jure
» de nouveau l'observation, ou
» dès ce même instant, je m'op-

» pose à son Sacre (*a*). « Sans l'éloquent Pibrac, on ne sçait s'il eût été couronné : il le fut sans renouveller le serment : mais quelques mois après, le Castellan de Sendomir, Ossolinski, fut chargé, lui sixiéme, de déclarer à Henri sa prochaine déposition, s'il ne remplissoit plus exactement les devoirs du Trône (*b*). Sa fuite précipitée termina les plaintes de la Nation & son regne.

C'est par tous ces coups de force, frappés en différens tems, que la Pologne, s'est conservé des Rois sans les craindre. Un Roi de Pologne à son Sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense les Sujets

(*a*) Hist. des Diètes de Pol. pag. 51.
(*b*) Reinh. Heidenst. pag. 67.

du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les loix de la République.

La Puissance législative réside essentiellement dans la Diète, que le Roi doit convoquer tous les deux ans ; & s'il y manquoit, la République a le pouvoir de s'assembler d'elle-même ; sage disposition qui manque peut-être au gouvernement de la grande République Chrétienne. Les Diétines de chaque Palatinat précédent toujours la Diète. On y prépare les matiéres qui doivent se traiter dans l'Assemblée générale, & on y choisit les représentans de l'Ordre Equestre. C'est ce qui forme la chambre des Nonces. Ces Nonces ou ces Tribuns sont si sacrés, que sous le regne d'Auguste II, un Colonel Saxon en ayant blessé

un légerement, pour venger une insulte qu'il en avoit reçue, fut condamné à mort & exécuté, malgré toute la protection du Roi. On lui fit seulement grace du Bourreau. Il passa par les armes.

C'est dans l'ancien Château de Varsovie où résidoient autrefois les Rois de Pologne, qu'on assemble la Diète. Pour connoître le Sénat qui en est l'ame, il faut jetter les yeux sur les Evêques, les Palatins & les Castellans. Ces deux dernieres dignités ne sont pas aussi connues que l'Episcopat. Un *Palatin* est le Chef de la Noblesse dans son Palatinat. Il préside à ses Assemblées. Il la méne au Champ Electoral pour faire ses Rois; & à la guerre lorsqu'on assemble la *Pospolite* ou l'Arriere-Ban. Il a aussi le

droit de fixer le prix des denrées, & de regler les poids & les mesures. C'est un Gouverneur de Province. Un *Castellan* jouit des mêmes prérogatives dans son district qui fait toujours partie d'un Palatinat; & il représente le Palatin dans son absence. Les Castellans autrefois étoient Gouverneurs des Châteaux forts & des Villes Royales. Ces Gouvernemens ont passé aux *Starostes* qui exercent aussi la justice par eux-mêmes, ou par ceux qu'ils commettent. Une bonne institution, c'est un Registre dont ils sont dépositaires. Tous les biens du district, libres ou engagés y sont consignés. Quiconque veut acquérir, achette en toute sureté.

On ne voit qu'un Staroste dans le Sénat, celui de Samo-

gitie ; mais on y compte deux Archevêques, quinze Evêques, trente-trois Palatins & quatre-vingt-cinq Caſtellans ; en tout cent trente-ſix Sénateurs.

Les Miniſtres ont place au Sénat, ſans être Sénateurs ; ils ſont au nombre de dix en ſe répétant dans l'union des deux Etats.

Le Grand-Maréchal de la Couronne.

Le Grand-Maréchal de Lithuanie.

Le Grand-Chancelier de la Couronne.

Le Grand-Chancelier de Lithuanie.

Le Vice-Chancelier de la Couronne.

Le Vice-Chancelier de Lithuanie.

Le Grand-Tréſorier de la Couronne,

Le Grand-Tréſorier de Lithuanie.

Le Maréchal de la Cour de Pologne.

Le Maréchal de la Cour de Lithuanie.

Le Grand-Maréchal eſt le troiſiéme perſonnage de la Pologne. Il ne voit que le Primat & le Roi au-deſſus de lui. Maître du Palais, c'eſt de lui que les Ambaſſadeurs prennent jour pour les Audiences. Son pouvoir eſt preſque illimité à la Cour & à trois lieues de circonférence. Il y veille à la sûreté du Roi & au maintien de l'ordre. Il y connoît de tous les crimes; & il juge ſans appel. La Nation ſeule peut réformer ſes jugemens. C'eſt lui encore qui convoque le Sénat; & qui en impoſe à ceux qui voudroient le troubler. Il a toujours

toujours des troupes à ſes ordres.

Le Maréchal de la Cour n'a aucun exercice de juriſdiction que dans l'abſence du grand Maréchal.

Le Grand-Chancelier tient les Grands Sceaux, le Vice-Chancelier les Petits. L'un des deux eſt Evêque, pour connoître des Affaires Eccléſiaſtiques. L'un ou l'autre doit répondre au nom du Roi en Polonois ou en Latin, ſelon l'occaſion. C'eſt une choſe ſinguliere, que la Langue des Romains qui ne pénétrerent jamais en Pologne, ſe parle aujourd'hui communément dans cet Etat. Tout y parle Latin juſqu'aux Domeſtiques.

Le Grand-Tréſorier eſt dépoſitaire des Finances de la République. Cet Argent que

les Romains appelloient le Trésor du Peuple *Ærarium Populi*, la Pologne se garde bien de le laisser à la discrétion des Rois. C'est la Nation assemblée, ou du moins un *Senatus-Consulte* qui décide de l'emploi ; & le Grand-Trésorier ne doit compte qu'à la Nation.

Tous ces Ministres ne ressemblent point à ceux des autres Cours. Le Roi les crée ; mais la République seule peut les détruire. Cependant, comme ils tiennent au Trône, la source des graces, & qu'ils sont hommes, la République n'a pas voulu leur donner voix délibérative dans le Sénat.

On donne aux Sénateurs le titre d'*Excellence*, & ils prétendent à celui de *Monseigneur*, que les Valets, les Serfs & la pauvre Noblesse leur prodi-

Le Chef du Sénat, c'eſt l'Archevêque de Gneſne, qu'on nomme encore le Grand-Archevêque, & plus communément le Primat. Cette Dignité fut autrefois accompagnée du pouvoir & de ſes abus dans toute l'Europe. Ce fut un Primat de Suéde, l'Archevêque d'Upſal, qui fit maſſacrer dans un repas tout le Sénat de Stockolm, ſous prétexte qu'il étoit excommunié par le Pape; & la Suéde ne voulut plus ni de Primat ni de Pape. Ce fut un Primat d'Angleterre, l'Archevêque *Cranmer*, qui en caſſant le Mariage de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon, rompit, de concert avec ſon Maître, tous les liens entre Rome & les Anglois. Le Czar Pierre ne trouva point de plus grands obſtacles aux grandes choſes

qu'il méditoit que la Dignité de Patriarche ou de Primat. Il l'abolit. En France, comme elle s'eſt diviſée ſur pluſieurs têtes qui ſe la diſputent, elle ne peut pas tout ce qu'elle pouvoit. En Pologne elle exiſte encore dans toute ſa force.

Le Primat eſt Légat né du S. Siége, & Cenſeur des Rois : Roi lui-même en quelque ſorte dans les Interregnes, pendant leſquels il prend le nom d'*Inter-Roi.* Auſſi les honneurs qu'il reçoit, répondent-ils à l'Eminence de ſa place. Lorſqu'il va chez le Roi, il y eſt conduit en cérémonie ; & le Roi s'avance pour le recevoir. Il a, comme le Roi, un Maréchal, un Chancelier, une nombreuſe Garde à cheval, avec un Timbalier & des Trompettes, qui jouent lorſqu'il eſt à

table, & qui ſonnent la diane & la retraite. On le traite d'*Alteſſe* & de *Prince*; & parmi les grandes prérogatives de ſa place, la plus utile à l'État, c'eſt la Cenſure dont il uſe toujours avec applaudiſſement. Le Roi gouverne-t-il mal : le Primat eſt en droit de lui faire en particulier des repréſentations convenables. Le Roi s'obſtine-t-il : c'eſt en plein Sénat, ou dans la Diète qu'il s'arme des loix pour le ramener ; & on arrête le mal. Mais à ſuppoſer qu'un Roi eût été plus fort que la Loi, (choſe très-difficile en Pologne) le *fil* de l'oppreſſion ſe romproit à ſa mort ſans paſſer dans les mains du Succeſſeur. L'Interregne tranche.

Le *Sénat*, hors de la Diète, remue les reſſorts du Gouver-

nement ſous les yeux du Roi : mais le Roi ne peut ni ordonner, ni violenter les ſuffrages. La liberté ſe montre juſques dans les formes extérieures. Les Sénateurs ont le fauteuil ; & on les voit ſe couvrir dès que le Roi ſe couvre. Cependant le Sénat, hors de la Diète, ne décide que proviſionnellement. Dans la Diète il devient légiſlateur conjointement avec le Roi & la Chambre des *Nonces*.

Cette Chambre reſſembleroit à celle des Communes en Angleterre ſi, au lieu de ne repréſenter que la Nobleſſe, elle repréſentoit le Peuple. On voit à ſa tête un Officier d'un grand poids : mais dont l'office n'eſt que paſſager. Il a ordinairement beaucoup d'influence dans les avis de la

Chambre. C'eſt lui qui les porte au Sénat, & qui rapporte ceux des Sénateurs. On le nomme *Maréchal de la Diète*, ou *Maréchal des Nonces*. Il eſt à Varſovie plus que l'Orateur de la Chambre des Communes à Londres, ce qu'étoit le Tribun du Peuple à Rome ; & comme le Patricien à Rome ne pouvoit pas être Tribun, celui-ci qui eſt le Tribun des Tribuns, doit être pris dans l'Ordre Equeſtre, & non dans le Sénat.

Lorſque la Diète eſt aſſemblée, toutes les portes ſont ouvertes à tout le monde ; parce que c'eſt le bien public dont on y traite. Ceux qui n'y portent que de la curioſité ſont frappés de la grandeur du ſpectacle. Le Roi ſur un Trône élevé, dont les marches ſont

décorées des Grands Officiers de la Cour ; le Primat diſputant preſque de ſplendeur avec le Roi ; les Sénateurs formant deux lignes auguſtes ; les Miniſtres en face du Roi ; les Nonces en plus grand nombre que les Sénateurs, répandus autour d'eux & ſe tenant de bout : les Ambaſſadeurs & le Nonce du Pape y ont auſſi des places marquées, ſauf à la Diète à les faire retirer, lorſqu'elle le juge à propos.

Le premier Acte de la Diète, c'eſt toujours la lecture des *Pacta conventa*, qui renferment les obligations que le Roi a contractées avec ſon Peuple ; & s'il y a manqué, chaque Membre de l'Aſſemblée a droit d'en demander l'obſervation.

Les autres Séances, pendant ſix ſemaines, durée ordinaire

de la Diète, amenent tous les intérêts de la Nation ; la Nomination aux Dignités vacantes, la disposition des Biens Royaux en faveur des Militaires qui ont vieilli avec distinction sous le harnois, les comptes du Grand-Trésorier, la diminution ou l'augmentation des impôts selon la conjoncture, les négociations dont les Ambassadeurs de la République ont été chargés, & la maniere dont ils s'en sont acquittés, les alliances à rompre ou à former, la paix ou la guerre, l'abrogation ou la sanction d'une loi, l'affermissement de la liberté, enfin tout l'ordre public.

Les cinq derniers jours qu'on appelle *les grands jours*, sont destinés à réunir les suffrages. Une décision, pour avoir force

de loi, doit être approuvée par les trois Ordres d'un consentement unanime. L'opposition d'un seul Nonce arrête tout.

Ce privilége des Nonces est une preuve frappante des révolutions de l'esprit humain. Il n'existoit pas en 1652. lorsque *Sicinki* Nonce d'Upita en fit le premier usage. Tout le monde s'éleva contre lui, disent les Historiens du tems. Chargé de malédictions, il s'échappa aux coups de sabre, pour périr, dit-on, par le tonnerre dans la même année; & aujourd'hui ce même privilége est ce qu'il y a de plus sacré dans la République. Un moyen sûr d'être mis en piéces seroit d'en proposer l'abolition.

On est obligé de convenir que, s'il produit quelquefois le bien, il fait encore plus de mal.

Un Nonce peut non-ſeulement anéantir une bonne déciſion ; mais s'il s'en prend à toutes, il n'a qu'à proteſter & diſparoître. La Diète eſt rompue. Il arrive même qu'on n'attend pas qu'elle ſoit formée pour penſer à la diſſoudre. Le prétexte le plus frivole devient un inſtrument tranchant. En 1752. les Nonces du Palatinat de Kiovie avoient dans leurs inſtructions d'exiger du Roi, avant tout, l'extirpation des *Francs-Maçons* : ſociété qui n'effraie que les gens crédules, & qui ne faiſoit aucune ſenſation en Pologne.

Le reméde aux Diètes rompues, c'eſt une confédération dans laquelle on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations des Nonces ; & ſouvent une con-

fédération s'éleve contre l'autre. C'eſt enſuite aux Diètes générales à confirmer ou à caſſer les Actes de ces confédérations. Tout cela produit de grandes convulſions dans l'État, ſurtout ſi les Armées viennent à s'en mêler.

Les affaires des Particuliers ſont mieux jugées. C'eſt toujours la pluralité qui décide ; mais point de Juges permanens. La Nobleſſe en crée chaque année pour former deux Tribunaux Souverains : l'un à Pétrikow pour la Grande Pologne, l'autre à Lublin pour la Petite. Le Grand Duché de Lithuanie a auſſi ſon Tribunal. La Juſtice s'y rend ſommairement comme en Aſie. Point de Procureurs, ni de procédures : quelques Avocats ſeulement qu'on appelle Juriſtes, ou bien on plaide

ſa cauſe ſoi-même. Une meilleure diſpoſition encore, c'eſt que, la Juſtice ſe rendant gratuitement, le pauvre peut l'obtenir. Ces Tribunaux ſont vraiment ſouverains ; car le Roi ne peut ni les prévenir par évocation, ni caſſer leurs Arrêts.

Les crimes de *Leze-Majeſté* ou d'*Etat*, ſont jugés en Diète. La maxime que l'*Egliſe abhorre le ſang*, ne regarde point les Evêques Polonois. Une Bulle de Clément VIII. leur permet de conſeiller la guerre, d'opiner à la mort, & d'en ſigner les décrets.

Une choſe encore qu'on ne voit guères ailleurs ; c'eſt que les mêmes hommes qui délibérent au Sénat, qui font des loix en Diète, qui jugent dans les Tribunaux, marchent à l'en-

nemi. On apperçoit par-là qu'en Pologne la Robe n'eſt point ſéparée de l'Épée.

La Nobleſſe ayant ſaiſi les rênes du Gouvernement, les honneurs & tous les avantages de l'État, a penſé que c'étoit à elle ſeule à le défendre, en laiſſant aux terres tout le reſte de la Nation. C'eſt aujourd'hui le ſeul pays où l'on voie une Cavalerie toute compoſée de Gentilhommes dont le Grand Duché de Lithuanie fournit un quart; & cette Cavalerie fait la principale force de l'État; car à peine l'Infanterie eſt-elle comptée. Elle ſe diviſe en *Houſſarts* & en *Pancernes*: les uns & les autres compris ſous le nom commun de *Towarisz*: c'eſt-à-dire, *Camarades*. C'eſt ainſi que les Généraux & le Roi lui-même les traite. Un

mot produit ſouvent de grands effets.

Les Houſſarts ſont formés de l'élite de la Nobleſſe, qui doit paſſer par ce Service pour monter aux Charges & aux Dignités. La Gendarmerie du reſte de l'Europe, n'eſt pas comparable à celle-ci pour la beauté. Les Polonois ſont naturellement grands & bienfaits. Qu'on imagine donc un Cavalier d'une taille avantageuſe, couvert d'une cuiraſſe embellie, un caſque ſur la tête, une peau de panthère dont le mufle s'attache au devant de l'épaule gauche, le reſte paſſant par derriere juſqu'à la hanche droite, une lance dorée de 14 à 15 pieds, portant à ſa pointe une banderole pour épouvanter les chevaux ennemis, deux piſtolets & deux ſabres, l'un à ſon

côté, l'autre ſous ſa cuiſſe gauche, attaché le long de la ſelle. Cet homme ainſi armé monte un beau cheval dont le harnois eſt enrichi de plaques d'or émaillé, & ſouvent de pierreries. Louis XIV. en vit un qui lui fut amené, & l'admira.

Depuis le regne de Sobieski, on a réformé la lance pour prendre le mouſqueton, comme auparavant la pique avoit diſparu de l'Infanterie Européenne. Ces piques pourtant étoient les armes de la Phalange Macédonienne; & le Maréchal de Saxe dans ſes *Rêveries* en regrette l'uſage pour la Légion qu'il projettoit d'établir. Ce ſont des rêveries, dira-t-on. Oui, mais les rêves d'un grand homme valent mieux que les veilles d'un homme ordinaire.

Les Pancernes, composés aussi de Noblesse, ne différent des Houssarts que par la chemise de maille en place de cuirasse; & on ne les examine pas aussi rigoureusement sur leur généalogie. Ce ne sont point des Régimens, mais des Compagnies de deux cent Maîtres, appartenantes aux Grands de l'Etat, sans excepter les Evêques, qui ne faisant pas le Service par eux-mêmes, donnent de fortes pensions à leurs Lieutenans.

Cette Armée, ou plûtôt ces deux Armées, Polonoise & Lithuanienne, ont chacune leur Grand-Général, indépendant l'un de l'autre. Nous avons dit que la Charge de Grand-Maréchal, après la Primatie, est la premiere en dignité : le Grand-Général est supérieur en pou-

besoin plus de cent cinquante mille Gentilhommes monter à cheval, pour ne connoître que la discipline qui leur conviendroit; pour se révolter, si on vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'Assemblée sans les faire marcher; & pour refuser le Service, s'il falloit passer les frontieres.

Toutes les guerres que j'ai à décrire sous le Généralat, ou sous le regne de Sobieski, se sont faites principalement contre les Turcs & les Tartares. Un coup d'œil rapide sur ces deux Nations, à ne les considérer que comme guerrieres, est ici nécessaire.

Les Tartares, cette race des anciens Scythes, qui s'est débordée du Nord de l'Asie vers des climats plus doux pour en-

vahir ſous un ſeul Chef * la Chine, l'Indoſtan & la Perſe, plus de dix-huit cent lieues de l'Orient au Couchant, & plus de mille du Septentrion au Midi, ces rapides Conquérans ne ſe ſont pas mêlés par-tout aux vaincus. Pluſieurs de leurs *Hordes* ou Tribus, ont voulu vivre ſéparément dans leurs premieres mœurs. Il y a au Nord de la Mer Noire une grande preſqu'Iſle connue dans l'Antiquité, ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs porterent leurs armes, & leur commerce, en aboliſſant ces ſacrifices impies du fameux Temple de Diane, où l'on voyoit des crânes de victimes humaines, ſuſpendus comme des trophées. Cette preſqu'Iſle ſe nomme aujourd'hui *la Crimée*; autour d'elle

* *Genzis-Kan.*

eſt *le Budziac*, autrefois *la Beſſaralie* & *le Nogai*.

Les Tartares qui habitent ces pays, ſont les plus intéreſſans dans l'Hiſtoire préſente de l'Europe, & ſurtout dans celle de la Pologne, à cauſe du voiſinage. Ils vivent ſous un Prince que nous appellons *Kan*, & que l'Orient appelle *Han*; c'eſt-à-dire *Juge*, la premiere fonction des Rois. Sa généalogie éblouiroit tout autre qu'un Tartare, qui ne cherche de la Nobleſſe que dans lui-même. Il deſcend du plus grand Conquérant qui ait exiſté, de Genzis-Kan, par Batoucan ſon petit-fils.

On reconnoît encore dans les Tartares les traits & les mœurs des Scythes. Ils ſont trapus, larges des épaules, le cou fort court, la tête groſſe,

la face plate & presque ronde, des yeux de porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, les cheveux rudes & noirs, peu de barbe. Peut-être étoient-ils encore plus hideux au tems d'Alexandre. Parménion lui fit remarquer cette monstrueuse difformité à la veille de la bataille d'Arbèles, Il conseilloit d'attaquer de nuit, de crainte qu'à la clarté du jour les Macédoniens ne fussent effrayés (*a*). Ceux-ci se familiariserent apparemment avec leur figure, lorsqu'ensuite ils allerent les chercher dans leur propre pays sur les bords du Tanaïs, aujourd'hui le Don (*b*). Les armes dont les

(*a*) *At interdiù primùm terribiles occursuras facies Scytharum.* Quint. Curt. lib. 4. c. 13.

(*b*) Il faut apprendre à se défier des noms.

ne les arrêtent point ; ils les paſſent à la nage.

Des hommes de cette trempe ſeroient encore faits pour de vaſtes conquêtes, s'ils avoient les armes, l'art & la diſcipline de l'Europe, ſous un Chef habile & ambitieux. Ils n'en avoient point lorſque les Turcs, partant du bord oriental de la Mer Caſpienne, vinrent mettre ſous le joug ceux qui avoient englouti tant de pays.

L'Empire Turc n'a ceſſé de s'aggrandir depuis *Othoman* ſon premier Empereur, juſques vers la fin du dernier ſiécle ; & il en a la principale obligation à ſa Milice, toute différente de celle des Tartares. Les Tartares n'ont point d'Infanterie: les *Gengi-Chéris*, Turcs que nous nommons Janiſſaires, ont une réputation bien méri-

tée. Ceux qui résident à Constantinople au nombre de vingt-cinq mille, sont partagés en cent soixante deux *Odas* ou Chambres. Leur éducation se commence dès l'âge le plus tendre. L'*Aga* qui les commande, les forme non seulement au manîment des armes, mais encore à toutes sortes d'exercices pénibles, à porter des fardeaux, à couper du bois, à remuer la terre, au froid & au chaud, & à tout ce qui peut endurcir le corps. Point de soldats mieux vétus, ni mieux nourris. Chaque Oda de Janissaires a un pourvoyeur qui leur fournit du mouton, du ris, du beurre, des légumes & du pain en abondance avec une paye qui peut augmenter en proportion du mérite. Ce bien-être présent, & l'espérance

d'un meilleur avenir, produiſent de grands effets ſur ces machines militaires. Auſſi, loin d'enrôler par ſurpriſe ou par force dans un pays où le deſpotiſme ſembleroit tout permettre, une place de Janiſſaire ſe ſollicite, & on exige au moins un an d'épreuve. Les déſertions ſont inconnues ; on ne déſerte que pour être mieux. Les Étrangers qui voient les Janiſſaires dans leurs Odas ou dans les rues de Conſtantinople, ſont étonnés de leurs mœurs. Ni vol, ni aſſaſſinat, ni la moindre violence. Doux pour le citoyen, redoutables ſeulement pour le Sultan ; car ils ont, par leurs loix, le pouvoir de le mettre en priſon, de le dépoſer & de lui donner un Succeſſeur (*a*).

(*a*) Ricaut, Hiſt. de l'Empire Othoman,

Les Tartares, Cavalerie sans solde, plus avides du butin que de la gloire, ne combattent pas de pied ferme. La Cavalerie Turque marche & attaque en bon ordre. Dans cette Cavalerie, il y a un corps nombreux & distingué qu'on nomme *Spahis*. Leur institution est bien ancienne. Ce fut *Ali*, Compagnon de *Mahomet*, qui les créa; & que ne firent-ils pas dès-lors? Ils sont mieux élevés & plus civilisés que le reste des troupes.

pag. 340 & seq. Cet Auteur Anglois que je cite, a fait cinq ans de séjour à Constantinople. Sa qualité de Sécretaire du Comte de Winchelsey, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne, Charles II, auprès de Mahomet IV, lui a donné moyen de faire de bonnes remarques: c'est un Ecrivain simple & judicieux qui sacrifie les ornemens à l'instruction.

Ils sortent du Serrail où ils ont tous été employés. On les prendroit pour la Noblesse du pays, si les Turcs en connoissoient une autre que celle des Charges (*a*). On voit à Constantinople les restes des *Cantacuzénes* & des *Paléologues* dans une plus grande obscurité que celle où *Denys* vécut à Corinthe. On voit même la famille de *Mahomet*, Noblesse de douze siécles, distinguée seulement par un turban verd, gagner sa vie en faisant le commerce (*b*). Le Spahis ne changeroit pas son état pour une si belle généalogie. Ses armes sont un cimetère, une lance, & un dard long de deux pieds. Il a aussi des armes

(*a*) Ricaut, pag. 311.
(*b*) Id. pag. 203 & 130.

à feu dont il fait peu de cas. Le casque & la cotte de maille soutiennent sa valeur. Sa paye, comme celle du Janissaire, n'a point de bornes fixes. Une tête d'ennemi la fait augmenter de deux aspres (*a*). Elle augmente encore s'il donne avis de la mort d'un de ses camarades : politique du Sultan pour ne jamais payer des hommes morts. Mais ce qui acheve de rendre la condition des Spahis très-avantageuse, ce sont les *Timars* dont on les gratifie. Ces fiefs ou bénéfices militaires retournent dans la main du Sultan à la mort du *Timariot*; si bien que le Prince a toujours de quoi récompenser le mérite sans s'appauvrir, & de-là naiss-

(*a*) L'aspre vaut 8 den. de France.

ſent des actions de valeur extraordinaires. Dans un aſſaut que donnerent les Turcs à une forteresse de Hongrie, un de ces fiefs fut donné huit fois en un jour. Sept Spahis qui le diſputoient furent tués. Le huitiéme l'emporta (*a*). Il faut faire attention que ces Spahis ſont de ſimples Cavaliers; & que la gloire qui ſuffit à l'Officier (vérité pourtant qu'il ne faudroit pas trop approfondir) eſt communément pour le Soldat un reſſort trop foible.

Le Légiſlateur Pontife & Roi, Mahomet, n'a rien oublié d'ailleurs pour chaſſer la crainte & exalter le courage. Il eſt écrit dans l'*Alcoran*, *que les jours de l'Homme ſont irrévocablement*

(*a*) Ricaut, pag. 325.

comptés ; & qu'on ne doit point fuir d'une maison où la peste est entrée. Il est encore écrit que *quiconque meurt en combattant, passe aux joies du Ciel avec la couronne du martyre.* C'étoit déja la doctrine des anciens Romains (*a*). Le Soldat Chrétien, pour peu qu'il réfléchisse sur les devoirs de sa Religion, en sacrifiant sa vie, craint encore l'enfer. Si du moins cette crainte le rendoit plus sage !

Le vin défendu par la loi de Mahomet, l'est encore plus sévérement à la guerre. Il y va de la vie. Des Soldats sobres sont plus vigilans, plus obéissans, plus justes. Ni bruit, ni querelle entr'eux, jamais de

(*a*) *Hic manus ob patriam, pugnando, vulnera passi. Æneid. lib.* 6.

immuables que les loix, les usages & les mœurs. La Nation est ce qu'elle étoit lorsqu'elle passa pour la premiere fois en Europe.

Outre le trésor de l'Empire, l'Empereur a le sien qui s'accumule sans cesse, non aux dépens du peuple qui jouit invariablement de tout son patrimoine: mais en plaçant ou déplaçant les Bachas, les Beglierbeys (*a*) & tous les grands Officiers de l'État. Comme ils sortent tous du Serrail, on les a nourris de cette maxime despotique de l'Alcoran: *Qu'ils ne sont que de l'argile entre les mains du Maître.* S'il en fait des vases d'honneur, il gagne des bourses (*b*); s'il les brise, il hérite,

(*a*) Beglierbeys, Gouverneurs de Provinces.

(*b*) Une bourse vaut cinq cens écus.

tentation toujours preſſante pour un Sultan qui veut groſſir ſon tréſor. Le vaillant Amurath IV, ſans être avare, laiſſa trois cent ſoixante millions, monnoie de France, tout en or. Delà ces inſcriptions dans le Serrail; *c'eſt ici le tréſor de Sultan tel* (*a*) : il y a une loi de n'y toucher que lorſque l'Empire eſt menacé d'une ruine entiere. Avec de pareilles reſſources, on ne voit jamais un Sultan ſe livrer à des Traitans, ni acheter de l'argent de ſes Sujets.

A l'aſpect des richeſſes & de l'économie turques, de l'étendue de cette puiſſance, du nombre prodigieux de ſes troupes & de l'enthouſiaſme religieux

(*a*) Tavernier, tom. 3. pag. 472.

dont elles ſont ſuſceptibles, les Chrétiens devroient frémir, ſi les Turcs connoiſſoient la mer. Ils n'ont qu'une centaine de galeres & quelques légers vaiſſeaux qui ſervent à tranſporter des vivres dans l'Iſle de Candie : ſans cartes marines, ils ſe hazardent rarement à perdre la terre de vûe : ils diſent que *Dieu leur a donné la terre, & la mer aux Infideles* (a). Puiſſent-ils le dire toujours !

Non contens d'avoir ſoumis plus de trente peuples en Aſie, en Afrique, en Europe, ils comptent une foule de tributaires ; & ces tributaires ſont aſſurés d'une protection conſtante. C'eſt d'eux qu'il eſt écrit dans l'Alcoran : *leurs biens &*

(a) Ricaut, pag. 381.

leur ſubſtance, ſont nos biens & notre ſubſtance; leur ame eſt notre ame, leur œil notre œil. Les Turcs les traitent comme les anciens Romains traitoient leurs alliés. Ils leur laiſſent leurs loix, leurs mœurs, leur Religion: mais ils leur donnent des Maîtres, & ils en reçoivent un tribut en argent. Il ſembloit que les Chrétiens ſe feroient enſevelis ſous leurs ruines, plûtôt que de laiſſer établir cette vaſſalité dans le Chriſtianiſme. Le torrent d'une grande puiſſance entraine tout. La Valaquie, la Moldavie, la République de Raguſe, reçoivent des ordres du Serrail. L'Ukraine & la Tranſylvanie ne ſe ſont tirées que depuis peu de cette dépendance. L'Empire même d'Allemagne avoit ſubi le joug. Buſbek rap-

porte un traité de paix entre *Soliman II* & *Ferdinand I*. Soliman s'exprime en ces termes : *duquel accord, paix & confédération, la premiere condition est que votre dilection sera tenue d'envoier tous les ans à notre Cour trente mille ducats de Hongrie.* Il est vrai que ce tribut n'a été payé que deux ans, prétexte éternel de guerre, si les Souverains en manquoient.

Parmi les tributaires de la Porte, ceux dont elle tire les plus grands secours, plus en hommes qu'en argent, ce sont les Tartares. Il y a longtems que les pestes fréquentes, la quantité d'Eunuques, la stérilité d'une polygamie outrée, travaillent à dépeupler l'Empire Othoman : les Tartares le repeuplent. On voit une grande quantité de Sayques le long

du Bosphore, chargées de Chrétiens des deux séxes, fruits ordinaires de leurs courses. La guerre augmente encore leur commerce avec Constantinople : ils enleverent en 1663. de la Hongrie, de la Moravie & de la Silésie, cent cinquante mille Esclaves, qui furent vendus dans les marchés publics (*a*). Ce n'est pas de leur propre décision qu'ils font la guerre ; c'est à l'ordre du Grand-Seigneur, autre avantage pour l'Empire. Lorsque le Sultan commande en personne, le Kan doit marcher lui-même avec cent mille hommes. Si c'est seulement le Vizir, il envoye son Fils ou son Premier Ministre avec cinquante mille ;

(*a*) Ricaut, pag. 109.

& à ne prendre qu'un Soldat par Village, il pourroit en fournir deux cent mille. Ces Villages, dont quelques-uns sont appellés Villes, ne sont qu'un amas de hutes, faites de claies, & couvertes d'un gros drap de crin. Celui où réside le Kan, *Bascia-Saray*, est situé vers le milieu de la presqu'Isle. *Précop*, que les Tartares appellent *Orapy*, porte d'or, en défend l'entrée; & *Caffa*, autrefois Théodosie, en est la principale Ville. Le Kan est peut-être le seul Prince qui ne puisse pas résider dans sa Capitale : c'est un Gouverneur Turc qui y commande.

On peut regarder les Tartares comme les Sauvages de l'Europe. Ils sentent fort bien qu'ils pourroient se civiliser, écrire des loix, élever des

tribunaux, créer des titres, appeller le luxe & la magnificence : mais ils entendent parler de tant de calamités qui désolent les Nations polies ; ils aiment mieux être libres ; & ils regardent les villes comme des prisons où les Rois enferment leurs Esclaves. La dépendance où ils sont, d'un Maître éloigné, ils la sentent à peine : & ils sont bien aises que leur Prince en dépende plus qu'eux. Le Kan est toujours observé par des Bachas. Si ses Sujets se plaignent, un ordre du Divan le dépose : s'il en est trop aimé, c'est encore un plus grand crime. Il ne pense guères à secouer ce joug. Il regarde sa famille, & celle des Othomans comme la même. Les Othomans en ont effectivement reconnu la tige

apprise. Il s'en servoit avec grand succès contre la Cavalerie Allemande ; & on appelloit ses Soldats *Taborites*.

Les Polonois naissent Soldats ; & quoiqu'ils ressemblent moins aux Sarmates leurs Ancêtres, que les Tartares aux leurs, ils en conservent pourtant quelques traits. Ils sont francs & fiers. La fierté est assez naturelle à un Gentilhomme qui élit son Roi, & qui peut être Roi lui-même. Ils sont emportés. Leurs réprésentans dans les Assemblées de la Nation, décident souvent les affaires le sabre à la main. Ils chérissent l'hospitalité, vertu qu'ils ont encore apprise des Turcs & des Tartares. Un Tartare court à 50 lieues attaquer une caravanne : mais un Étranger est bien reçu chez lui, logé, nourri,

nourri, défrayé. Les Polonois sont courageux, robustes, endurcis au froid & à la fatigue; mais ils ont oublié la simplicité & la frugalité des Sarmates. Jusqu'à la fin du régne de Sobieski, quelques chaises de bois, une peau d'ours, une paire de pistolets, deux planches couvertes d'un matelas meubloient un Noble d'une fortune honnête, & des fourures l'habilloient. Le luxe s'est introduit sous Auguste II, & les modes Françoises, déjà reçues en Allemagne, se sont mêlées à la magnificence Orientale qui montre plus de richesse que de goût. Les Polonois aiment l'argent: mais ce n'est pas pour thésauriser. Leur faste est si grand, qu'une Femme de Qualité ne sort jamais qu'en carosse à six chevaux,

ne fût-ce que pour traverser une rue.

Quand un Seigneur voyage d'une Province à une autre, c'est avec cinq à six cens chevaux & autant d'hommes. Point d'hôtelleries : il faut tout porter; mais on déloge les Plébéïens qui ne regardent cette haute Noblesse que comme un fléau.

Un usage excellent des Seigneurs, c'est qu'ils passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres. Ils se rendent par-là plus indépendans de la Cour, qui n'oublie rien pour les corrompre; & ils vivifient les campagnes par la dépense qu'ils y font. Ces campagnes seroient bien plus peuplées & plus florissantes, si elles étoient cultivées par un peuple libre. Les Serfs de Pologne sont atta-

chés *à la glébe* ; tandis qu'en Asie même on n'a point d'autres Esclaves que ceux qu'on achete, ou qu'on a pris à la guerre. Ce sont des Etrangers. La Pologne frappe ses propres enfans. Chaque Seigneur est obligé de loger son Serf. C'est dans une très-pauvre cabane, où des enfans nuds, sous la rigueur d'un climat glacé, pêle-mêle avec le bétail, semblent reprocher à la nature de ne les avoir pas habillés de même. L'Esclave qui leur a donné le jour, verroit tranquillement brûler sa chaumiere, parce que rien n'est à lui. Il ne sçauroit dire, *mon champ*, *mes enfans*, *ma femme*. Tout appartient au Seigneur qui peut vendre également le laboureur & le boeuf. Il est rare de vendre des femmes ; parce que ce sont elles

qui multiplient le troupeau : population miférable ; le froid en tue une grande partie.

L'homme peut-être qui mérita le plus du genre humain, fut le Pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un Concile, au douziéme fiécle, profcrivit la fervitude. La Pologne s'eft endurcie plus que le refte du Chriftianifme. Malheur au Serf, fi un Seigneur yvre s'emporte contre lui. On diroit que ce que la nature a refufé à certains peuples, c'eft précifément ce qu'ils aiment avec le plus de fureur. L'excès du vin & des liqueurs fortes, fait de grands ravages dans la République. Les Cafuiftes paffent légérement fur l'yvrognerie, comme une fuite du climat ; & d'ailleurs les affaires publiques ne s'arrangent que le verre à la main.

Les Femmes ſont ſinguliérement agréables dans la Société. Elles diſputent aux Hommes les jeux d'exercice, la chaſſe & les plaiſirs de la table. Moins délicates & plus hardies que les Beautés du Midi, on les voit faire ſur la neige cent, deux cens lieues en traîneau, ſans craindre ni les mauvais gîtes, ni la difficulté des chemins.

Les Voyageurs éprouvent en Pologne que les bonnes mœurs valent mieux que les bonnes loix. La quantité des forêts, l'éloignement des habitations, la coutume de voyager de nuit comme de jour, l'indifférence des Staroſtes pour la ſûreté des routes, tout favoriſe le vol & l'aſſaſſinat: dix ans en montrent à peine un exemple.

La Pologne avoit déjà cette partie des bonnes mœurs avant

cette torture (*a*). On voyoit d'un autre côté des pères tuer leurs enfans imparfaits ; & des enfans dénaturés assommer leurs pères décrépits, coûtume barbare des anciens Sarmates que les Polonois n'ont quittée qu'au treiziéme siécle ; on les laissoit faire. Il y avoit une terreur toujours subsistante, lorsque le Prêtre lisoit l'Evangile à la Messe : tous ceux qui portoient le sabre, le tiroient à demi, pour montrer qu'ils étoient toujours prêts à verser le sang idolâtre (*b*). Le terrible Chrétien Mieciſlaw, avoit répudié sept Femmes Payennes pour s'unir à Dambrowka ; & lorsqu'il l'eut per-

(*a*) Dithmar. lib. 8. pag. 419.

(*b*) Cromer. lib. 3. pag. 51.

due, il finit, si l'on en croit Baronius & Dithmar (*a*), par épouser une Religieuse qui n'oublia rien pour étendre la Foi. Le zèle de Mieciflaw étoit soutenu par l'espérance d'obtenir le titre de Roi, que Rome venoit de donner au Duc de Hongrie: mais Rome ne voulut pas couronner des succès si atroces.

Son fils & son successeur Boleslas I, étouffa sans violence les restes de l'idolâtrie. Humain, accessible, familier, il traita ses Sujets comme des malades. Les armes qu'il employa contre leurs préjugés, furent la raison & la mansuétude. Le père leur avoit ordonné d'être Chrétiens; le fils le leur persuada.

(*a*) Tom. 1. pag. 359.

C'eſt ainſi que Jagellon, au quatorziéme ſiécle, devenu Roi de Pologne, planta la Croix en Lithuanie. On l'avoit cru d'un naturel féroce. Le Chriſtianiſme qu'il venoit d'embraſſer, l'adoucit ſans doute. Il acheva de réduire par ſes dons & ſes careſſes ceux qu'il n'avoit pu vaincre par la force du dogme.

Cet eſprit de paix dans les Rois paſſoit à la Nation. Elle prit fort peu de part à toutes les guerres de Religion qui déſolerent l'Europe aux ſeiziéme & dix-ſeptiéme ſiécles. Elle n'a vû dans ſon ſein ni Conſpiration des Poudres, ni Saint-Barthelemi, ni Sénat égorgé, ni Rois aſſaſſinés, ou ſur un échafaut, ni des Freres armés contre des Freres; & c'eſt le pays où l'on a brûlé moins de

monde pour s'être trompé dans le dogme. La Pologne, cependant, a été barbare plus longtems que l'Espagne, la France, l'Angleterre & l'Allemagne ; ce qui prouve qu'une demi-science est plus orageuse que la grossiere ignorance, & lorsque la Pologne a commencé à discourir, un de ses Rois, *Sigismond I.* prononça la peine de mort contre la Religion Protestante. Un paradoxe bien étrange, c'est que, tandis qu'il poursuivoit avec le fer des hommes qui contestoient la présence de Jesus-Christ dans nos Temples, il laissoit en paix les Juifs qui en nioient la divinité. Le sang couloit & devoit couler encore plus : mais la République statua que désormais les Rois, en montant sur le Trône, jureroient la tolérance de toutes les Religions.

On voit effectivement en Pologne des Calvinistes, des Luthériens, des Grecs Schismatiques, des Mahométans & des Juifs. Ceux-ci jouissent depuis longtems des priviléges que *Casimir le Grand* leur accorda en faveur de sa Concubine la Juive *Esther*. Plus riches par le trafic que les naturels du pays, ils multiplient davantage. Cracovie seule en compte plus de vingt mille, qu'on trouve dans tous les besoins de l'État; & la Pologne qui tolere près de trois cens Synagogues, s'appelle encore aujourd'hui *le Paradis des Juifs*. Si on le lui reproche, elle répond que Rome les laisse vivre paisiblement dans ses murs. Un Inquisiteur Espagnol croiroit, le jour de Pâques, que les Polonois judaïsent. On voit

ſur toutes les tables *un Agneau Paſchal* qui ſe mange avec du Pain béni. Mais il ſeroit édifié de cent autres pratiques.

Il n'eſt peut-être aucun pays où l'extérieur de la Religion ait été & ſoit encore mieux obſervé. Les Polonois, dès les premiers tems, ont trouvé le Chriſtianiſme trop doux. Ils ne tarderent pas à commencer le Carême à la Septuagéſime. Ce fut le Pape Innocent IV. qui abrogea cette ſurérogation rigoureuſe en récompenſe des contributions qu'ils lui avoient fournies pour faire la guerre à un Empereur Chrétien, Ferdinand II (*a*). A l'abſtinence ordinaire du Vendredi & du Samedi, ils ont ajoûté celle du

(*a*) Cromer. pag. 226.

Mercredi. Sigiſmond Auguſte, le lendemain des obſéques de ſon Pere, donna un feſtin aux Seigneurs qui y avoient aſſiſté. C'étoit un Mercredi, on ſervit du gras : la Nation fut extrêment ſcandaliſée ; & dans ce même moment, elle vouloit qu'il rompît un engagement formé aux pieds des Autels & des Loix, ſon Mariage : » s'il » y avoit du mal, diſoit l'Ar- » chevêque Primat, à renvoyer » une Epouſe légitime, il n'eſt » aucun de nous qui, pour le » bien de l'État, n'en prît vo- » lontiers une partie ſur ſa » conſcience (*a*) «, & comme il s'agiſſoit d'un Roi, l'Evêque de Przémiſlie appuya ce ſentiment d'un paſſage d'Euripide :

(*a*) Stanisl. Orichov. pag. 1489.

S'il faut violer la loi, c'est pour régner.

Les Confrairies sanglantes de Flagellans sont aussi communes dans cette partie du Nord que vers le Midi. C'est peut-être de-là que le Roi de France, Henri III. en rapporta le goût.

Aucune Histoire, dans la même étendue de siécles, ne cite autant de miracles. On voit à cinq milles de Cracovie, les Salines de Bochnia: c'est Sainte Cunégonde, Femme de Boleslas le Chaste, disent toutes les Chroniques, qui les a transportées de Hongrie en Pologne. On admire bien moins celles de Velika, où l'on trouve une Ville souterraine à trois lieues de profondeur, monument étonnant des travaux & des Arts. Dans le tems qu'on

voyoit en Pologne tant de miracles apocryphes se mêler aux véritables, on n'y avoit pas encore étudié la nature. Il faut que cette étude soit peu avancée; car le merveilleux, qui fut toujours la raison du Peuple, y conserve encore plus d'empire qu'ailleurs. Rome n'a pas voulu se prêter aux Polonois toutes les fois qu'ils ont sollicité des prédictions.

Leur respect pour les Papes s'est fait remarquer dans tous les tems. Lorsque Clément II. releva de ses Vœux le Moine Casimir, pour le porter du Cloître sur le Trône, en 1041, il imposa aux Polonois des conditions singulieres, qui furent observées très-religieusement. Il les obligea à porter désormais les cheveux en forme de couronne monacale, à payer

par tête, tous les ans à perpétuité, une somme d'argent pour l'entretien d'une Lampe très-chere dans la Basilique de Saint Pierre ; & il voulut qu'aux grandes Fêtes, durant le tems du Sacrifice, tous les Nobles eussent au cou une étole de lin pareille à celle des Prêtres (*a*). La premiere condition se remplit encore aujourd'hui.

Ce respect outré pour les Décrets de Rome, se déborda jusqu'à engloutir la Royauté. Boleslas I. avoit reçu le titre de Roi de l'Empereur Othon, l'an 1001. Rome s'en souvint lorsque Boleslas II versa le sang de l'Evêque Stanislas. Dans ce tems-là, *Hildebrand*, qui avoit

(*a*) Cromer. pag. 73.

paſſé de la boutique d'un Charon ſur la Chaire de S. Pierre, *Grégoire VII*, ſe rendoit redoutable à tous les Souverains. Il venoit d'excommunier l'Empereur Henri IV dont il avoit été Précepteur. Il lança toutes ſes foudres ſur Boleſlas, excommunication, dégradation, interdit ſur tout le Royaume, diſpenſe du ferment de fidélité, & défenſe aux Evêques de Pologne de couronner jamais aucun Roi ſans le conſentement exprès du S. Siége (*a*). On ne ſçait ce qui étonne le plus : la défenſe du Pontife ou l'obéiſſance aveugle des Polonois. Pas un Evêque n'oſa ſacrer le Succeſſeur ; & cette crainte ſuperſtitieuſe dura pen-

(*a*) Cromer. pag. 90.

dant deux siécles dans les Sujets, comme dans les Princes, jusqu'à Przémislas qui assembla une Diéte générale à Gnesne, s'y fit sacrer, & reprit le titre de Roi sans prendre les auspices de Rome (*a*). Les peuples crurent que ce coup de Maître, dont Rome frémit, lui avoit porté malheur. Sept mois après il fut assassiné par ses propres neveux. *Uladislas Loketek* qui monta sur ce Trône sanglant, eut recours au Pape Jean XXII. pour être Roi dans son propre Royaume.

Aujourd'hui les Papes ne tenteroient pas ce qu'ils ont exécuté alors. Mais il est encore vrai que leur puissance est plus respectée en Pologne que dans

(*a*) Sarnic. pag. [illegible].

Elle ne fait pas réflexion, cette République, que la puissance de la Hollande a eu pour principe la pêche du hareng, & la façon de le saler.

Ce n'est pas la République Romaine dans le bon tems. Les Sénateurs vivoient dans la médiocrité; & l'État étoit riche. Des Palatins ont des troupes à leur solde pour s'entre-détruire; & la République est trop pauvre pour se défendre. Prend-elle les armes: les deux corps d'armée qui font sa garde ordinaire, celui de Pologne, & celui de Lithuanie, indépendans l'un de l'autre, sous deux grands Généraux, manquent de cette unité qui réunit les forces. Il est arrivé plus d'une fois que l'un marchant, l'autre s'est arrêté. Ils se sont même menacés.

Le luxe eſt entré dans les maiſons, & les villes ſont dégoûtantes par des boues affreuſes. Varſovie n'eſt pavée que depuis dix à douze ans.

Le comble de l'eſclavage & l'excès de la liberté ſemblent diſputer à qui détruira la Pologne. La Nobleſſe peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la Nation eſt dans la ſervitude. L'exemple du Dannemarck eſt juſqu'à préſent une leçon fort inutile pour cette Nobleſſe. Par-tout où les Grands ont trop abbattu le Peuple, celui-ci les a livrés eux-mêmes à un Maître deſpotique. Tous les hommes ſont nés égaux : c'eſt une vérité qu'on n'arrachera jamais du cœur humain ; & ſi l'inégalité des conditions eſt devenue néceſſaire, il faut du moins l'adoucir par la liberté naturel-

le, & par l'égalité des Loix. Un Noble Polonois, quelque crime qu'il ait commis, ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné dans l'assemblée des Ordres : c'est lui ouvrir toutes les portes pour se sauver. Il y a une loi plus affreuse que l'homicide même qu'elle veut réprimer. Ce Noble qui a tué un de ses Serfs, met quinze livres sur la fosse ; & si le Paysan appartient à un autre Noble, la loi de l'honneur l'oblige seulement à en rendre un. C'est un bœuf pour un bœuf.

Le *Liberum veto* donne plus de force à un seul Noble qu'à la République. Il enchaine par un mot les volontés unanimes de la Nation ; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut qu'elle se sépare. C'étoit

le droit des Tribuns Romains: mais Rome n'en avoit qu'un petit nombre; & ce furent des Magiſtrats pour protéger le Peuple. Dans une Diète Polonoiſe, on voit trois ou quatre cent Tribuns qui l'oppriment.

La République a pris toutes les précautions pour conſerver du moins l'égalité dans la Nobleſſe. Peu de pays montrent des Terres Seigneuriales auſſi étendues: mais pas une qui ſoit titrée. Les titres de *Marquis* & de *Comte* s'y ſont introduits avec les Cuiſiniers François. Ces Marquis & ces Comtes ne le ſont que pour des valets & des flatteurs. Le Saint Empire ſeme l'Europe de Princes. Ce titre qui, à ſa naiſſance vers le tems de Frederic II, n'étoit pris que par les plus grands terriens, ſe donne aujourd'hui

à moindre prix, aux Étrangers comme aux Nationaux, aux Polonois comme aux autres. Les *Jablonowski*, les *Lubomirski*, les *Radziwil*, les *Doenoff*, les *Ossolinski*, les *Sulkowski*, pouvoient ſe paſſer de cette décoration Germanique. Quoi qu'il en ſoit la République n'en tient pas compte. Il n'y a de Princes reconnus pour tels par les lettres d'union de la Lithuanie, que les *Czartoriski*, les *Sangusko* & les *Wieçnowieski*; & encore le titre d'Alteſſe ne les tire pas de l'égalité. Les charges ſeules peuvent donner des préſéances. Le moindre Caſtellan précéde le Prince ſans charge, pour apprendre à reſpecter la République, plus que les titres & la naiſſance. Ceux même que les charges élevent,

doivent ſe renfermer dans les bornes de leur état. Le Primat qui préſidoit à l'élection d'Auguſte II, fit placer un dais ſur ſon fauteuil : le même jour le vit abbattre. Malgré toutes ces précautions, rien de ſi rampant que la petite Nobleſſe devant la grande. Il eſt vrai que la petite s'en venge, lorſque la grande veut gagner *la popularité*; c'eſt-à-dire, ſe faire un parti dans les Diètines ou les Diètes pour les affaires courantes, ou pour l'élection d'un Roi.

Puiſque le Royaume eſt électif, il ſemble que le peuple, qui en eſt la partie la plus nombreuſe & la plus néceſſaire, devroit avoir part à l'élection : pas la moindre. Il prend le Roi que la Nobleſſe lui donne; trop heureux s'il ne por-

toit pas des fers dans le sein de la liberté. Tout ce qui n'est pas noble, vit sans considération dans les villes, ou esclave dans les campagnes; & l'on sait que tout est perdu dans un État, lorsque le Plébéïen ne peut s'élever que par un bouleversement général. Aussi la Pologne n'a-t-elle qu'un petit nombre d'ouvriers & de marchands; encore sont-ils Écossois, François ou Juifs. Dans ses guerres, elle a recours à des ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'École de Peinture. L'Architecture est dans l'enfance. Point de Théâtre. L'Histoire y est traitée sans goût, les Mathématiques peu cultivées, la saine Philosophie presqu'ignorée; nul monument, nulle grande Ville: Varsovie ne compte pas soixante mille

ames. Telle étoit la France sous le gouvernement féodal. Qu'attendre d'un pays où le poids de la Noblesse écrase tout?

L'honneur d'être Noble Polonois, a été brigué par des Princes. Les Neveux du Roi Etienne Battori, l'obtinrent ; & il faut avouer qu'aucun État ne montre autant de Noblesse de la plus haute antiquité. Toutes les généalogies des principales familles commencent avant le dixiéme siécle (*a*).

Rien de plus pompeux que les Seigneurs. Leurs Femmes ont adopté les modes Françoises, sans avoir les Arts qui travaillent le luxe : il ne faut

(*a*) Okolski, Orbis Polonus.

pas croire que cette magnificence ſuppoſe un État riche. Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qui ſouffre. Tandis qu'une trentaine de Palatins, une centaine de Caſtellans & Staroſtes, les Evêques & les grands Officiers de la Couronne, jouent les Satrapes Aſiatiques, cent mille petits Nobles cherchent le néceſſaire comme ils peuvent; & cette Nobleſſe ſi libre, ſi fiere, n'a pas honte de ſe mettre au ſervice des plus puiſſans pour gagner un ſalaire dans les fonctions les plus baſſes. Ce Gentilhomme ſous la livrée fait-il une faute? le *Canchou* * le corrige. Mais on lui met un tapis ſous les genoux par reſpect pour ſa généalogie.

* Le fouet.

Quelques-uns d'eux pour s'arracher à ces bassesses, voulurent commercer : une constitution de 1677, déclara que le commerce dérogeoit à Noblesse. Avec tout cela le plus petit Noble de Pologne croit l'emporter sur toute la Noblesse étrangére. Cependant cette Noblesse qu'il vante tant, la République la donne quelquefois assez légérement en accordant l'indigénat. Un Juif qui se fait baptiser, l'obtient, si peu qu'il soit protégé ; & il fait autant de bruit dans les Diètines que le Sang des Jagellons.

L'Histoire est obligée d'insister sur la Noblesse Polonoise, puisque le Peuple n'est pas compté. Le droit d'élire ses Rois est celui qui la flatte le plus, & qui la sert le moins.

Elle vend ordinairement sa Couronne au Candidat qui a le plus d'argent. Elle crie dans le champ électoral qu'elle veut des Princes qui gouvernent avec sagesse ; & depuis le regne de Casimir le Grand, elle a cherché en Hongrie, en Transylvanie, en France & en Allemagne, des Étrangers qui n'ont aucune connoissance de ses mœurs, de ses préjugés, de sa langue, de ses intérêts, de ses loix, de ses usages.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Monarque le plus riche & le plus absolu. Ni l'un ni l'autre. La République ne lui donne que six cent mille écus pour l'entretien de sa Maison ; & dans toute contestation les Polonois jugent toujours que le

Roi a tort. Comme c'eſt lui qui préſide aux Conſeils & qui publie les décrets, ils l'appellent *la Bouche*, & non *l'Ame* de la République. Ils le comparent encore au Roi des Abeilles, qui, ſelon d'anciens Naturaliſtes, eſt ſans aiguillon. Ils le gardent à vûe dans l'adminiſtration : quatre Sénateurs doivent l'obſerver par-tout ſous peine d'une amende pécuniaire. Son Chancelier lui refuſe le ſceau pour les choſes qu'il ne croit pas juſtes. Son Grand-Chambellan a droit de le fouiller ; auſſi ne donne-t-il cette Charge qu'à un Favori. Ses Sujets ſe paſſent mutuellement des tranſgreſſions qu'ils ne lui pardonneroient pas. Ils lui oppoſent ſans ceſſe le bouclier de la liberté dont ils abuſent. Auſſi diſent-ils aux autres

logne n'ait des graces à répandre.

Pour achever le tableau de la Pologne, il faut crayonner ceux qui l'ont gouvernée. Laissons dans la poudre le vulgaire des Princes. Elle compte des Chefs intelligens, actifs & laborieux plus qu'aucun autre Etat; & ce n'est pas le hazard qui lui a donné cet avantage. C'est la nature de sa constitution. Dès le quatorziéme siécle elle a fait ses Rois: ce ne sont pas des enfans qui naissent avec la Couronne, avant que d'avoir des vertus, & qui, dans la maturité de l'âge, peuvent encore sommeiller sur le Trône. Un Roi de Pologne doit payer de sa personne dans le Sénat, dans les Diètes & à la tête des Armées.

Si l'on n'admire que les ver-

tuis guerrieres, la Pologne a eu presqu'autant de grands Princes qu'elle a eu de Souverains. Mais si l'on ne veut compter que ceux qui ont voulu la faire plus grande & plus heureuse qu'elle ne l'est, il y a beaucoup à rabattre.

Leck la tira des forêts & de la vie errante pour la fixer & la civiliser. L'Histoire ne nous a pas conservé son caractère: mais on sait en général que les fondateurs des Empires, ont tous eu de la tête & de l'exécution. Leck avoit besoin de l'une & de l'autre pour gouverner des Sauvages qui ne connoissoient que l'égalité naturelle. VI. Siécle. I. Classe.

Cracus leur donna les premieres idées de la Justice en établissant des Tribunaux pour décider les différends des Par- VII. Siécle. I. Classe.

ſiécles plus favorables pour produire de meilleurs fruits. Ces fruits ont encore aujourd'hui une certaine âpreté. Mais le tems, qui mûrit tout, achevera un jour en Pologne, ce qu'il a perfectionné en d'autres climats.

XII. Siécle. II. Claſſe. Caſimir II. qui ne fut nommé *le Juſte* qu'après l'avoir mérité, protégea les gens de la campagne contre la tyrannie de la Nobleſſe. Ces malheureux étoient obligés de fournir à tout Noble qui voyageoit le logement, la nourriture, des chevaux & tous les beſoins du voyage. Il abolit ces vexations (*a*), & ſi la Nobleſſe avoit penſé comme certains de ſes Rois, il n'y auroit plus de ſervitude en Pologne.

(*a*) Dlugloſſ. pag. 512.

Casimir III. ou Casimir *le Grand*, qu'on appelloit aussi *le Roi des Paysans*, voulut les mettre en liberté ; & n'ayant pu y réussir, il demandoit à ces bonnes gens, lorsqu'ils venoient se plaindre, s'il n'y avoit chez eux ni pierres, ni bâtons pour se défendre. Cette obstination de la Noblesse Polonoise à retenir le Peuple dans la servitude, n'a pu être surmontée ni par l'autorité du Pape Alexandre III. qui déclara, au nom d'un Concile, que tous les Chrétiens devoient être libres, ni par l'exemple de la France & de l'Angleterre où la tyrannie féodale ne régne plus, ni par la forme Républicaine si ennemie de tout ce qui sent l'esclavage. Casimir eut les plus grands succès dans toutes les autres parties du

XIV. Siécle. II. Classe.

gouvernement. C'eſt à lui que la Pologne doit ſes premieres forteresſes, avantage qu'elle n'a pas ſenti, puiſqu'au lieu d'y en ajoûter, elle les a négligées. C'eſt lui qui eſſaya de chaſſer la barbarie du domaine des Arts. Des Villes nouvelles parurent & ſervirent de modèle pour rebâtir les anciennes. Des monumens s'éleverent auſſi beaux qu'ils pouvoient l'être alors. Il appella les plus habiles Maîtres, qui malheureuſement ne l'étoient guères (a). S'il eût vécu deux ſiécles plus tard, vers le tems de Léon X. la Pologne ne feroit peut-être pas ce qu'elle eſt encore aujourd'hui. C'eſt lui auſ-

(a) *Sarnic.* Annal. Pol. pag. 1147. Cromer. pag. 319.

ſi, qui s'étant apperçu que les loix primordiales ne convenoient plus ni aux intérêts, ni aux mœurs de la Pologne, en fit un nouveau corps qui la régle encore à préſent. Il eut toutes les grandes qualités d'Auguſte, & plus de valeur. On lui décerna les honneurs du triomphe, uſage qui enfantoit des Héros chez d'anciens peuples, qui regardoient l'émulation comme un des premiers reſſorts de l'État. Il fut le dernier des Piaſt, race qui a régné 528 ans.

Jagellon qui commença la troiſiéme, ſoutint & augmenta tous les biens que ſes Prédéceſſeurs avoient faits. Il fit tout ce qu'il voulut avec une Nation d'autant plus difficile à gouverner, que ſa liberté naiſ-

ſante étoit toujours en garde contre les entrepriſes de la Royauté. Il étonna ſes Sujets par la douceur de ſes mœurs; car n'étant encore que Duc de Lithuanie, il avoit effrayé le Nord en faiſant mourir ſon Oncle. Changé tout à coup, en commandant à un peuple libre, il ſentit l'heureuſe néceſſité d'être bon. Il meſura ſes forces avec celles de Sigiſmond, qui, après avoir été enterré tout vivant, dans un cachot de 80 pieds de profondeur, en fut tiré au bout de ſix mois pour joindre ſa Couronne de Hongrie à celles de Bohême & de l'Empire. Jagellon auroit pu lui enlever la premiere que les Hongrois même lui offroient. Prêt à vaincre, il céda dans la crainte de

déchirer la Pologne en voulant l'étendre (a). Il est étonnant que le Trône, toujours électif dans sa race, n'en soit pas sorti pendant près de quatre cens ans ; tandis qu'ailleurs des Couronnes héréditaires passoient à des familles étrangeres. Cela montre combien les événemens trompent la sagesse humaine.

Le Fils de Jagellon, Uladislas VI. n'avoit que dix ans lorsqu'on l'éleva au Trône : chose bien singuliere dans une Nation qui pouvoit donner sa Couronne à un Héros tout formé ; c'est qu'on en appercevoit déjà l'ame à travers les nuages de l'enfance. La République nomma autant de Régens qu'il XIV. siécl

(a) Neugbaver. Hist. Pol. pag. 238.

y avoit de Provinces ; & dès Burrhus se chargerent d'instruire l'Homme de la Nation. Il prit les rênès de l'État à dix-huit ans ; & en deux ans de régne, il égala les grands Rois. Il triompha des forces de la Maison d'Autriche. Il se fit couronner Roi de Hongrie, il fut le premier Roi de Pologne qui osa lutter contre la fortune de l'Empire Othoman. Amurath II. après avoir saccagé la Transylvanie & la Servie, menaçoit la Hongrie & toute l'Europe. Le jeune Uladislas arrêta ses Conquêtes, & l'obligea à demander la paix, qui fut jurée sur l'Evangile & sur l'Alcoran. Le Pape la rompit, & son Légat le Cardinal Julien Césarini, donna l'absolution du parjure. C'est sous de tels auspices, qu'Uladislas

diſlas tournant vers le Pont-Euxin, entra dans la Bulgarie, & trouva, près de Varne, le Sultan à la tête de cent mille Turcs contre vingt-cinq mille Polonois. Au premier choc les Muſulmans lâcherent le pied; & ce fut alors que le Sultan, tirant de ſon ſein le Traité rompu, qu'il fit attacher au bout d'une lance, s'écria: *Dieu qui punis les parjures, venge cet outrage fait aux loix des Nations* (*a*). A peine a-t-il achevé qu'il ramene ſes troupes au combat. L'enthouſiaſme Muſulman ſe rallume, l'aile droite des Chrétiens plie, le déſordre s'augmente à chaque inſtant, & Uladiſlas tombe ſans

(*a*) Sarnic. lib. 7. chap. 6. Dlugloſſ. pag. 793.

vie : ſa tête coupée par un Janiſſaire, & portée de rang en rang, achéve la déroute (*a*). A peine avoit-il vingt ans ; & la Pologne, regrettant également l'avenir & le paſſé, ne verſa jamais des larmes plus ameres. Les Hiſtoriens s'accordent à dire que dans le feu des paſſions, il ne ternit jamais ſes vertus par aucun vice. S'il fut parjure envers Amurat, on croyoit alors qu'on pouvoit manquer de foi aux Infidéles. Le Légat qui avoit ſanctifié le parjure, périt au paſſage d'une riviere.

XVI. Siécle. III. Claſſe. Race des Jagellons.

La Pologne n'eſſuya bien ſes larmes, que ſous le régne de Sigiſmond I. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la

(*a*) Dlugloſſ. pag. 808 & 811.

Diète d'élection : il fut nommé *Roi* par acclamation, sans division de suffrages (a). Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abbattit la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siécles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin des malades, avoient trouvé un asile en Pologne sous le régne de Boleslas V. Ils eurent un zéle infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que se servant de l'épée plus avantageusement que de la Croix, ils en usurperent la Souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est-

XIII. Siécle. II. Classe. Race de Piast.

(1) Neugebaver. lib. 7.

là qu'ils forgerent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les Régnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés & trois cent mille combattans, qui avoient ensanglanté la scène. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux, ne les effrayoient pas. Ils avoient égorgé de sang-froid plus de dix mille habitans de Dantzig, sans épargner ni les femmes ni les enfans (*a*). Ils avoient fait trancher la tête, au milieu d'un festin, à une foule de Nobles, qui ne vou-

(*a*) Dlugloss. pag. 949.

loient pas entrer dans leurs violences. Uladiſlas Loketek, Jagellon, Caſimir, avoient attaqué l'hydre, qui reprenoit toujours de nouvelles forces. Sigiſmond l'extermina enfin; & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée. Sigiſmond étoit doué d'une force extraordinaire, qui le faiſoit paſſer pour l'Hercule de ſon tems (*a*). Il briſoit les métaux les plus durs; & il avoit l'ame auſſi forte que le corps. Il a vécu 82 ans, preſque toujours victorieux, reſpecté & ménagé par tous les Souverains, par Soliman même qui ne ménageoit rien. C'eſt ſous lui que ſe formerent tant de grands Généraux qui

(*a*) Paſtor ab Hirtenberg. pag. 207. Cromer. pag. 68.

placer. Il n'eut ni les mêmes qualités, ni le même bonheur. Il perdit un Royaume héréditaire pour gagner une Couronne élective. Il manqua l'occasion de conquérir la Moscovie, & peut-être de recouvrer la Suéde. Il laissa enlever à la Pologne, par Gustave Adolphe, Elbing, Marienbourg, & l'une de ses plus belles Provinces, la Livonie. Il avoit deux défauts qui causent ordinairement de grands malheurs. Il étoit borné & obstiné.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE II.



E fut sous le Régne de Sigismond III, en 1629, que Jean Sobieski, dont j'écris l'Histoire, vint au monde, dans le tems que Louis XIII régnoit en France; le malheureux Charles I, en Angleterre; le victorieux Guf-

G v

tave Adolphe, en Suéde: dans le tems que la Pologne étoit entraînée dans des guerres qui n'ont fini qu'avec le ſiécle, il lui naiſſoit un Défenſeur dans le Château d'Olesko, petite Ville du Palatinat de Ruſſie. Sobieski ſortoit de deux anciennes Maiſons; dont les Généalogiſtes Polonois, auſſi entreprenans que ceux de France, ont poſé les premieres pierres dans la nuit des ſiécles. Une vérité plus conſtante, c'eſt qu'on remarquoit dans l'une & dans l'autre, une ſucceſſion de vertus, qui étoit bien au-deſſus de la plus haute généalogie.

Le fameux Zolkiewski, Ayeul maternel de Sobieski, avoit battu les Moſcovites en 1610, pris Moſcow & le Czar Baſile, qu'il amena au Roi Sigiſ-

mond III (*a*). Les monumens de cette victoire se voyoient encore au platfonds du Château de Varsovie, lorsque le Czar Pierre fut appellé en Pologne, pour défendre le Roi Auguste, contre Charles XII. Il les fit enlever : mais l'Histoire reste. En 1620, Zolkiewski s'étoit ouvert un passage à travers cent mille combattans, qui l'investissoient en Moldavie, Turcs & Tartares. Il faisoit sa retraite devant cette armée formidable, toujours suivi & harcelé pendant une marche de cent lieues. Arrivé aux frontieres de Pologne, sur les bords du Niester, fleuve tranquile qu'Ovide a connu, sous le nom de Tyras (*b*), il ne

(*a*) Lengnich, Hist. Pol. pag. 117.

(*b*) ---- *Nullo tardior amne Tyras.*
Ex Ponto, Epist. 10. v. 50.

s'attendoit pas à être trahi par les siens. Sa Cavalerie, lasse d'envisager la mort, saisit le premier moyen d'échapper en se jettant à la nage, abandonnant ainsi son Général, avec l'Infanterie. Il avoit un fils à côté de lui qui le supplioit de penser à son propre salut. Il répondit que *la République lui avoit confié l'Armee entiere.* Il vit tailler en piéces cette Infanterie qui lui restoit. Il vit expirer son fils; & lui-même, percé de coups, ne lui survécut quelques heures que pour mourir avec plus d'horreur. Le Général Turc lui fit couper la tête, & l'envoya au Serrail pour rassurer l'Empire Othoman (*a*). Cette tête fut

(*a*) Lengnich, Pag. 125.

rachetée; & le même tombeau renferma le pere & l'enfant, avec cette Inſcription Latine:

Exoriare aliquis, noſtris ex oſſibus, ultor.

Puiſſe un vengeur ſortir de nos cendres ! Il reſtoit un fils qui voulut être ce vengeur. Il attaqua les Tartares avec un courage bien au-deſſus de ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en une petite troupe ſoudoyée par lui-même. Il fut accablé par le nombre; & payant de ſa tête, après le combat, il fut réuni aux ſiens.

La gloire de venger les Zolkiewski, étoit réſervée à Sobieski, leur deſcendant dans la ligne féminine. Il ne lut jamais, ſans émotion, l'Epitaphe qui l'invitoit à la vengeance. La République ne ſe contenta

pas de ce monument domestique. Elle sçavoit que l'immortalité dans la mémoire des hommes est tout à la fois la récompense & le germe des Héros. Une pyramide que les Turcs & les Tartares même ont respectée jusqu'à présent, s'éleva sur le lieu où avoit coulé ce sang généreux, pour apprendre à la postérité comment on doit mourir pour la patrie. C'est ce qu'on y lit encore en quatre Langues.

L'Histoire des Zolkiewski, nous fourniroit une foule de traits héroïques, si elle entroit directement dans notre sujet ; & ce n'est pas seulement dans la Maison de sa Mere, que Jean Sobieski trouvoit des Héros à imiter.

Son Ayeul paternel, Marc Sobieski, Palatin de Lublin,

lui avoit laiſſé de grands exemples. C'eſt lui qui, dans la Bataille, où Michel, Hoſpodar de Moldavie, fut vaincu, détermina le ſuccès. On alloit prendre un chemin qui expoſoit les troupes à périr par la difficulté des vivres, & par le feu de l'ennemi. Il en indiqua un autre qui conduiſit à la victoire; & dans l'action, il montra qu'il ſavoit combattre auſſi bien que conſeiller : c'eſt lui encore qui défit les Rebelles Dantzicois en 1577, auprès de Dirchaw (*a*), & qui ſe jetta dans la Viſtule, en pourſuivant leur Général, qu'il atteignit, & tua de ſa propre main au milieu des flots. Cela ſe paſſoit ſous les yeux

(*a*) Ville de Pruſſe dans le Palatinat de Culm.

de ſon Roi Etienne *Battori*, qui dit plus d'une fois que, s'il falloit commettre la fortune de la Pologne à un combat ſingulier, comme autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'héſiteroit pas de nommer le Palatin de Lublin. L'intrépide Palatin périt à l'attaque de Sokol, Fortereſſe Moſcovite que les Polonois prirent d'aſſaut. Tel fut l'Ayeul de Jean Sobieski; & ſon Pere, Jacques Sobieski, ne dégénéra pas. Avant que de monter aux Charges, il fut élu quatre fois Maréchal de la Diète. On le regardoit comme le bouclier de la liberté; & il entra dans le Sénat pour y occuper la ſeconde place. Il fut Caſtellan de Cracovie. Ce Caſtellan, tout à fait hors de rang, eſt au-deſſus des Palatins mêmes.

Dans la Pospolite, il a l'honneur de se mettre à la tête de la Noblesse, au préjudice du Palatin de Cracovie : récompense d'une victoire, où le Palatin prit la fuite, tandis que le Castellan, son Lieutenant, tint ferme, & vainquit. Il est aussi le premier Sénateur d'Épée, comme le Primat est le premier Sénateur d'Eglise. Tous deux ont le titre d'*Altesse*.

Jacques Sobieski étoit propre à servir la République de plus d'une façon, parce que les Sénateurs Polonois, formés à cet égard sur ceux de l'ancienne Rome, connoissent également les armes & les loix. La Pologne se souviendra longtems de la fameuse bataille de *Choczin* (*a*) en 1621. Le jeune

(*a*) Ville de la Moldavie sur le Niester.

Prince Uladiſlas, fils du Roi Sigiſmond III, y avoit l'honneur du commandement : Jacques Sobieski, la réalité, en l'abſence du Grand-Général. Deux cent mille Turcs & Tartares y furent défaits par ſoixante-cinq mille Polonois & Coſaques; & comme le Héros du jour étoit auſſi propre à négocier qu'à combattre, il fut envoyé à Conſtantinople pour ſigner la Paix, que la Porte vaincue demandoit. Toutes les fois que la République eut beſoin d'un homme de tête dans les Cours étrangeres, en Suéde, en France, en Italie, elle jetta les yeux ſur Jacques Sobieski, & s'en trouva bien. Il avoit épouſé *Théophile Zolkiewska*, Fille du grand Zolkiewski, & héritiere de tous les biens que cette puiſſante

Maison possédoit dans le Palatinat de Russie (*a*). Il en eut deux fils *Marc* & *Jean*. Leur éducation fut un devoir sacré pour lui, & il en partagea les soins. Tout occupé qu'il étoit dans le Sénat & dans les Armées, il ne négligea pas les Lettres. Il savoit que César avoit écrit ses Commentaires en subjuguant les Gaules. On

(*a*) Ces biens étoient plus considérables que beaucoup de Souverainetés en Italie ou en Allemagne. La terre de Zolkiew, Ville fortifiée avec un Château, compte plus de cent cinquante Villages, celle de Zloczow, autre place de défense, en renferme presqu'autant. Je ne parle pas d'Olesko, qui feroit la fortune d'un Seigneur François : en tout, près de vingt lieues d'étendue. Telle étoit autrefois l'opulence des Seigneurs François, que la dissipation, les croisades & la politique ont enfin ruinés.

il auroit partagé le ſort d'Eſaü qui fut ſoumis à ſon cadet.

Jean étoit d'un tempérament vif, ardent, impétueux, voulant fortement ce qu'il déſiroit, avide de louanges, plus ſenſible à l'humiliation qu'au châtiment ; & ſi nous avions les mémoires de ſon enfance, peut-être y verrions-nous les premiers rayons de la gloire dont il devoit ſe couvrir : peut-être auſſi n'y trouverions-nous que des choſes fort communes, parce que les hommes reſſemblent aux fruits qui attendent la ſaiſon pour ſe développer.

Les Polonois ne penſent pas que leur patrie réuniſſe tout ce qu'il faut voir & ſçavoir. L'adoleſcence des deux Freres arriva ; & ils voyagerent. Le pays où ils s'arrêterent le plus, fut la France. Ils y arrivoient dans

le tems que le jeune Duc d'Anguien, connu depuis ſous le nom du Grand Condé, avoit déjà gagné trois batailles. Les deux Freres diſoient qu'ils le trouvoient plus grand, d'avoir battu de vieux Généraux, que d'être né Prince du Sang. Ils arrivoient encore dans le tems que la France commençoit une guerre civile, celle de la Fronde, pour chaſſer un Miniſtre, ſans penſer à faire des loix qui contiendroient tous les Miniſtres. Jean Sobieski, qui avoit déjà des idées de Gouvernement, a dit ſouvent depuis, qu'il n'avoit pas compris pourquoi on n'aſſembloit pas, comme en Pologne, les États Généraux. On le vit parmi nos Mouſquetaires, lui que la fortune avoit marqué pour être Roi. Il n'y avoit encore alors qu'une Com-

pagnie de cette Milice, créée par Louis XIII en 1622, appellée long-tems les Grands Mousquetaires. L'autre Compagnie servoit le Cardinal Mazarin, avant que de servir l'État.

Dans les pays que les deux Freres parcoururent ensuite, après la science des mœurs & des intérêts nationaux, ils s'appliquerent à l'étude des Langues. Quand on les apprend de la Nation qui les parle, on les sait mieux & en moins de tems. Le Cadet vint à bout d'en parler six, & on étoit tenté de dire qu'elles lui étoient naturelles. Paris avoit été le premier objet de leurs voyages. Constantinople en fut le terme. Leur séjour s'y prolongea, parce qu'ils vouloient connoître à fond une Puissance qui étoit si souvent en

en guerre avec la Pologne. *La Porte*, en les voyant, n'imaginoit pas que ſes Armées fuiroient un jour devant l'un des deux jeunes Curieux. Éclairés l'un & l'autre des lumieres qu'ils avoient puiſées en Europe, ils projettoient de s'enfoncer dans l'Aſie, lorſqu'ils reçurent nouvelle que le feu de la guerre s'allumoit ſur les frontieres de Pologne; & ils crurent que leur premier devoir étoit de défendre leur patrie. C'eſt la grande vertu des Républiques. Ils y revinrent. Ils n'eurent pas le plaiſir d'embraſſer un Pere qui les avoit inſtruits par la parole & par l'exemple. Il étoit mort en leur laiſſant un héritage plus précieux que ſes grands biens, la mémoire de ſes vertus.

Le Trône de Pologne étoit occupé par un Prince qui, de An. 1648.

Jésuite, étoit devenu Cardinal, & de Cardinal, Roi. C'étoit Casimir V, Frere d'Uladislas VII. Celui-ci avoit employé seize ans de regne à se faire aimer: tous deux fils de Sigismond III, qui auroit été un excellent Particulier, Roi fort médiocre.

Casimir, à peine couronné, vit son Royaume en proie aux Cosaques. Les Cosaques avoient habité les Isles que forme le Borysthène: vrais Pirates qui ne vivoient que de leurs courses. Un Roi de Pologne, Etienne Battori, les avoit attachés à sa Couronne, en les gagnant par ses bienfaits, & en leur montrant une maniere de vivre plus honnête & plus heureuse. Il en avoit fait un Corps Militaire de quarante mille hommes qu'il établit dans la

basse Podolie & la basse Volhinie, pour les employer principalement contre les Tartares & les Moscovites, ennemis naturels de la Pologne. Il leur avoit associé des colonies pour peupler & cultiver le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Ukraine. C'est une étendue de cent lieues de longueur, sur à peu près autant de largeur, partagée par le Borysthène en deux parties presqu'égales. Parmi tant de grandes choses qu'avoit fait Battori, c'étoit peut-être la plus belle. Il assuroit les Frontieres de la Pologne; il doubloit ses forces Militaires. Il fertilisoit pour elle une contrée inculte qui devenoit un des pays le plus fertile du monde. Il lui donnoit un nouveau Royaume.

Mais la violence des Particuliers puissans a renversé plus d'une fois la fortune des États. Les Seigneurs Polonois des Palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter les Cosaques comme leurs Serfs. Ils foulerent aux pieds leurs priviléges, ils envahirent leurs possessions, ils les frapperent même dans l'endroit le plus sensible, en démolissant des Eglises Grecques où ils servoient Dieu à leur maniere; & le Roi Uladislas VII eut la foiblesse de fermer les yeux sur ces vexations. D'un Peuple fidéle, on en fit des Sujets révoltés. Ils coururent aux armes, furent battus, & pour sauver le reste de la Nation, ils livrerent leur Général Pauluk, à qui l'on coupa la tête, malgré

la parole donnée de lui ſauver la vie (*a*).

Un nouveau crime, de la part des Polonois, forma un autre Général. Le Coſaque *Chmilienski* vivoit paiſiblement du bien que ſon pere lui avoit laiſſé. Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit miſes en valeur, & améliorées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois, nommé *Jatinski*, qui avoit un commandement dans l'Ukraine, envia la fortune du Coſaque. Il trouva de la réſiſtance; il brûla ſes moulins, viola ſa femme, & la maſſacra ſur le cadavre ſanglant de ſon fils. Le malheureux Pere, l'époux outragé, demanda vengeance au

(*a*) Lengnich, pag. 158.

Roi. Une foule qui avoit aussi des plaintes à porter, se joignit à lui. On n'obtint rien.

Un déni de justice ou toute autre oppression de cette espéce, n'arrache que des larmes à une Nation douce & subjuguée depuis longtems. Mais une Nation fiere & qui distingue l'obéissance de l'esclavage, n'éteint sa colere que dans le sang.

An. 1648. Uladislas venoit de mourir en laissant le feu allumé. Chmilienski, avec plus de rage que de capacité, mene ses Cosaques dans le cœur de la Pologne, fait main-basse sur la Noblesse en épargnant le Paysan, rencontre l'Armée Polonoise à Pilawiecz, dans la Petite Pologne, la défait entierement, marche à Léopol, Capitale de la Russie Rouge, qui se rend pour éviter

les derniers malheurs, porte l'épouvante jusques à Cracovie, d'où l'on enleve la Couronne pour la mettre en lieu de sûreté. L'incendie, le viol & le meurtre l'accompagnent pour rendre ce qu'il avoit souffert; & au milieu de ce torrent de vengeance, il se souvient qu'on a insulté sa Religion. Il oblige les Prêtres à se marier avec des Religieuses, & à vivre dans le Schisme Grec (a).

Si l'on tenoit régistre des forfaits que la Justice de Dieu ou des Hommes laisse impunis sur la terre, les scélérats seroient encore plus effrénés. Bien des innocens périrent dans la vengeance de Chmilienski. Le principal coupable, *Jatinski*, échappa à ses coups.

(a) Pastor. Hist. Pol. pag. 138 & 192.

Un autre sujet d'étonnement, c'est la défaite de l'Armée Polonoise. Le Grand-Général Potoçki avoit une longue expérience; Chmilienski n'en avoit point ou presque point. L'Histoire nous montre plus d'une fois ces phénomènes. Il faut que le désespoir dans une ame forte, & dans un peuple courageux, tienne lieu de tout.

Casimir qui ne faisoit que prendre le Sceptre, se voyoit au moment d'en être dépouillé. Ce tems étoit funeste à plusieurs Rois. Philippe IV venoit de perdre le Portugal & presque toutes ses possessions en Asie. Une faction en France forçoit la Mere de Louis XIV à fuir de sa Capitale avec ses Enfans. Charles I mouroit à Londres sur un échafaut. Les Rois oublieroient qu'ils sont hom-

mes, s'ils étoient toujours heureux.

L'Armée Polonoiſe avoit donc lâché le pied à Pilawiecz. L'ignominie en étoit toute fraîche, lorſque les deux Sobieski arriverent : *Venez-vous nous venger*, leur dit une Héroïne en les voyant; c'étoit leur Mere : *Je ne vous reconnois point pour mes Fils, ſi vous reſſemblez aux Combattans de Pilawiecz.*

La Nobleſſe ſollicitoit Caſimir de ſe mettre à la tête d'une puiſſante Armée. Ce Roi qui vouloit ramener les Coſaques par la négociation, & en donnant quelque ſatisfaction à de braves gens cruellement inſultés, répondit à la Nobleſſe : *Il ne falloit pas brûler les moulins de Chmilienski, encore moins violer ſa femme & la maſſacrer*

avec son fils. Cette réponse déplut ; & la Noblesse s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla se faire battre dans la basse Volhinie. Il lui restoit encore du courage. Elle s'approcha de l'*Hypanis*. Ce Fleuve qui se joint au Borysthène, & tombe avec lui dans la Mer Noire, se nomme aujourd'hui le *Bogh*. C'est ainsi que des Barbares ont défiguré jusqu'au nom des Pays que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Les bords du Bogh, ne furent pas plus favorables aux Polonois, que le premier Champ de Bataille. Leur déroute fut complette.

Ce fut dans cette seconde Action, que Marc Sobieski, moins heureux que son Cadet, perdit la vie à la fleur de l'âge, & en entrant dans la carriere

de la gloire. Lorſqu'il étoit parti pour voyager en France, avec ſon Frere, le Pere leur avoit dit : *Mes Enfans, inſtruiſez-vous de tout ce qui eſt utile. Quant à la Danſe vous l'apprendrez ici avec les Tartares.* Les Tartares combattoient effectivement avec les Coſaques dans cette fatale journée. Leur Kan avoit une injure perſonnelle à venger. La Pologne lui avoit payé, auſſi bien qu'à ſon Prédéceſſeur, une penſion conſidérable, qu'Uladiſlas avoit ſupprimée. On lui amena, après la victoire, trois cens Gentilhommes Polonois chargés de chaînes & couverts de bleſſures. Marc Sobieski étoit du nombre. Le cruel Tartare, ſans avoir égard au droit des Gens, qui reſpecte les Priſonniers de guerre, lui fit couper

la tête & à tous ſes Compagnons ; leurs corps ſervirent de pâture aux Vautours, & la Mere de Marc Sobieski n'eut pas même l'affreuſe conſolation de mettre ſon Fils dans le tombeau de ſes Peres. Elle porta ſa douleur en Italie pour éviter la vûe d'un Pays où elle venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Le Fils qui lui reſtoit, n'en étoit pas aimé ſi tendrement à cauſe de quelques vivacités de jeuneſſe, & de deux combats ſinguliers où il avoit prodigué un ſang qu'il ne devoit qu'à la patrie. Cet honneur barbare des duels, inconnu dans tout l'Orient, depuis Conſtantinople juſqu'au fond du Japon, nous eſt venu du Nord. Il n'eſt pas étonnant que les Polonois s'en piquent ainſi que nous : mais moins ſa-

ges encore, ils ne se sont pas corrigés comme nous, de ces duels publics où l'on prend des seconds, & où les Spectateurs animent l'émulation des Gladiateurs. Jean Sobieski étoit puni par le duel même; car, tandis que son Aîné avoit marché au véritable honneur, une blessure l'avoit retenu à Léopol. Dès qu'il eut recouvré ses forces, la vengeance & la gloire lui parlerent également.

On avoit encore les mêmes ennemis à combattre. Il étoit tems que Casimir se mît à la tête des troupes pour jetter plus d'ordre dans les opérations, & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une République qui veut des Rois guerriers. Il s'y mit.

Le jeune Sobieski, devenu le Chef de sa Maison, n'avoit en- An. 1649.

core que préludé dans la guerre. Tout ce qu'on avoit pu remarquer en lui, c'étoit une ardeur bouillante qui l'étourdissoit sur les dangers, & une avidité de s'instruire qui le portoit souvent où le devoir ne le demandoit pas. Il avoit la Starostie de Javorow dans le Palatinat de Russie, qu'il tenoit de son Pere. Il parut à la tête d'une troupe choisie. Il y eu vingt combats contre des ennemis qui ne fuyoient que pour revenir à la charge; & partout il fit voir que la nature lui avoit donné la valeur du Soldat; & ce qui est bien plus rare, ce coup d'œil heureux qui annonce le Général. Un événement montra quelle considération il s'étoit acquise en si peu de tems. L'Armée Polonoise se révolta dans le Camp de Zborow, ville

de la petite Pologne, aux confins de la Podolie. Tout fut employé par le Général Czarneski, la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le devoir. On en désespéroit, lorsque Sobieski demanda cette négociation. Les ames extraordinaires justifient leur témérité par le succès. Il est aisé d'imaginer de quelle adresse, de quelle éloquence il eut besoin pour persuader des hommes qui avoient les armes à la main. Il réussit. Cet empire sur les esprits auroit fait honneur à un Général consommé; il combloit de gloire un jeune homme qui n'étoit encore dans aucune charge de l'État.

On marcha à l'ennemi avec ce concert de volontés, qui annonce la victoire. Chmilienski,

malgré la justice de ses armes, cessa d'être heureux. Soutenu des Tartares, il entreprit de forcer son Roi dans le Camp de Zborow. On se battit plusieurs jours, pendant lesquels il perdit plus de vingt mille hommes; & il n'osa plus tenter la fortune. On parla de paix; & avant que de la signer, le Roi récompensa Sobieski de la Charge de Grand-Enseigne de la Couronne, Officier de Cour & d'Armée, qui porte la Banniere de la République à la Pospolite, au Couronnement, & aux Funérailles des Rois.

La paix de Zborow fit murmurer toute la Noblesse. Le Roi qui n'avoit point abandonné son dessein de ramener les Cosaques par la douceur, leur accorda des conditions dont ils

pouvoient abuser. Oubliant tout le passé, il les laissoit armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiovie, qui ne devoit plus être donné qu'à un Seigneur du *Rit Grec*. Il les rétablissoit dans l'exercice paisible de leur Religion, & dans tous leurs priviléges. Cependant comme il faut toujours quelque chose pour satisfaire la Majesté des Rois, il fut stipulé que Chmilienski demanderoit pardon à genoux. Le Cosaque se soumit à cette humiliation pour le bien de son Pays. Le Prince Tartare gagna du butin & le rétablissement de sa Pension. Tout cela étoit sage : mais la Noblesse Polonoise ne l'étoit pas. On cria de toute part que le Roi trahissoit la République. On pensoit à rompre un Traité

dont on ne vouloit pas voir les avantages.

Les Cosaques sentirent que le parti des Grands l'emporteroit sur celui du Roi ; & que la paix qu'ils venoient de faire An. 1651. étoit fragile. Ils reprirent les armes avec les Tartares. Berestesk, ville située aux confins du Palatinat de Beltz, fut le Champ de Bataille. Les Tartares, après une perte de six mille hommes, prirent la fuite. Les Cosaques se retrancherent dans leur Camp où ils ne furent forcés qu'en vendant chérement la victoire aux Polonois. On peut dire que Casimir, contraint par ses Sujets à reprendre les armes, vainquit malgré lui. Sobieski fut blessé à la tête : mais tant d'autres avoient des blessures à montrer, que ce n'étoit pas une distinction.

Chmilienski étoit battu, mais il vivoit, & il lui restoit des ressources. Le Czar Alexis se servit de lui pour attaquer la Pologne. Il prit Smolensko, grande ville sur la rive droite du Borysthène, qui retournoit à ses premiers Maîtres; & il s'ouvrit un passage dans la Lithuanie qu'il désola par le fer & par le feu.

Nos Mémoires ne nous instruisent pas sur la conduite de Sobieski dans cette guerre avec les Moscovites & les Cosaques: il faut des actions d'éclat pour faire parler la renommée; & les actions d'éclat ne se font pas sans des occasions singulieres. Il est pourtant vraisemblable qu'on appercevoit constamment ces traits soutenus de courage & de sagesse, qui décèlent le grand Capitaine; puis-

la fonte des neiges avoit beaucoup enflée; & avec cette *célérité* que Céſar regardoit comme la premiere qualité du Général, il ſurprend Douglas, le bat, & le pourſuit pendant huit milles du côté de Varſovie.

Tous les corps de l'Armée Polonoiſe obligée de faire face en tant d'endroits, ne combattoient pas auſſi bien que celui qui marchoit ſous les ordres de Sobieski. Il fallut ſe diviſer encore pour s'oppoſer à Ragotski, Prince de Tranſylvanie, qui s'avançoit de concert avec la Suède, dans le deſſein de ravir la Couronne à Caſimir. Au milieu de tant d'ennemis, on fit des fautes dont Charles Guſtave profita. S'étant dégagé du poſte dangereux où il s'étoit mis, il s'approcha de Varſovie;

on en vint à un affaire générale qui dura trois jours. Il y eut de part & d'autre, dans des flots de sang, des efforts de courage & de tête. Mais enfin la victoire se déclara encore pour Charles Gustave, victoire que Casimir lui vendit bien cher. Jamais les Tartares n'avoient combattu avec tant d'ordre & de fermeté. Accoûtumés à un brigandage continuel, impatiens de la discipline, toujours prêts à fuir lorsqu'ils trouvent de la résistance, ils se croyoient devenus d'autres hommes sous le commandement de Sobieski; & lorsque la suite des événemens tourna sa valeur contr'eux, ils se souvinrent toujours, avec une admiration mêlée de respect, des belles actions qu'ils lui avoient vû faire, & ils sen-

tirent qu'on pouvoit acquérir de la gloire en perdant une bataille.

C'étoit fait de la République, si Charles Gustave eût vécu quelques années de plus. Il mourut dans sa trente-huitiéme année, presqu'aussi grand que Gustave Adolphe, si la guerre décide des grands hommes.

D'un autre côté Ragotski plus ambitieux que Général, & peu docile aux conseils de son Allié Charles Gustave, avoit manqué l'occasion de vaincre. Georges Lubomirski, Petit-Général de l'Armée Polonoise, & Sobieski, étoient entrés dans son pays pour y exercer les mêmes hostilités dont il affligeoit la Pologne. La défense ne lui réussit pas mieux que l'attaque. Battu il entraîna dans sa disgrace une

ſecte qui avoit abuſé, en Pologne, de la tolérance dont elle jouiſſoit. Celle des *Unitaires*, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, adorateurs d'un Dieu unique, incommunicable, qui ne produiſit jamais rien d'égal à lui. La Pologne les proſcrivit, non pour leur doctrine, quelque condamnable qu'elle fût ; mais pour leurs liaiſons avec Ragotski. Cette Secte, qui a ſéduit l'Orient & l'Occident pendant trois ſiécles, & qui ſe mêle à toutes les Religions, eſt peut-être encore la plus nombreuſe : mais elle n'a plus de Temples. Ragotski ſe crut perdu auſſi bien qu'elle, trop heureux d'accepter une paix honteuſe qui lui ôta toute envie de troubler le repos de ſes voiſins.

Quant à la Suéde, ne ſe An. 1660.

croyant plus en état de soutenir les grands projets du Roi qu'elle venoit de perdre, elle signa la paix à Oliva, célébre Monastere de la Prusse Royale à un mille de Dantzic.

Il restoit deux ennemis à la Pologne : les Moscovites & les Cosaques : ceux-ci plus acharnés, parce que le ressentiment d'une grande injure est plus dévorant que l'envie des Conquêtes. La République avoit pour auxiliaires les Tartares de Crimée. Ce secours dont on pouvoit tirer un grand avantage, on le devoit principalement au zéle de Sobieski. Il avoit vécu parmi eux comme ôtage. Un ôtage dans le sein d'une Nation barbare, s'il n'est qu'un homme ordinaire, ne pense qu'au moment qui l'en tirera pour le rendre à ses foyers.

Sobieski s'occupoit des intérêts de sa patrie. Les Tartares l'estimoient déjà pour l'avoir vû combattre; & c'étoit la raison qui le leur avoit fait préférer à d'autres ôtages: le Kan surtout conçut pour lui une amitié qui servit bien la Pologne en cette occasion. L'alliance fut conclue.

Les Armées combinées attaquerent les Moscovites, tantôt en leur dressant des embuches, tantôt en campagne ouverte. Les succès se balançoient. On touchoit à une affaire décisive près de Cudnow; & le Roi Casimir, qui commandoit en personne, la desiroit beaucoup; mais les Moscovites trainoient en longueur pour donner le tems à Chmilienski de joindre avec ses Cosaques. Il étoit de la derniere impor- An. 1660.

tance d'empêcher cette jonction; & il falloit un homme de tête pour y réussir. Sobieski fut détaché avec un Corps bien inférieur à celui des Cosaques. Il les chargea au moment qu'ils arrivoient près de Slobodyszée en Ukraine. La déroute fut si grande que leur Général fut pris, chargé de chaînes comme rebelle & amené au Roi Casimir. Le bruit de cette victoire effraya tellement les Moscovites, qu'ils rendirent les armes presque sans combattre.

Il n'y avoit plus que quelques places en Lithuanie qu'il falloit reprendre. Wilna la Capitale en étoit une, grande ville bien peuplée, bâtie de bois, faute de carrieres. Le Moscovite qui défendoit la Citadelle, auroit puni de mort quiconque eût parlé de se ren-

dre. Il eut des soupçons sur un Prêtre Polonois ; il le fit mettre dans un mortier, & fit jetter cette affreuse bombe sur les assiégeans. Sa cruauté, son obstination, & l'impossibilité où il étoit de se défendre longtems, révolterent quelques Officiers étrangers qui étoient sous ses ordres. Ceux-ci craignant un sort funeste, le livrerent aux Polonois avec la place. Les Polonois maîtres de ce barbare, voulurent le faire périr par la main des bourreaux. Il ne s'en trouva point. Son Cuisinier s'offrit, & lui coupa la tête. Quel devoit être le Maître d'un pareil Serviteur ?

La guerre avec la Moscovie touchoit à sa fin, si Casimir ne s'étoit pas laissé distraire par un projet qui tourna les armes de la République contre elle-

même. Ce Prince fait pour toutes les singularités, après avoir été Jésuite & Cardinal, avoit épousé la veuve de son Frere, Louise-Marie de Gonzague (a). C'étoit le cas où s'étoit trouvé le Roi d'Angleterre, Henri VIII, en épousant Catherine d'Arragon, veuve de son frere Artus ; & les contestations qui s'étoient élevées en Angleterre, avoient agité la Pologne. Les Théologiens du parti du Roi s'étoient appuyés du Deutéronome qui permet non-seulement, mais qui ordonne *d'épouser la veuve de son frere, quand elle n'a point d'enfans*. Les Docteurs opposés

(a) Fille du Duc de Mantoue & de Nevers, la même qui avoit aimé en France le Grand-Ecuyer *Cinq-Mars*.

avoient objecté *le Lévitique* qui défend *de révéler la turpitude de la femme de son frere.* Les Sénateurs, sans aller chercher la régle dans les loix du Peuple Juif, avoient dit au Roi ;
» Comment osez-vous former
» un pareil nœud, après tout
» les malheurs arrivés à l'An-
» gleterre sous Henri VIII, &
» à la Pologne sous Sigismond
» votre Pere ? Est-ce parce que
» votre Pere a épousé les deux
» Sœurs (*a*), que vous voulez
» vous unir à la veuve de vo-
» tre Frere ? Nous pensons
» comme pensoient les Séna-
» teurs de ce tems-là. Vous sa-
» vez qu'ils écrivirent au Pape
» Clément VIII, qu'ils ne souf-

(*a*) Anne & Constance, Filles de l'Empereur Ferdinand II.

» froient pas même ces sor-
» tes d'union dans leurs haras (*a*). «

Rome, qui avoit sanctifié ces deux mariages, ne s'étoit pas effrayée de celui-ci; & il sembloit que plus il avoit été contesté, plus la Reine étoit chere à Casimir. Bon, doux, complaisant, voulant tout ce qu'elle vouloit, pensant aux choses auxquelles elle le faisoit penser, ou ne pensant à rien, il se livroit à l'amour conjugal plus peut-être qu'il ne convenoit à son repos, & à celui de la Pologne. Se voyant sans enfans, il projetta, pour plaire à sa femme, de faire désigner pour la Couronne un jeune Prince qui devoit épouser sa niéce.

(*a*) ZALUSKI, tom 1. part. 1. pag. 158.

La Reine qui avoit été élevée en France, en aimoit le sang presqu'autant que le sien. Le jeune Prince qu'on vouloit couronner, c'étoit le Duc d'Anguien, Henri-Jules de Bourbon, Fils du grand Condé. La Princesse qu'on lui destinoit, se nommoit Anne de Baviere, Gonzague par sa Mere. La Reine accoutumée au gouvernement, se flattoit d'en prolonger la durée par l'empire naturel qu'elle auroit sur un jeune Prince couronné de sa main, si le Roi venoit à mourir.

Le Roi sonda les esprits des Sénateurs & des Grands Officiers. Ils ne répondirent d'abord que par un silence plus expressif que la parole; & ensuite ils desapprouverent ou- An. 1661.

vertement (*a*). Lubomirski surtout, Grand-Maréchal de Pologne & Petit-Général de l'Armée Polonoise, s'écria que vouloir élire un Roi avant la vacance du Trône, c'étoit violer la loi la plus sacrée de la République, & renverser le rempart le plus ferme de la liberté. Il supplia le Roi de se souvenir que ses prédécesseurs depuis Jagellon, & lui-même, avoient tous juré de ne jamais proposer un Successeur. » On » ne vous permettroit pas, » ajoûta-t-il, pour votre pro- » pre fils, ce que vous tentez » pour un Etranger. «

Casimir arrêté par le Sénat, feignit de se désister. Le projet resta enseveli pendant trois ans

(*a*) Lengnich, pag. 208.

dans ſon cabinet; & on employa ce tems à gagner des ſuffrages par tous les appas que les Rois préſentent aux ambitieux, ou par la crainte qu'ils ſavent inſpirer aux foibles. On ne s'aviſa pas d'agir ſur Lubomirski, on connoiſſoit ſon caractère: il ne s'étoit pas contenté de dire ſon avis dans le Sénat, il avoit inſpiré ſes ſentimens aux uns, il avoit raſſuré les autres. C'étoit un chef de conſpiration aux yeux de la Cour; & on eſſaya de le faire paſſer pour tel aux yeux de la République.

L'Armée Polonoiſe, mécontente de ſa ſolde, & encore plus des payemens différés, s'étoit confédérée. De toutes les confédérations qui ſe font en Pologne, ſous prétexte du bien public, celle de l'Armée eſt la plus dangereuſe. Plus de An. 1664.

difcipline, plus de frein pour le Soldat qui vit à difcrétion, au milieu des excès; & comme il fecoue l'autorité du Grand-Général, il fe choifit un Chef fous le nom de *Maréchal de la Confédération.* Ce Chef eft un vrai *Dictateur*, qui réunit dans fa perfonne tout le pouvoir qui eft partagé entre les trois Ordres de l'État. Il reçoit les Ambaffadeurs, il donne les ordres aux Tribunaux, il leve des troupes & des fubfides, il commande l'Armée, il inflige des peines, il exerce le droit de vie & de mort. Cette forte de confédération eft profcrite par les loix : mais malgré les loix elle n'eft criminelle que lorfqu'elle eft foible. Ce ne fut pas Lubomirski qu'elle mit à fa tête : mais la Cour fuppofa que Suiderski

qu'elle avoit choisi, n'étoit qu'un instrument dont Lubomirski étoit l'ame. On assembla une Diète où le Chef apparent ne fut point accusé; on ne cita que Lubomirski. Il ne comparut pas, bien persuadé que la Cour vouloit absolument le trouver coupable. Il fut jugé & condamné comme ennemi de l'État, & criminel de Léze-Majesté, à perdre les biens, l'honneur & la vie (*a*). Ce jugement porté contre le vœu & la protestation des Nonces étoit illégal.

L'illustre proscrit savoit que la colere des Rois est un feu dévorant qui consume tout dans sa premiere chaleur. Il se retira hors de la Pologne,

(*a*) Kochov. pag. 147. Lengnich. pag. 215.

à Breslaw, pour lui donner le tems de se ralentir & peut-être de s'éteindre. Il comptoit même beaucoup sur une Diète extraordinaire, où il devoit être question de ses intérêts.
An. 1665. Elle s'assembla; & une grande partie de la Noblesse refusa de délibérer sur les affaires publiques, avant que le Roi se fût laissé fléchir en faveur de Lubomirski. D'un autre côté la Faction Royale prétendoit que c'étoit tout perdre, si le Roi se relâchoit. Ceux-ci disoient que Lubomirski étoit un esprit inquiet, un perturbateur, un boutefeu dont il falloit se délivrer: ceux-là en plus grand nombre, que c'etoit un vrai Citoyen, un Général expérimenté, un Ministre incorruptible, un Soutien des loix qu'on vouloit détruire; & bientôt on n'entendit plus

que des voix confuſes avec des menaces réciproques. On ſe ſépara ſans rien conclure.

Mais le Roi éxécuta en partie le jugement qui avoit été porté. Il diſpoſa des charges du proſcrit en faveur de deux Sujets qui lui étoient agréables (*a*). Le Palatin de Kiovie, Czarneski, eut celle de Petit-Général. Sobieski, d'Enſeigne de la Couronne, fut fait Grand-Maréchal. Cette place élevée n'eſt pas Militaire. La République a quatre Officiers principaux qui répondent aux quatre branches du Gouvernement; le Grand-Général qui eſt le Chef de la Guerre, le Grand-Chancelier qui préſide à la Juſtice, le Grand-Tréſorier qui

(*a*) Kochov. pag. 164. Lengnich. p. 216.

veille aux Finances, & le Grand-Maréchal qui a la direction de la Police. On les appelle *Brachia Regalia*, les bras du Roi; & quelquefois les Rois s'en servent pour frapper la République. Lubomirski ne s'étoit jamais prêté à cet usage : fermeté patriotique qui lui attiroit beaucoup de partisans. Sobieski & Czarneski jouissoient aussi d'une grande réputation; on convenoit même qu'ils méritoient les charges : mais on ajoûtoit qu'il étoit injuste d'en dépouiller celui qui les remplissoit avec tant de dignité.

Lubomirski desespérant de la Justice au Tribunal de son Roi, la chercha dans les armes. Il rentra en Pologne avec huit cens hommes seulement. Cette petite troupe grossissoit en marchant. Elle se trouva de cinq

mille, lorſqu'elle arriva à Czenſtochow, ville peu conſidérable ſur la Warta, dans le Palatinat de Cracovie. Le Roi avoit aſſemblé des forces bien ſupérieures dans la Siradie, & campoit auprès du Bourg de Warta. Il détacha les Lithuaniens ſous le commandement de Polubinski, pour attaquer l'Armée des Rebelles. C'eſt ainſi qu'on les appelloit. Les Rebelles battirent les Sujets fidéles, & firent un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent les principaux Officiers, & Polubinski lui-même. Le Vainqueur les traita avec toute l'humanité qu'on pourroit attendre d'un ami, & les renvoya libres ſans rançon (*a*). Il ne fut pas

(*a*) Kochov. pag. 173. 192.

vient-il à la Majesté du Trône de regarder en arriere ? Il vaut mieux reprendre les armes. On les reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, à la tête de vingt-six mille hommes, alla chercher son ennemi qui n'en avoit que dix-huit mille.

An. 1666. Les Armées s'approcherent le 13 Juillet dans la Cujavie. Ce fut la premiere occasion où Sobieski exerça le Généralat. Les Armées étoient séparées par un marais. Le Roi lui ordonna de le passer. Sobieski représenta tout le danger d'une pareille manœuvre. Il étoit aisé de prévoir que l'ennemi ne laisseroit passer qu'autant de troupes qu'il en pourroit battre. Mais la passion ne voit rien ou voit mal. On entra donc dans le marais, on s'embarrassa dans la fange, on arriva avec beaucoup

beaucoup de peine. Outre l'intérêt de la patrie que les deux partis croyoient aimer en la déchirant, il y avoit un intérêt perſonnel dans les deux Généraux, tous deux ſavans dans la guerre, & intrépides dans l'action. On voyoit un Général nouvellement pourvu en attaquer un autre qu'on avoit dépouillé pour le revétir. Celui-ci combattant pour lui-même autant que pour la Confédération, tomba avec impétuoſité ſur Sobieski ſans lui donner le tems de ſe former au ſortir du marais. L'Armée Royale fut accablée avant que de combattre. Le Roi en vit la défaite de l'autre bord, & il eut à ſe reprocher le ſang de quatre mille hommes qui reſterent ſur le champ de bataille. C'étoit une Armée perdue ſans l'habi-

leté de Sobieski, qui ſauva les débris par une retraite auſſi ſavante qu'elle étoit difficile (*a*). Et quoiqu'un Général battu ait toujours tort, ſes ennemis mêmes l'excuſerent par l'obſtination du Roi.

Le Roi ſe repentant de n'avoir pas ſuivi ſon Conſeil, alla camper ſur la riviere de Pilcza dans le Palatinat de Rava, où il ſe montra moins éloigné d'un accommodement: il n'étoit pas difficile d'y parvenir; car Lubomirski, ſans être enflé de la victoire, tendoit encore les bras à la paix. Il ne fut inébranlable que ſur les intérêts de ſon Armée & ſur ceux de ſa Patrie. On convint que cette Armée toucheroit les ſommes

(*a*) Lengnich. pag. 219.

qu'on lui avoit refusées; & que personne ne seroit recherché sur tout ce qui s'étoit passé; le point capital qui avoit armé les Citoyens contre les Citoyens, ne fut pas oublié. Le Roi s'engagea par un diplôme particulier à ne se mêler en aucune façon de son Successeur, dont il promettoit de laisser l'élection à la liberté des suffrages, lorsque le Trône seroit vacant. L'Armée confédérée & la Patrie étant satisfaites, Lubomirski s'oublia lui-même. Il se contenta de la révocation du décret qui l'avoit proscrit, sans insister sur son rétablissement dans les Charges dont on l'avoit dépouillé. Rentré en grace & ayant congédié ses troupes, suivi seulement des Chefs, il se rendit à Jaroszin où il salua le Roi.

Cette réconciliation ressembla à toutes celles qui se font entre un Maître & un Sujet qui s'est fait craindre ; & comme il connoissoit les Rois, libre de rentrer en Pologne, il retourna à Breslaw où il mourut subitement six mois après. Les ennemis de la Cour n'accuserent point la nature (*a*).

Sobieski avoit appris à vaincre sous ses ordres ; & il se préparoit à le surpasser. Sa vie jusqu'ici n'avoit été qu'un tissu de combats, où, toujours célibataire, il avoit risqué tant de fois de finir ses jours & sa race. Il touchoit à sa trente-sixiéme année. Parmi les *Filles d'Honneur* que la Reine Louise avoit amenées de France, sans

(*a*) Kochov. pag. 251 & 55.

ſe douter qu'elle amenoit une autre Reine, la Nobleſſe Polonoiſe en avoit diſtingué une que la Reine elle-même honoroit d'une faveur particuliere. C'étoit *Marie Caſimire de la Grange*, Fille de Henri de la Grange & de Françoiſe de la Châtre, qui avoit été Gouvernante de la Reine Louiſe. Ces deux anciennes Maiſons du Berry s'étoient illuſtrées par des Maréchaux de France. Henri de la Grange a été plus connu ſous le nom de Marquis d'Arquien, Capitaine des Gardes de Philippes d'Orléans, Frere unique de Louis XIV. Sa Fille *Marie* tranſplantée en Pologne, avoit épouſé le Palatin de Sendomir, Radziwil, Prince de Zamoski, Ville de Pologne, dans le Palatinat de Beltz. Elle en avoit eu quatre

enfans, morts au berceau; & le Pere avoit fort peu survécu.

Sobieski, persuadé que la faveur aide le mérite, & sachant bien que la Reine continuoit à protéger la jeune Veuve, demanda sa main, sans lui donner le tems d'essuyer ses larmes. La Reine les maria secrettement pour garder la décence du deuil, après quoi elle écrivit au Marquis d'Arquien pour avoir son consentement. Le Marquis répondit « qu'il » étoit inoui de se remarier un » mois après le veuvage, que » l'éclat de M. Sobieski ne » l'éblouissoit pas, qu'ayant sçu » le peu de satisfaction que » sa Fille avoit eu dans son » premier Mariage, il avoit » résolu de la retirer dans son » Pays natal, espérant de la

» justice de Sa Majesté qu'elle
» le laisseroit user pleinement
» du pouvoir qu'ont les Peres
» sur leurs Enfans, par toutes
» les loix divines & humaines:
» mais que la chose s'étant
» faite sans son consentement,
» qu'on avoit jugé par consé-
» quent inutile, le respect qu'il
» devoit à une grande Reine,
» l'empêchoit d'en dire son
» sentiment, en conservant
» néanmoins le souvenir de la
» faute de Madame Zamoska «.
Les hommes devroient apprendre à se livrer de meilleure grace à la destinée. Le Marquis n'eût certainement pas écrit de ce ton, s'il eût prévu que ce Mariage devoit mettre sa Fille sur le Trône, en le comblant lui-même de biens & d'honneurs. Le Pape Innocent XII. n'oublia jamais qu'il avoit béni

cette union étant Nonce Apostolique en Pologne ; & il donna dans toutes les occasions des preuves particulieres de son affection aux deux Epoux.

Il leur restoit peu de tems à jouir des bontés de la Reine. Elle mourut en 1667, en remuant encore des ressorts secrets pour assurer le Trône de Pologne au Duc d'Anguien, malgré la loi renouvellée dans la derniere Diète. On l'accusoit même d'avoir chargé le Référendaire (*a*) André Morstyn, arrivé depuis peu de France, d'engager le Grand Condé à passer en Pologne, où elle lui

(*a*) Il y a deux Référendaires, l'un Ecclésiastique, l'autre Séculier. Leur office est de rapporter les Placets au Roi, ou au Chancelier, & de donner leur avis quand le Roi tient sa Cour de Justice.

promettoit une Armée pour couronner son Fils (*a*).

C'étoit une Femme d'un esprit mâle, plus faite pour porter la Couronne que pour en admirer les diamans, plus propre que Casimir à manier les affaires publiques. Elle préparoit avec lui dans un Conseil secret les matieres qu'il falloit porter au Sénat. Elle dirigeoit également les négociations secrettes, elle se montroit même dans les Diètes, où elle influoit sur les délibérations par la voix de ses créatures. On se plaignoit que sa présence y blessoit la dignité de la République (*b*). Elle avoit encore les vertus de son sexe,

(*a*) Lengn. pag. 221. Zalusky, tom. 1. part. 1. pag. 153.

(*b*) Lengn. pag. 222.

la dévotion même, chose assez rare dans une Reine qui a du crédit. S'il est vrai, comme l'écrivent quelques Historiens Polonois, qu'une Femme de ce caractere ait inspiré au Roi son Mari, le dessein d'abdiquer, ce problême ne peut se résoudre qu'en supposant qu'elle se lassoit enfin, comme elle le disoit elle-même, des fatigues du Trône, des murmures de la Nation, & des mécontentemens de ceux même qu'elle obligeoit. D'ailleurs sa santé qui s'affoiblissoit, la faisoit soupirer après une vie tranquille qui étoit aussi du goût du Roi. On n'eut pas de peine à se consoler de sa mort. Il n'y eut que le Roi, les Favoris, les Monasteres & les Eglises qui la pleurerent amerement. Deux fois Reine, elle ne laissa point d'enfans.

Il reſtoit à Sobieski la faveur du Roi, & l'eſtime publique; deux choſes qui ne ſe trouvent pas toujours enſemble. Les événemens le ſervoient auſſi avec une rapidité qui a peu d'exemples. Lubomirski, en prenant les armes contre ſon Roi, lui avoit abandonné ſa place de Grand-Maréchal en 1665. Un an après, Czarneski en mourant lui laiſſa celle de Petit-Général. Il avoit encore un pas à faire pour devenir l'homme le plus important de la République. Le Grand-Général Staniſlas Potoçki meurt cette année (1667). Sobieski ſuccède à ſon *Bâton*, en remettant celui de Petit-Général à Démétrius Wieçnowieçki, Palatin de Belz. Les deux Généraux reçoivent effectivement du Roi un Bâton qu'on nomme An. 1667.

An. 1667. *Boulaf.* C'eſt une maſſe d'armes fort courte, finiſſant par un bout en groſſe pomme d'argent ou de vermeil, qu'on enrichit quelquefois de pierreries. Ce Bâton de commandement n'eſt pas celui qui figure dans les Armées, mais une grande Lance, ornée d'une queue de cheval, propre à être vûe de loin, dans la marche, dans le combat ou dans un camp. Les deux Généraux campent l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne, avec cette marque du Généralat, qui ſe nomme *Bontchouk.*

Un Grand-Général peut tout ce qu'il veut. Le plus grand inconvénient de ce pouvoir illimité, c'eſt l'abus des quartiers d'hyver qu'il établit à ſon gré, foulant ou ſoulageant comme il lui plaît. On avoit vû des

Grands-Généraux accumuler des Staroſties (*a*), que des Gentils-hommes étoient forcés de leur vendre à vil prix pour ſe rédimer d'une ruine totale. Sobieski revétu du ſuprême commandement, renonça au privilége des quartiers d'hiver, afin d'ôter à ſes ſucceſſeurs les moyens d'être tyrans. Il auroit pu tyranniſer plus qu'un autre, s'il avoit eu ces entrailles de fer, qui ſe rencontrent trop ſouvent avec le pouvoir. Il joignoit au Bâton de Grand-Général, comme nous l'avons dit, celui de Grand-Maréchal; An. 1667.

(*a*) Eſpéces de Gouvernemens. Ces terres faiſoient autrefois partie des domaines des Rois. Ils les céderent aux Gentils-hommes pour les aider à ſoutenir les frais des expéditions militaires, en ſe réſervant ſeulement le droit d'y nommer.

An. 1667. fois. Le Petit-Général Wieçnowieçki, homme de tête & d'expérience, fort aimé des troupes, étoit dangereusement malade. Seul chargé de tout le poids de la guerre, il travailla à grossir la petite Armée. Elle devoit passer sur ses amples domaines. Il y fit des levées qu'il joignit à d'autres qu'on lui amena d'ailleurs. Il y amassa des subsistances, il puisa dans son propre fonds, il emprunta pour suppléer au trésor public; & avec vingt mille combattans, il en alla défier cent mille dans le Palatinat de Russie. A peine arrivé il détacha Koniecpolski à Tarnopol, Szlieniski à Léopol, Modrewski en Brzescie. Il fit occuper par différens Corps les passages des rivieres, afin d'intercepter les courses

des Tartares (*a*). Il confia deux mille chevaux à un Partiſan, avec ordre de tenir la campagne & de harceler ſans ceſſe. Ce Partiſan, nommé *Piwot*, valoit un Général. Pour lui il marcha au camp de l'Armée ennemie ; & comme s'il eût commandé à la victoire, il écrivit à la Grande-Maréchale ſon Epouſe, qui étoit allé revoir la France ſa patrie, qu'un tel jour il s'enfermeroit » avec » douze mille hommes dans un » camp retranché devant Podahieç, place que Doroſcensko vouloit aſſiéger; que » le lendemain, & les jours » ſuivans, il feroit des ſorties » ſur les ennemis; qu'il avoit » diſpoſé des embuſcades ſur An. 1667.

(*a*) Id. pag. 2.

An. 1667. » tous les passages, & qu'il » ruineroit cette grande Ar- » mée. «

Le Prince de Condé, en lisant cette lettre, ne voyoit pas la possibilité du succès. La plûpart des Officiers Polonois blâmoient hautement les dispositions du Chef. Ils disoient que diviser ainsi une petite Armée, c'étoit la détruire, qu'il falloit vaincre ou périr tous ensemble; ces propos passoient de l'Officier au Soldat, & le découragement étoit à craindre. Il est des occasions où *la Parole* devient aussi nécessaire à un Général que *l'Action.* » Je ne changerai » rien à mon plan, dit-il; le » succès fera voir s'il est bien » conçu. Au reste, je ne re- » tiens point ceux qui n'ont » pas le courage d'affronter

» une belle mort. Qu'ils se re- An. 1667.
» tirent pour périr sans gloire
» dans la fuite par le fer du
» Cosaque ou du Tartare. Pour
» moi, je resterai avec les bra-
» ves gens qui aiment leur pa-
» trie. Ce grand nombre de
» brigands ne m'épouvante pas.
» Je sçais que le Ciel a donné
» plus d'une fois la victoire au
» petit nombre que la valeur
» anime; & doutez-vous que
» Dieu ne soit pour nous con-
» tre des Infidéles? « On se regarda, on rougit, & personne n'osa quitter le camp (*a*).

Les Barbares pouvoient passer outre & arriver au cœur de la Pologne: mais ils crurent qu'il valoit mieux détruire son unique ressource en tombant

(*a*) Zal. tom. 1. part. 1. pag. 10.

An. 1667. dessus avec toutes leurs forces; & ils connoissoient trop Sobieski pour le laisser derriere eux. On lui avoit déjà amené quelques prisonniers, dont il s'étoit servi pour menacer le Général Tartare, menace singuliere, tandis qu'il avoit tout à craindre pour lui-même. *Allez*, leur dit-il, en les renvoyant, *dites à Nuradin Sultan que je le traiterai comme il a traité mon Frere : ce sera tête pour tête*. Nuradin ne répondit qu'en précipitant l'attaque (*a*).

Parmi les Officiers Polonois qui défendoient les retranchemens, on en connoissoit qui s'étoient couverts de gloire en d'autres combats. Ils furent employés ici avec la confiance

(*a*) Chruscinski.

& la diſtinction qui leur étoient An. 1667.
dûes. Alexandre Polanowski, commandoit la gauche; Uladiſlas Wilczowski, la droite; le Palatin de Ruſſie, Staniſlas Jablonowski, celui dont on diſoit: *Eſt-il plus grand dans le Sénat que dans l'Armée?* dirigeoit le centre. Le Grand-Général étoit par-tout (*a*).

L'ennemi fond de tout côté ſur le camp, & de tout côté on lui fait face, tandis que l'Artillerie le foudroye. Il pénétre pourtant par un côté foible, on y accourt, on le repouſſe, & en le chaſſant on le pourſuit à coups de ſabre hors des retranchemens. La plaine ſe couvre de morts, parmi leſquels on ne compta que

(*a*) Zaluski, tom. 1. part. 1. pag. 11.

An. 1667. quatre cens Polonois. Les Tartares emportent les leurs pour les brûler ſelon leur coûtume. Sobieski en ſoutenant ce premier aſſaut ne ſe livra pas à tout le ſuccès que la fortune du moment ſembloit lui promettre. Les Aſſaillans avoient beaucoup à perdre ; & lui tout à ménager. Il rentra dans ſes retranchemens pour y mettre à profit ce que l'occaſion feroit naître.

Une bataille eſt ordinairement l'affaire de quelques heures : celle-ci fut une action de dix-ſept jours ; & chaque jour on ſe battoit comme ſi l'on avoit dû décider : c'étoit de la part des Aſſiégeans à qui le nombre donnoit de la confiance, aſſaut ſur aſſaut ; & de la part des Aſſiégés, défenſe ſur défenſe, ſortie ſur ſortie. Le

dernier jour fut le plus ſan- An. 1667.
glant. Sobieski avoit donné ordre aux détachemens dont la ſéparation avoit fait murmurer l'Armée de ſe rapprocher inſenſiblement. Les Barbares irrités & humiliés de tant de réſiſtance avec tant de foibleſſe, s'étoient déterminés à un aſſaut général. Ce moment alloit décider du ſalut ou de la perte de la République.

Sobieski, au lieu d'attendre l'attaque, ſort de ſes retranchemens & va au-devant. Ses troupes avoient appris dans les chocs précédens, que ce grand nombre d'ennemis n'étoit pas invincible. Les Barbares étonnés de cette hardieſſe, en marquent leur joye par de grands cris. Les coups ſuccédent. La victoire ſe balance au milieu des flots de ſang : mais tandis

An. 1667. qu'elle reſte incertaine, les Corps détachés qui ont tenu la campagne, viennent prendre les ennemis en flanc. Le brave Piwot ſurtout, après avoir déſolé les quartiers des Coſaques, enlevé leurs convois, donné la chaſſe à leurs fourageurs, redouble ſes efforts & ſa gloire. Il charge avec ſes deux mille chevaux, il ſabre, il enfonce. Il n'y a pas juſqu'aux Valets de l'Armée & aux Payſans qui faiſant armes de tout, ne veuillent partager la victoire. Elle n'eſt plus que foiblement diſputée. Le carnage ſeroit général, ſi le petit nombre ne s'épuiſoit pas à force de frapper. Les Tartares peu accoûtumés à combattre de pied ferme, commencent à regarder en arriere; ils plient, ils perdent leurs rangs, ils prennent la fuite

fuite & entrainent les Cosaques avec eux. C'est à ce moment que Sobieski, dont la tête & le bras avoient tout animé, se flate de tenir parole à Nuradin. Il le fait chercher parmi les fuyards, avec ordre de ménager sa vie, pour l'immoler aux mânes de son Frere. Mais Nuradin & Dorofcensko s'étoient retirés de la mêlée assez à tems pour ne pas craindre la poursuite, en laissant vingt mille hommes sur le champ de bataille. On vit, avec horreur, après leur retraite, tous les ravages qu'ils avoient faits, les villages saccagés, les châteaux des Seigneurs, & leurs palais dans les villes renversés jusqu'aux fondemens, les temples brûlés, les cadavres entassés sur les ruines des campagnes, les frontieres entierement dé- An. 1667.

An. 1667. folées : mais le corps de l'État étoit fauvé (*a*). Le fuccès étonna la Pologne, Condé & la France.

Les Barbares qui avoient apporté la guerre, demanderent la paix. Les Vainqueurs en avoient plus befoin que les Vaincus. Jablonowski en arrangea les conditions. Une difficulté arrêtoit. Les Infidéles demandoient & offroient des ôtages : les Chrétiens difoient qu'une paix jurée les rendoit inutiles. Les Tartares s'opiniâtrerent & répondirent que le paffé leur avoit appris ce qu'ils devoient penfer des fermens. On convint des ôtages, & la Paix fut fignée le 19 Octobre (*b*).

(*a*) Lengnich. pag. 22 & 23.

(*b*) Zalusk. tom. 1. part. 1. pag. 13 & 15.

Sobieski retourna à Varſovie, précédé de la victoire. Les peuples ſur ſa route lui faiſoient hommage de tous les biens qu'il leur avoit conſervés ; & la Capitale n'épargna pas ſes acclamations. An. 1667.

Une autre joie qu'il goûta, moins brillante, plus douce peut-être, ce fut celle de la Paternité. La Grande-Maréchale accoucha à Paris d'un Fils que les vertus du Pere devoient mettre un jour au rang des Princes. Tenu ſur les Fonts par Louis XIV, il fut nommé *Jacques-Louis*, réuniſſant ainſi le nom de ſon illuſtre Ayeul, à celui d'un grand Monarque.

L'hiver eſt la ſaiſon deſtinée aux Diètes pour laiſſer aux armes le tems qui leur eſt propre. Le mois de Février ou- An. 1668.

An. 1661. vrit la Diète de l'année présente. La Pologne dans ses usages montre des traits de la République Romaine. Le Grand-Général rendit compte des instructions qu'il avoit reçues du Sénat, de ses opérations, de ses succès, & des belles actions qu'il avoit remarquées dans ceux qui partageoient ses travaux, appuyant plus sur celles-là que sur les siennes. Tous les Ordres applaudirent; & le Vice-Chancelier se levant du pied du Trône, remercia solemnellement, au nom de tous les Ordres, le Libérateur de la Patrie, & ceux qui l'avoient sauvée avec lui (*a*). Pratique utile, ressort d'émulation qui manque aux États purement

(*a*) Zaluski. tom. 1. pag. 33.

Monarchiques où l'on ne voit que le Roi. An. 1668.

Casimir n'eut d'autre part à cette victoire que les prieres qu'il avoit ordonnées, & les actions de graces qu'il rendit publiquement à Dieu dans la Basilique de Varsovie. Une noire mélancolie le consumoit. Il ne se consoloit point de la mort de la Reine ; & cependant, par une contradiction de l'esprit avec le cœur, sa conscience s'allarmoit de l'avoir épousée. Il s'étoit tranquillisé longtems sous l'autorité du S. Siége. Mais à ce moment il se croyoit presque responsable de toutes les calamités que le cri public attribuoit à ce mariage & à son gouvernement. Son ame plongée dans la douleur, ne sentoit plus que les peines du Trône. Il se rappelloit tant

An. 1668. de dégoûts qu'on lui avoit donnés en différens tems, la violence qu'on lui avoit faite pour prendre les armes contre les Cosaques, la Confédération de Lubomirski, la défection d'une grande partie de la Noblesse, les déclamations perpétuelles contre la Reine qui le livroit, disoit-on, aux Conseils d'une Cour étrangére, les invectives des Nonces en pleine Diète contre l'Ambassadeur de France, Pierre de Bonzi, Evêque de Beziers, Italien souple & insinuant qui lui étoit extrêmement cher, & leur obstination à vouloir le renvoyer malgré la Cour. Il ne pouvoit oublier ce qu'un Nonce lui avoit dit en face, un peu avant la mort de la Reine, *que les maux de la Patrie ne finiroient qu'avec son regne.* Un autre

trait l'avoit encore vivement An. 1668.
blessé. On avoit diminué sa Garde Allemande, quoiqu'il la payât de ses deniers (*a*). Il ne voyoit plus dans la Royauté qu'un fardeau immense que la Reine ne soutenoit plus avec lui, & dont il cherchoit à se débarrasser.

Louis XIV. n'avoit pas perdu de vûe cette Couronne pour le Duc d'Anguien, espérant par ce moyen de regner en Pologne. Il offroit par son Ambassadeur des Abbayes pour des Royaumes; & une résidence au choix de Casimir dans l'étendue de ses États. Il falloit bien connoître Casimir, pour

(*a*) Zalusk. tom. 1. pag. 161. La Garde étrangere du Roi peut être plus ou moins nombreuse. Celle que la République lui donne, est de 1200 hommes.

An. 1668. lui faire de pareilles propositions.

La République ignoroit encore que son Roi eût formé un projet d'abdication. Il en avoit parlé, à la vérité, deux heures après la mort de la Reine : mais ses Confidens crurent qu'il changeroit de sentiment dès que le tombeau seroit fermé ; & ils avoient enseveli le secret. Les Sénateurs craignant seulement quelque nouveau mariage contre le vœu de la République, se hâtérent d'en proposer un dont elle pût s'applaudir.

Il y avoit alors en Europe, comme aujourd'hui, beaucoup de Princesses à marier, & peu de Maris. Chaque État offroit les siennes. On voyoit leurs Portraits dans le Château de Varsovie ; & le Roi étoit le

ſeul qui ne les regardât pas. An. 1668.
Pour ſe délivrer de ces objets importuns, il n'avoit qu'un mot à dire, *j'abdique*. Ce mot alloit être prononcé. Il venoit de l'écrire à toutes les Puiſſances. On lit dans ſa Lettre au Pape Clément IX, ces paroles qui édifierent Rome & ſcandaliſerent Varſovie : *Le Diadême que j'ai reçu par la Bénédiction du S. Siége-Apoſtolique, je le dépoſe aux pieds de votre Sainteté* (a).
Rien n'étoit fait cependant s'il ne traitoit avec ſon Peuple, qui ſeul pouvoit reprendre une Couronne qu'il lui avoit donnée.

Il aſſembla donc le Sénat au mois de Mai, ſans indiquer le ſujet de la délibération. Ce

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 38 & 154.

An. 1668. nuage tenoit tous les Sénateurs en suspens, lorsque le Vice-Chancelier Olsowski le dissipa en prenant des mains du Roi un papier qu'il arrosa de ses larmes, & qu'il lut d'une voix entre-coupée de sanglots : » Le » Roi a résolu de mettre un » intervalle entre l'agitation » du Trône & le repos de » l'Éternité dont il veut s'oc- » cuper uniquement. Le mo- » ment n'est pas loin où il ne » pourra plus soutenir le poids » de la Couronne. Il aime » mieux le prévenir que d'en » être prévenu. Il a entendu » les murmures contre son » Gouvernement. Il a sçu les » interprétations sinistres qu'on » a données plus d'une fois à ses » intentions, jusqu'à l'accuser » de machiner une élection » violente pour se donner un

» Successeur. Il va donc déli- An. 1668.
» vrer la République de ses
» craintes en lui remettant le
» Sceptre qu'il tient d'elle.
» C'est un dessein irrévocable-
» ment arrêté ; c'est pourquoi
» il prie le Sénat de s'épar-
» gner & à lui d'inutiles repré-
» sentations. «

On vit en ce moment ce que peut sur les cœurs un projet qui a un air de grandeur & de désintéressement. On eut dit que le Roi, en descendant du Trône, en acquéroit les qualités. Tous les Sénateurs, les yeux baignés de larmes, faisoient signe au Primat de parler. Il parla & représenta au Roi : » Qu'il y avoit de la
» dureté à répudier une Nation
» qui avoit répandu tant de
» sang pour lui, à livrer une

An. 1661. » République Chrétienne aux
» coups des Barbares; qu'elle
» ne souffriroit pas que le sang
» de ses Rois errant sur la
» terre, cherchât une retraite,
» sans savoir où la trouver;
» que s'il aimoit le repos; la
» République avoit des Géné-
» néraux & d'excellens Minis-
» tres; que si sa conscience
» le tourmentoit, il y avoit
» des Evêques & un Pape. «
Il parloit encore en s'avançant
pour se prosterner aux pieds
du Trône, & les Sénateurs
avec lui.

Cet usage Asiatique de parler aux Rois à genoux, inconnu jusqu'à ce moment à la Pologne, montroit une étrange contradiction dans les moeurs d'un Peuple libre. Le Roi plus soigneux qu'eux de l'honneur

public, se déroba à cette prosternation, en leur faisant sentir que c'étoit s'oublier eux-mêmes & avilir le Sénat. Après quoi, il leur donna un jour pour penser à la forme d'abdication (a). An. 1668.

On n'avoit point de modéle. Henri de Valois avoit fui. C'étoit une Abdication de fait qui força la République à déclarer le Trône vacant. Ceux qui restoient attachés à Casimir, disoient que les liens entre le Roi & les Sujets étoient indissolubles. Ceux qui désiroient un changement, se seroient contentés d'une Abdication dans le Sénat. Après bien des débats, tous convinrent enfin

(a) Zalusk. tom. 1. pag. 35 & 152.

An. 1668. » fans, dites-leur que j'étois le
» premier dans les combats &
» le dernier dans la retraite,
» que j'ai renoncé à la gran-
» deur des Rois pour le bien
» de la Patrie, que j'ai remis
» le Sceptre à ceux qui me
» l'avoient donné. Ce fut votre
» amour pour moi qui me pla-
» ça au premier rang, & c'est
» mon amour pour vous qui
» m'en fait descendre. Plusieurs
» de mes Prédécesseurs ont
» transmis le Sceptre à leurs
» Fils ou à leurs Freres, pour
» moi je le remets à la Patrie,
» dont j'ai été l'Enfant & le
» Pere; & dès ce moment du
» faîte des grandeurs, je rentre
» dans la foule, de Seigneur
» je deviens Sujet, de Roi
» votre Concitoyen; & je laisse
» ma place à celui que vous

» jugerez digne de vos ſuffra- An. 1668.
» ges. La République choiſira
» bien & proſpérera ſi le Ciel
» m'écoute dans la ſolitude où
» je vais me retirer. Il ne me
» reſte plus qu'à remercier la
» République de tous les ſer-
» vices qu'elle m'a rendus, de
» tous les conſeils qu'elle m'a
» donnés, de tout le zèle
» qu'elle m'a marqué; & ſi
» contre ma volonté, j'ai eu
» le malheur de déplaire à
» quelques-uns, je les prie de
» l'imputer au malheur des
» tems ou au ſort, & de me
» pardonner comme je par-
» donne à ceux qui ont pu
» m'offenſer. Je vous dis adieu
» à tous en vous portant dans
» mon cœur. La diſtance des
» lieux pourra me ſéparer de la
» République: mais mon cœur

An. 1668. » ſera toujours avec cette ten-
» dre Mere; & j'ordonne que
» mes cendres ſoient dépoſées
» dans ſon ſein (a). «

Si Caſimir n'avoit pas montré ſur le Trône toute la grandeur à laquelle on pouvoit s'attendre, il paroiſſoit y toucher en le quittant. Le Sénat renouvella ſes ſoupirs; l'Ordre Equeſtre même qui avoit marqué tant de fois ſon mécontentement, qui lui avoit parlé ſi durement en tant d'occaſions, le conjuroit de ne pas abandonner le gouvernail de la République: les larmes couloient de toute part; mais elles reſſembloient à celles qu'une Tragédie fait couler: le ſpectacle

(a) Zaluski, tom. 1. part. 1. pag. 57.

fini, le cœur n'eſt plus touché; An. 1668.
& il étoit vraiſemblable que ſi Caſimir cédant aux prieres, eût repris le gouvernail, les plaintes, les murmures auroient bientôt recommencé. Il convenoit pourtant qu'il prétât l'oreille aux dernieres repréſentations de la République. Ce fut Sarnowski, Maréchal de la Diète, qui parla au nom de tous. Il employa tout ce que la décence demandoit pour diſſuader le Roi : mais ce ne fut qu'après avoir vanté l'abdication comme l'effort le plus héroïque dont le cœur humain ſoit capable ; qu'après avoir blâmé Auguſte, qui délibéra pendant vingt ans, & n'en eut pas le courage ; qu'après avoir loué ce petit nombre d'ames fortes qui ont ſçu ſe détacher

An. 1668. de la Souveraine Puissance, Sylla, Dioclétien, Charle-Quint & les autres (a).

Ce discours étoit peu propre à ébranler le Roi. La nuit s'avançoit, la séance finit, & la République employa les jours suivans à former une derniere résolution. Casimir n'étoit pas tyran; & l'eût-il été, un tyran n'est jamais haï universellement. Ceux qui lui devoient beaucoup, ou qui perdoient à sa retraite, opinoient à de nouvelles instances plus fortes que les premieres. Sobieski étoit du nombre plûtôt par reconnoissance que par ambition: Grand-Général & Grand-Maréchal, où pouvoit-il monter?

(a) Id. ibid. pag. 55.

La pluralité prétendit que c'étoit assez supplier; & qu'après tant d'attendrissement, il falloit enfin penser au vrai bien de la Patrie. On convenoit que Casimir avoit été bon Mari, bon Maître dans son Palais, bon Ami, doux, affable, aimant la justice lorsqu'il la connoissoit, Guerrier même du côté de la bravoure: mais on auroit voulu de l'application & des talens pour gouverner. Ne vous rappellez-vous pas, se disoit-on les uns aux autres, quelle étoit sa vie dans les bras de la Reine; comme son Palais étoit fermé d'abord après-dîné, avec quel soin on éloignoit toute affaire, combien d'heures il perdoit dans ses jardins, à la chasse, au jeu ou dans d'autres amusemens, qui poussés bien avant An. 1668.

An. 1661. dans la nuit, faisoient tort au travail du lendemain ; quel goût il a toujours marqué pour la vie particuliere, quel dégoût pour la vie publique? Ne l'avons-nous pas vû prendre de l'humeur dans les Jugemens, dans le Sénat, dans les Diètes, & s'aigrir indécemment contre les travaux de la Royauté? Ne le fatiguons plus de vaines remontrances : lui ôter un fardeau que, de son propre aveu, il ne peut plus supporter, c'est le servir, c'est l'aimer (*a*). Le Primat qui n'étoit pas fâché de jouer le rôle d'*Inter-Roi*, Prazmowski appuya cet avis ; & l'on ne s'occupa plus qu'à deux choses, l'une à régler la

(*a*) Id. ibid. pag. 160.

pension

penſion de l'*Ex-Roi*, qui fut fixée à trois cents mille florins. L'autre donna plus d'embarras; c'étoit le Diplôme d'Abdication : j'ai dit qu'on n'en avoit point de modèle; on y travailla. Je le conſacre à l'Hiſtoire pour ſervir aux Rois qui, pénétrés de leur inſuffiſance, voudront imiter Caſimir. An. 1668.

JEAN CASIMIR, Roi de Pologne, & Grand-Duc de Lithuanie; ſçavoir faiſons au tems préſent & avenir, que nous ſentant affoibli par l'âge & accablé de tant de travaux auxquels nos forces ne peuvent plus ſuffire, nous avons pris, de notre propre mouvement, la réſolution d'abdiquer la Couronne, afin de vaquer avec plus de liberté à la grande affaire du Salut; c'eſt pourquoi nous

An. 1668. avons convoqué le Sénat à Varsovie le 12 Juin, pour lui communiquer nos intentions. Mais les Sénateurs aussi frappés de la grandeur que de la nouveauté de l'objet, ont renvoyé la décision au jugement de toute la République. Nous avons donc indiqué l'assemblée de tous les Ordres au 21 Août; & là, aussitôt que nous avons prononcé le mot d'Abdication, nous avons éprouvé l'amour & les regrets de nos fideles Sujets, qui se rappellant tous les bienfaits de nos Ancêtres envers la République, & en particulier tout ce que nous avons fait pour elle, n'ont rien oublié pour nous retenir sur le Trône; mais rien n'a pu nous ébranler. Il a donc fallu procéder à une Abdication solemnelle en pré-

ſence de tous les Ordres, ſelon laquelle, après une mûre délibération, & du conſentement de tout le Royaume; An. 1668.
» Nous Jean Caſimir, ſain de
» corps & d'eſprit, nous re-
» nonçons librement, & ſans
» contrainte au Royaume de
» Pologne, & au Grand-Duché
» de Lithuanie, & à tous les
» Domaines qui y ſont annexés.
» Nous abdiquons pour le pré-
» ſent, & pour toujours, les
» droits de Majeſté, & nous
» remettons la Couronne, avec
» toutes ſes dépendances, en-
» tre les mains du Sénat, des
» Nonces terreſtres & de toute
» la République, en relevant
» du ferment de fidélité, d'o-
» béiſſance & d'hommage tous
» les Ordres, & chaque Sujet
» en particulier; & en vertu

An. 1668. » de cette Abdication, l'Inter-
» régne étant ouvert, le Ré-
» vérendissime Archevêque de
» Gnesne, Primat du Royaume,
» est en droit de procéder avec
» tous les Ordres, à l'Election
» d'un nouveau Roi, suivant
» les loix & les usages; Elec-
» tion dont nous promettons
» de ne nous mêler en aucune
» façon. En foi de quoi, & pour
» avoir force perpétuelle, nous
» avons apposé le Sceau de la
» Majesté, au présent Diplôme,
» signé de notre main. Donné
» à Varsovie, dans la Diète gé-
» nérale du Royaume, le 17
» Septembre l'an 1668, de no-
» tre Régne le 21. «

Par cet Acte, la République étoit déliée envers le Roi: mais le Roi ne le fut envers la République, qu'au moment

qu'elle lui donna un Diplôme An. 1573. reversal, par lequel acceptant son Abdication, elle rompoit tous les engagemens qu'il avoit pris avec elle, le relevant à son tour des *Pacta conventa*, qu'il avoit jurés à son Couronnement. Tout étant fini, on se fit des adieux réciproques, discours d'appareil où l'esprit eut plus de part que le cœur; après quoi, on conduisit l'Ex-Roi dans un Fauxbourg de Varsovie, en lui rendant pour la derniere fois les honneurs qu'on ne lui devoit plus (*a*).

C'étoit le dernier de la Race des Jagellons, qui avoit régné près de trois siécles. Rien de plus varié que la fortune de ce

(*a*) Ibid. pag. 57, 58 & 59.

An. 1668. Prince. Né Fils de Roi, il ne put résister à l'envie d'être Religieux, espéce de maladie qui attaque la Jeunesse, dit l'Abbé de Saint-Pierre, & qu'il appelloit la petite vérole de l'esprit. Le Pape l'en guérit en le faisant Cardinal. Le Cardinal se changea en Roi; & après avoir gouverné un Royaume, il vint en France gouverner des Moines. Les deux Abbayes que Louis XIV. lui donna, celle de Saint Germain-des-Prez, & celle de Saint Martin de Nevers, devinrent pour lui une subsistance nécessaire; car la Pologne lui refusoit la Pension dont elle étoit convenue: ce qui ne prouvoit guères la sincérité des larmes dont elle avoit arrosé son Abdication; & pendant ce tems-là, il y avoit

en France des murmures contre un Étranger qui venoit ôter le pain aux enfans de la Maison. D'autres attaquoient la vertu qui lui convenoit dans son nouvel état. Il voyoit souvent *Marie Mignot*, cette Blanchisseuse que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un Conseiller du Parlement de Grenoble, & ensuite dans celui du Maréchal de l'Hôpital. Cette Femme singuliere, deux fois veuve, soutenoit à Gourville qu'elle avoit épousé secrettement le Roi Casimir. Ce titre de Roi, ses anciens Sujets le lui refusoient, en disant que tout ce qu'ils pouvoient lui accorder, c'étoit le titre d'*Ex-Roi* (*a*). An. 1653.

(*a*) Ibid. pag. 140.

An. 1661. S'il ſe repentit d'avoir abdiqué, ſes regrets ne furent pas longs. La mort l'en délivra bientôt.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, *ROI DE POLOGNE.*

LIVRE III.



USSITÔT qu'une Nation cherche un Maître, il n'y a point de Prince qui ne ſe croïe en état de la gouverner; des Adoleſcens mêmes qui n'ont encore rien fait, ni dans les Conſeils, ni dans les Armées. An. 1668.

An. 1668. Plusieurs Candidats se proposerent : le Fils du Czar, le Prince de Transylvanie, Ragotski, le jeune Duc d'Anguien, & au cas que la République le rejettât, le Prince de Condé son Pere. Deux autres entrerent aussi dans la lice : le Prince Charles de Lorraine, Fils du Duc François, & le Duc de Neubourg, Palatin du Rhin.

La République écarta d'abord les quatre premiers pour différentes raisons : le Fils du Czar, à cause de sa Religion, quoiqu'il promît de l'abjurer : abjuration trompeuse, puisqu'il n'y pensa plus après avoir manqué la Couronne. Ragotski fut rejetté parce que la Pologne fumoit encore du feu de la guerre que son Pere y avoit allumé. Le Duc d'An-

guien avoit contre lui sa jeu- An. 1668.
nesse & un grand crime ; c'étoit pour lui que Casimir avoit voulu précipiter une élection contre la loi la plus sacrée de la République. La France même venoit de lui retirer sa protection pour la transporter au Prince de Condé son Pere. Le Fils ne donnoit encore que des espérances. Le Pere étoit un Héros tout formé, célébre, ou peu s'en falloit, par autant de victoires qu'il en avoit projettées, vaincu seulement par Turenne, sans rien perdre de sa gloire, homme d'État aussi bien que Général. Il fallut de grands coups pour détruire en Pologne un pareil concurrent. On employa les traits de la calomnie ; & ils partirent de la France. Un libelle passa en

An. 1668. Pologne, & courut de main en main.

On y lisoit, que » Troye » avoit été & toute sa gloire; » que le Héros bien plus affaissé par les excès de sa jeu» nesse, que par l'âge, travaillé » de la goutte & d'une foiblesse » de nerfs qui perdoient leur » ressort, étoit obligé de se » faire porter comme un mo» nument de son ancienne » splendeur; qu'il passoit ses » jours dans l'oisiveté, incapa» ble désormais d'application; » que si le Dieu Mars l'ani» moit autrefois dans les com» bats, Minerve ne l'inspiroit » pas dans les Conseils; qu'il » n'avoit jamais connu la paix, » ne respirant que la guerre, » à laquelle il n'étoit plus pro» pre; & qu'à supposer que son

» génie se réveillât, ce seroit An. 1668.
» pour détruire la Milice Po-
» lonoise, qu'il voudroit plier
» à la discipline Françoise. Le
» libelle ajoûtoit que son cœur
» n'étoit pas fait pour sentir
» l'humanité & l'amitié; qu'il
» avoit abandonné Bouillon &
» Turenne, qui s'étoient atta-
» chés à son sort; qu'il étoit
» d'un naturel hautain & vio-
» lent; que dans des tems de
» trouble, il avoit traité indi-
» gnement le Sénat François;
» & qu'il avoit payé des incen-
» diaires pour brûler le Palais
» où il s'assemble. Sa Religion
» n'étoit pas plus épargnée que
» son caractére. Il se répan-
» doit en railleries sur les Pra-
» tiques Chrétiennes; on ne
» l'avoit jamais vû aux pieds
» d'un Prêtre; sa table étoit
» servie en gras le Vendredi.

An. 1668. » Un Seigneur Polonois s'y » étoit trouvé, & le publioit » partout. Un autre l'avoit vu » danser un jour de Fête. « Les plaisanteries même dont Paris ne faisoit que rire, Varsovie s'en formalisoit : on citoit que dans un soupé avec le Cardinal Mazarin, il avoit dit à un Page : *Donne moi du vin dont le Cardinal boit quand il est tête à tête avec Madame de* * * *. Les Evêques Polonois regardoient ce propos joyeux comme un manque de respect au Cardinalat & à l'Eglise ; & ils n'oublioient pas ses propres amours ; comme si on ne devoit pas pardonner aux Princes toutes les foiblesses qui n'influent en rien sur les affaires publiques. Enfin, si la France offroit Condé à la Pologne, c'étoit bien moins, di-

ſoit-on, pour la ſervir que pour s'en débarraſſer (*a*). An. 1668.

Tandis qu'on faiſoit en Pologne un portrait ſi difforme du Héros de *Rocroi*, il prenoit la Franche-Comté (vraiment franche alors) en moins de trois ſemaines. Il eſt vrai qu'il avoit gagné le Gouverneur, & l'Abbé *Jean de Vatteville*, qui, après avoir été Officier, puis Chartreux, puis Muſulman chez les Turcs, & enfin Eccléſiaſtique, finiſſoit par trahir ſon Roi & ſa Patrie. Néanmoins cette expédition mêlée d'intrigues & de ſiéges, marquoit encore de la tête & de la vigueur. Mais on étoit alors diſpoſé à tout croire en Po-

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 83.

An. 1668. logne contre la France & les François, » Ces esprits bouil-
» lans & légers, disoit-on, ne
» sympathiseront jamais avec
» notre flegme & notre gravité.
» Leur ambition démesurée
» nous entraîneroit dans toutes
» leurs guerres; & leur pré-
» somption nous raviroit nos
» lauriers. N'avons-nous pas
» entendu dire à quelques-uns
» d'eux que les Polonois étoient
» braves lorsqu'ils étoient me-
» nés par des François. Ils n'es-
» timent que leur Nation &
» leur Roi qui affecte la Mo-
» narchie universelle. Ils ont
» fait un Livre (*Recherche des*
» *Droits*) qui lui donne tous les
» Pays où ses Armes peuvent
» atteindre. Le nôtre viendra
» à l'examen. La Sorbonne,
» les Parlemens, ou des Cham-

» bres de Juſtice, décideront An. 1668.
» de notre perte (*a*). «

C'eſt ainſi qu'on travailloit à ruiner le parti de Condé. Louis XIV lui-même, qui avoit traité avec les Suédois pour forcer les ſuffrages, lui porta le dernier coup par une révolution ſubite qui amena de nouveaux intérêts. L'Electeur de Brandebourg venoit de s'unir aux ennemis de la France, & ſe rendoit redoutable dans les Pays-Bas. Il étoit important de le détacher des Alliés, en lui montrant la Couronne de Pologne pour le Duc de Neubourg, dont il attendoit des agrandiſſemens pour ſa Maiſon. Louis XIV n'héſita pas à faire déclarer à la Pologne qu'il

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 84.

An. 1669. la Viſtule, les Lithuaniens ſur la droite : les uns & les autres ſous les drapeaux des Palatinats reſpectifs. C'eſt une Armée civile de cent cinquante mille à deux cent mille hommes, qui exerce le plus grand acte de là liberté. Ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir un cheval & un ſabre, ſe tiennent derriere à pied armés de faux, ſans en paroître moins fiers, ayant le même droit de ſuffrage.

Le champ Electoral eſt entouré d'un foſſé avec trois portes pour éviter la confuſion, l'une à l'Orient pour la Grande Pologne, l'autre au Midi pour la Petite, la troiſiéme à l'Occident pour la Lithuanie. Au milieu du champ qu'on nomme *Kolau*, s'éleve un vaſte bâtiment de bois, c'eſt la *Szopa*,

ou la Salle du Sénat. Les An. 1669.
Nonces aſſiſtent à ſes délibérations, & les portent aux Palatinats. Leur Maréchal joue ici un Rôle encore plus grand que dans les Diètes ordinaires. Comme il eſt *la bouche* de la Nobleſſe, il eſt en état de rendre de grands ſervices aux Prétendans. C'eſt à lui à dreſſer le Diplôme d'Election; & le Roi élu ne peut le tenir que de ſa main. C'étoit un Potoçki qui rempliſſoit cette importante fonction.

Il eſt défendu ſous peine d'être déclaré ennemi de la Pátrie, de paroître à l'Election avec des troupes réglées, afin d'éviter toute violence. Mais la Nobleſſe toujours armée de piſtolets & de ſabres, ſe violente elle-même, en criant *Liberté*.

An. 1669. Ceux qui aſpirent ouvertement à la Couronne, ſont poſitivement exclus du Champ Electoral, de crainte que leur préſence n'y gêne les ſuffrages. Le Roi doit être élu *Nemine contradicente*; c'eſt-à-dire, par toutes les voix. Un ſeul Gentilhomme s'oppoſa à l'Election d'Uladiſlas VII. On lui demanda ce qu'il avoit à lui reprocher: *Rien, mais je ne veux pas qu'il ſoit Roi.* La Proclamation fut ſuſpendue pendant quelques heures qui furent employées à le ramener. On y réuſſit; & le Roi voulut enfin ſavoir le motif de ſon oppoſition. *Je voulois voir*, répondit-il, *ſi notre liberté ſubſiſtoit encore: je ſuis content; & vous n'aurez pas de meilleur Sujet que moi.* On ſent le motif de la loi: c'eſt une famille immenſe qui

adopte un Pere ; il faut que tous les Enfans ſoient contens. Cette ſpéculation eſt belle ; mais ſi on la ſuivoit à la rigueur, la Pologne n'auroit point de Roi légitime. On abandonne donc l'unanimité réelle, pour ſe contenter de l'apparence ; ou plûtôt le ſabre remplit la loi, ſi l'argent n'a pu le faire. An. 1669.

Avant que d'en venir à cette extrémité, aucune Election dans le monde ne ſe fait avec plus d'ordre, de décence & d'appareil de liberté. Le Primat rappelle en peu de mots à toute la Nobleſſe à cheval, le mérite des Candidats, mérite déjà examiné dans les Diètines ; il exhorte à choiſir le plus digne, il invoque le Ciel, il bénit la multitude & reſte ſeul avec le Maréchal de

An. 1669. la Diète, tandis que le Sénat se disperse dans les différens Palatinats, pour travailler à l'harmonie des suffrages. S'il réussit, le Primat va les recueillir lui-même en nommant encore tous les Candidats. *Szoda*, répond cette Noblesse: *C'est celui-là que nous voulons*; & en même tems l'air retentit de son nom, de *Vivat*, & de coups de pistolets. Tous les Palatinats opinent-ils de même: le Primat monte à cheval; & alors le plus profond silence succédant au plus grand bruit, trois fois il demande si tout le monde est content; & trois fois, après l'approbation générale, il proclame le Roi. Trois fois aussi le Grand-Maréchal de la Couronne réitere la Proclamation aux trois portes du Camp. Quel Roi! s'il

s'il en a les qualités ; & quel droit ! Les ſuffrages de tout un Peuple ſont le premier & le plus beau des droits. An. 1669.

Ce tableau d'une Election libre & tranquille ne repréſente guères ce qui ſe paſſe ordinairement. La corruption des Grands, la fougue de la multitude, les brigues, les factions, l'or & les armes des Puiſſances Étrangeres, violentent ſouvent & enſanglantent la ſcène. Le Czar Alexis, pour faire élire ſon Fils Fédor, s'avançoit avec une Armée de quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas encore alors Pere de Pierre I, dont la grandeur devoit étonner la terre. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Caſimir Paç, ſauva la République en amuſant Alexis qui venoit la déchirer ; & tan-

An. 1669. dis qu'il le flattoit du succès, sans tirer l'épée, on s'occupoit de deux autres Compétiteurs, *le Duc de Neubourg*, & le Prince *Charles de Lorraine.*

Le premier, déjà séxagénaire, étoit porté non-seulement par la Suéde, par les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, mais encore par le Roi de France & l'Empereur. Cette brigue montroit un de ces traits qui étonnent toujours ceux qui ne connoissent pas les Souverains. Louis XIV. abandonnoit un Bourbon, & Léopold un Prince Lorrain qu'il regardoit comme l'aîné de sa Maison ; tous deux pour protéger un Étranger.

Le Prince Charles, Fils du Duc François, & Neveu de l'indécis Charles IV. qui passa ses jours à perdre ses États &

à les reprendre, avoit pour lui An. 1669.
la fleur de l'âge, une physionomie heureuse, une taille héroïque, la force du corps, la vigueur de l'ame, une réputation de bonté & d'application, des talens pour la guerre, dont il avoit donné des preuves en Hongrie. Deux autres points de vûe le montroient favorablement. Encore libre, il pouvoit faire un mariage agréable à la République; & le Prince de Lixen, son Ambassadeur, disoit à toute la Noblesse: il se présente sans appui, pour ne tenir sa fortune que de vous-mêmes, & vous marquer en Roi sa reconnoissance. Des Jésuites, pour lui donner encore plus de faveur, débitoient qu'il étoit fort dévot à la Vierge, qu'il y avoit trois cents Saints dans sa Famille,

An. 1669. & qu'il en récitoit les Litanies chaque jour (*a*). Sans États, il n'avoit pour agents ſecrets, que le Jéſuite Richard ſon Confeſſeur, & un Moine Irlandois, traveſti en Cavalier. De pareils Émiſſaires n'étoient pas capables de lui attirer de la conſidération.

Déjà on alloit aux ſuffrages, & on touchoit au moment de décider, lorſque Debiczki, Enſeigne de Sendomir, homme vénérable par ſes mœurs & ſes cheveux blancs, fit entendre à l'Ordre Equeſtre : » Que la Faction de Condé * revivoit, qu'il s'étoit tenu » une aſſemblée ſuſpecte chez » le Primat Prazmowski, qu'on » connoiſſoit les manœuvres

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 44.

» ordinaires de la France, An. 1669.
» qu'elle faisoit dire une cho-
» se par son Ambassadeur, &
» qu'elle en tramoit une autre,
» que Condé seroit proclamé
» Roi au moment qu'on s'y at-
» tendroit le moins, si l'on ne
» se pressoit pas de l'empê-
» cher. « Sur le champ l'Ordre Equestre courut au Sénat demander l'exclusion du Prince : demande embarrassante. Le Primat cherchoit sa réponse dans les yeux des Sénateurs.

Sobieski, par sa qualité de Grand-Général, auroit du être aux frontieres : le Champ Electoral lui étoit interdit : mais la grande considération dont il jouissoit l'avoit élevé au-dessus des Constitutions, foiblesse dans la République, parce que les loix doivent être plus respectées que les grands hommes.

An. 1669. Sobieski voyant la perpléxité du Primat, prit donc la parole. Il étoit de son intérêt que l'exclusion fût prononcée ; car, quoiqu'il ne fût pas au rang des Candidats, il savoit qu'une Nation libre pouvoit en un moment se tourner de tout autre côté : & en ce cas, le Héros de la Nation pouvoit bien se flatter d'attirer ses regards. Voici pourtant comme il parla : » Il est tout différent de
» refuser son suffrage ou d'ex-
» clure. Le refus est un exer-
» cice de la liberé : l'exclu-
» sion est une injure. Si l'Or-
» dre Equestre prétend ainsi
» gêner la liberté du Sénat ;
» je me retire pour ne pas par-
» ticiper à la servitude, & à
» l'affront qu'on feroit à un
» grand Prince. Si on se con-
» tente de lui refuser les suf-

» frages, on fait que c'eſt ma » coûtume de céder à la voix » publique. « La voix devint publique le lendemain, & le Primat prononça l'excluſion, contre ſon propre avis, & celui du Sénat (a). An. 1669.

Tous les Ordres ſe calmerent pour un tems, n'ayant plus les yeux fixés que ſur le Duc de Neubourg & le Prince Charles. On diſcuta leurs vertus & leurs vices, les biens & les maux que la République pouvoit en attendre. C'eſt au Tribunal de la Liberté que les Princes doivent ſe faire juger, s'ils veulent apprendre ce qu'on penſe d'eux. Ils l'ignorent éternellement dans leur Cour. Les Partiſans du Prince Charles,

(a) Zaluski, ibid. pag. 118.

An. 1669. c'eſt-à-dire, la plus grande partie de la Nobleſſe à cheval, ne ceſſoient de répéter : » Que » ferons-nous de Neubourg ? » Un Prince séxagénaire, qui » n'aura pas plûtôt eſſayé la » Couronne, qu'il faudra pen- » ſer à une autre Election en » nous rejettant dans le trou- » ble, & quand même il vi- » vroit plus qu'il n'eſt permis » de l'eſpérer, ſon âge lui per- » mettra-t-il d'apprendre notre » Langue, de ſe former à nos » mœurs, de ſupporter les tra- » vaux des Comices, des Ju- » gemens, du Sénat & du » Camp ? Quels biens en at- » tendons-nous ? Trop de Po- » tentats s'intéreſſent à lui pour » qu'il ne nous en coûte pas » quelque choſe. La Suéde & » le Brandebourg nous tou- » chent de près. On nous of-

» fre un Roi : mais qu'on nous An. 1669.
» cite ce qu'il a fait dans la
» guerre ou dans la paix, pour
» la gloire & le bonheur de ses
» Sujets. Tout ce qu'on sait,
» c'est qu'il est Pere d'une fa-
» mille nombreuse : deux de
» ses Fils sont destinés au Sa-
» cerdoce ; pour qui seront nos
» meilleures Abbayes, nos plus
» riches Evêchés, si ce n'est
» pour eux ? Et ses Filles !
» Quel fardeau pour l'État !
» Si ce Vieillard recherche
» notre Couronne, c'est moins
» pour lui, n'en doutons pas,
» que pour sa postérité qu'il
» veut élever sur le Trône.
» Livrés pour toujours à la du-
» reté d'une Nation hautaine,
» nous verrons la Cour & les
» grandes Places se remplir
» d'Allemans & d'Allemandes
» qui nous vanteront sans cesse

An. 1669. » leur naissance, qui nous bra-
» veront nous & nos Femmes;
» nous les Enfans des Sarma-
» tes, qui tant de fois ont fait
» trembler la Germanie (*a*).

» La fortune nous offre un
» autre Prince bien différent
» de celui-là; il sort d'une Na-
» tion modeste, & il l'est lui-
» même; fier seulement à la
» tête d'une Armée. Les Lor-
» rains, en petit nombre, s'il
» en amene, se croiront trop
» heureux de marcher nos é-
» gaux. Sans brigue, sans re-
» muer l'Europe pour s'élever,
» il ne veut devoir notre Scep-
» tre qu'à nos suffrages. Son
» âge, sa taille, sa force, ses
» vertus, les actions qui l'ont
» déjà illustré, tout nous pré-

(*a*) Id. ibid. pag. 76.

» sage un regne long & heu- An. 1669.
» reux. Ses enfans, s'ils doivent
» lui succéder, naîtront Polo-
» nois, & de telle Mere qu'il
» nous plaira (a). «

Le Sénat, les Nonces & presque tous les Grands qui vouloient le Duc de Neubourg, convenoient que le portrait du Prince Lorrain étoit fidéle : mais, après avoir adouci celui de son rival, ils vantoient beaucoup ses grandes possessions, & ce qu'il promettoit à la République : un Corps de troupes entretenus à ses frais, la solde d'une année pour les Troupes Nationales, une Ecole Militaire pour la jeune Noblesse, avec des secours pour la faire voyager, avantages que

(a) Id, ibid. pag. 42.

An. 1669. le Prince Charles pouvoit bien promettre, mais qu'il n'étoit pas en état de réaliser, n'ayant pas la même fortune, ou plûtôt sans fortune, puisque la France venoit de dépouiller son Pere. En le refusant, ajoûtoient-ils, nous n'en avons aucun malheur à craindre : mais en rejettant le Duc de Neubourg, songeons que les Puissances qui nous le proposent ont des Armées pour se faire obéir.

A ces mots la Noblesse ne se contint plus : une fureur subite s'alluma, le feu passa dans tous les rangs. Le Sénat, les Grands Officiers & les Nonces, n'étoient point assez défendus par le retranchement qui borde la Szopa. La République assiégea la République. Il y eut plusieurs décharges, présages

de toutes les horreurs qui pou- An. 1669.
voient ſuivre. On voyoit les Sénateurs & les Nonces ſe précipiter de leurs ſiéges, courir çà & là, ou ſe coucher par terre, tandis que les balles ſiffloient ſur leurs têtes. Quelques-uns gagnerent les portes du Camp ; on les reçut le piſtolet ſur la poitrine : deux furent tués, un grand nombre bleſſé. Tous par la crainte de la mort furent forcés à reprendre leurs places (*a*). Le tumulte augmentoit d'un moment à l'autre. Le Maréchal de la Diète, Potocki, ſe pré-

(*a*) Cette violence a fait donner une nouvelle forme à la Szopa. Ce bâtiment de bois étoit tout ouvert, ſoutenu ſeulement par des piliers : il fut fermé pour les Elections à venir. La Nobleſſe en murmura : mais l'innovation ſubſiſte.

An. 1669. ſenta pour l'appaiſer. On ſe fit violence pour ne pas l'inſulter : mais on ne ſe calma pas. Rien de plus difficile que de contenir une Nation qui fait des Rois. Depuis l'ouverture de la Diète, point de nuit où l'on ne trouvât des perſonnes aſſaſſinées dans les rues de Varſovie ou dans le Champ Electoral. Sobieski avoit deux titres pour ſe faire écouter. Comme Grand - Maréchal, il avoit la grande Police ; & comme Grand-Général, il avoit l'Armée à ſes ordres. Il en impoſa au Peuple de Varſovie. Il menaça d'appeller des troupes & de faire feu ſur toute faction qui voudroit violenter les ſuffrages. La crainte ſuſpendit la fureur, & le Palatin de Kaliſch, Opalinski, employa la ſageſſe des remontrances.

» A quoi pensons-nous, dit- An. 1669.
» il, de vouloir nous égorger,
» pour des Princes que nous
» n'avons jamais vûs, & qui,
» peut-être, nous frapperont
» de leur Sceptre? Nos Ancê-
» tres étoient plus sages. La
» Nation à peine formée, se
» trouva divisée comme elle
» l'est aujourd'hui, entre plu-
» sieurs Prétendans étrangers.
» Les malheurs dont on étoit
» ménacé, ramenerent la rai-
» son. Un Originaire Polonois,
» *Piast*, fut choisi; & cet hom-
» me sans fortune, sans naiss-
» sance, gouverna si sagement
» qu'aujourd'hui encore tout
» Polonois se nomme *Piast* par
» honneur & par reconnoissan-
» ce. Laissons le Duc de Neu-
» bourg gouverner sa nombreu-
» se Famille & son petit État.
» Que le Prince de Lorraine

An. 1669. » emploie ſon argent pour ren-
» trer dans le ſien. Imitons
» nos Ancêtres, éliſons un
» *Piaſt* (a). «

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'un diſcours ſage a calmé les eſprits .... Mais quel *Piaſt*? C'étoit encore un embarras dont il n'étoit pas aiſé de ſortir. Les yeux ſe tournerent ſur Sobieski. Si dans ce moment il ſe flatta de la Couronne, l'illuſion fut courte. Plus on réfléchit ſur l'Hiſtoire ancienne & moderne, plus on voit que les choſes humaines ſont le jouet de la fortune. Celui qu'elle réſervoit ſecrettement pour le Trône, étoit le dernier que l'opinion publique y auroit deſtiné. Il s'intéreſſoit

(a) Hiſt. des Diètes, pag. 194.

ſi peu à l'Election qu'on ne le An. 1669.
trouva pas dans ſa tente : mais dans un Couvent de Varſovie. C'étoit Michel Wieçnowieçki. Les deux Palatins, Opalinski & un autre, l'amenent au Champ Electoral ſans lui rien communiquer de leur deſſein, le préſentent, le propoſent, le nomment. Un Prélat, Olſowski, Evêque de Culm, & Vice-Chancelier de Pologne, recommandable par ſes vertus, avec un ton d'enthouſiaſte, s'écrie : *Vive le Roi Michel.* Sur le champ ce cri paſſe d'une bouche à l'autre : tous les Ordres le répétent, il ne manque plus que la proclamation de la part du Primat : la Nobleſſe l'y force le piſtolet ſur la gorge ; & Wieçnowieçki eſt Roi.

Le plus étonné de la Nation,

An. 1669. ce fut lui-même. Il pleuroit, il se faisoit traîner à la Couronne, il protestoit qu'il étoit incapable de la porter ; & à dire vrai puisque la Nation, rejettant l'Étranger, avoit tourné ses regards sur un Piast, il sembloit qu'elle n'auroit pas dû balancer entre Wieçnowieçki & Sobieski. Wieçnowieçki avoit à peine trente ans : Sobieski, qui comptoit dix ans de plus, touchoit à cette maturité qui est si nécessaire au Chef d'un grand Peuple. Wieçnowieçki avoit passé sa jeunesse dans l'inertie : Sobieski avoit employé la sienne aux voyages, à l'étude des affaires publiques & à la guerre. Wieçnowieçki n'avoit rempli aucune charge dans l'État : Sobieski étoit arrivé aux plus grandes par des actions d'éclat, & il s'y soutenoit sur de

nouveaux triomphes. Wieçnowieçki n'avoit pas même la considération que les richesses donnent ; il subsistoit d'une pension de six mille livres dont la Reine Louise l'avoit gratifié, & des bienfaits de l'Evêque de Plocsko : Sobieski étoit puissant en terres & en vassaux. Wieçnowieçki étoit venu dans la foule des Nobles pour mêler son suffrage aux leurs : Sobieski, le premier Personnage dans la République, sembloit plûtôt se présenter pour recevoir les suffrages que pour donner le sien. Une seule chose parloit en faveur du nouveau Roi, si cette chose peut faire le bonheur d'un Peuple ; c'étoit la naissance. Il descendoit de Koribut, Oncle du grand Jagellon. Il étoit Fils de Jéré- An. 1669.

An. 1669. mie Wieçnowieçki, Palatin de Russie, qui après avoir joui d'une grande fortune en Ukraine, étoit mort ruiné par les Cosaques. Le Fils n'ayant pour lui qu'un vain Nom, devoit-il s'attendre à un si beau jour?

Rien dans les autres États ne ressemble à cette Fête. Qu'on imagine plus de cent mille Nobles à cheval, qui aimeroient mieux se réduire à la derniere nécessité que de ne pas étaler de la magnificence, tous les Grands & les Puissants sous le faste Asiatique, un Peuple de curieux, la Garde nombreuse du camp, une Artillerie dont le bruit se mêle aux acclamations d'un Royaume assemblé: c'est dans cette pompe militaire & civile, que l'on conduit le Prince élu, d'abord

à la Basilique de S. Jean, & ensuite au Palais des Rois. La Nation dans les premiers momens de son enthousiasme, tournoit tout en heureux présages. Toujours frappée des anciens Romains, elle tient aux augures autant que le Christianisme peut le permettre. Pendant l'Election une Colombe avoit volé sur l'enceinte où le Sénat délibéroit. Un Aigle avoit plané sur la Noblesse. Un essain d'Abeilles avoit bourdonné autour de Wieçnowieçki sans le blesser, comme autrefois elles avoient carressé la Statue d'Antonin le Pieux. On mêloit à tout cela des pressentimens que des Moines avoient eus à l'Autel; & on annonçoit le régne le plus fortuné. On verra bientôt que la Colombe, l'Aigle, An. 1669.

An. 1669. les Abeilles & les Moines se tromperent (*a*).

Casimir n'y fut pas trompé; car en apprenant la Proclamation, il s'écria : *Quoi! ils ont couronné ce pauvre Homme!* Son régne s'annonça si mal dans les Pays étrangers, que peu de tems après son Election, l'Electeur de Brandebourg, dont la Maison n'étoit pas à beaucoup près aussi puissante qu'aujourd'hui, (Fréderic II. étoit encore à naître,) fit enlever un Gentilhomme Prussien sous les fenêtres de son Palais, asyle qui fut violé sans réparation.

Jamais Roi n'eut plus besoin d'être gouverné; & en pareil cas, ce ne sont pas toujours les

(*a*) Zaluski, pag. 133. 146.

plus éclairés & les mieux intentionnés qui gouvernent. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, Casimir *Paç*, s'empara de sa confiance : avec un esprit élevé, une éloquence naturelle, il avoit des lumieres. Mais plus ambitieux que Citoyen, il ne vouloit les employer que pour la grandeur de sa Maison. Elle étoit déjà la plus florissante de la Lithuanie, quoiqu'elle n'en fût pas originaire. Elle s'incorporoit aux *Pazzi* de Florence. Cette Parenté avec *Sainte Magdelaine de Pazzi*, avoit coûté au Grand-Chancelier près de deux millions pour bâtir un Monastere de Camaldules, sous l'invocation de sa Parente : profusion singuliere pour un Homme d'État. Son Frere, Michel Paç, remuant, emporté, capricieux, étoit Grand-Général de An. 1669.

An. 1669. Lithuanie, Rival décidé de Sobieski, sachant bien la guerre, sans avoir cette supériorité de génie qui rassure les États chancelans.

La Pologne alloit être ravagée, si Sobieski ne l'eût pas défendue. Les Cosaques, malgré la paix qu'ils avoient faite avec la République, sous le régne de Casimir, entroient dans de grandes défiances sur les desseins du Roi Michel. Ils craignoient l'envie qu'il pouvoit avoir de recouvrer les grands biens de sa Maison en Ukraine, & en même tems tous ceux des Seigneurs Polonois qui avoient été dépouillés. Pour se rassurer, ils demanderent un abandon de tous ces titres. La Pologne de son côté, appréhendoit de rentrer en guerre dans un tems où elle étoit fort épuisée.

épuisée. Le Roi confia la négociation à Sobieski. Il auroit voulu pouvoir en charger tout autre ; car il commençoit à prendre de l'ombrage contre un Sujet trop estimé. Le Chef des Cosaques, ce même Dorofcensko que Sobieski avoit déjà battu, fut inflexible. Il fallut donc recourir à la derniere raison des Rois, qui a fait couler tant de sang depuis que les hommes se sont donné des Maîtres. Sobieski l'épargna autant qu'il put. Il regardoit celui des Cosaques mêmes comme le bien de la République : les Cosaques étoient effectivement de bons Sujets avant qu'on en eût fait de mauvais Esclaves. Une autre raison qui engageoit Sobieski à user de ménagement, c'est qu'il avoit peu de forces. Le génie & l'a- An. 1671.

An. 1671. dresse suppléerent. Il jetta de la division parmi les Cosaques. Il opposa un nouveau Chef à l'ancien, Hanenko à Doroscensko. Il remit sous l'obéissance de la Pologne les Villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braclaw, & tout le pays entre le Bog & le Niester. Doroscensko battu ne sauva le reste de l'Ukraine que par la menace qu'il fit de livrer le pays aux Turcs, si on le poussoit à bout. Sobieski suspendit la Victoire. Les félicitations qu'il reçut, marquent l'importance de cette campagne, » On » ne peut assez admirer votre » courage & votre prudence » dans cette expédition. Com- » ment avec une poignée de » Soldats avez-vous pu nous » reconquérir tant de places, » Braclaw sur-tout qui seule

» vaut une victoire? Vous nous An. 1671.
» ouvrez toute l'Ukraine, &
» vous acheverez de nous la
» rendre. Vous forcez l'Envie
» même à convenir que la Po-
» logne vous doit son salut (*a*)«.
C'est ce que lui écrivoit le
Vice-Chancelier au nom du
Roi & de la République ; &
c'est ainsi que le Grand-Géné-
ral se vengeoit de n'avoir pas
été couronné.

Mais il vouloit que, sans
abuser de la victoire, on mé-
nageât les Cosaques, & qu'on
les fît rentrer dans le devoir
par la clémence & l'attrait du
bonheur.

Tel fut aussi le vœu de tous An. 1672.
les Nonces & de la plus grande
partie du Sénat dans la Diète:

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 133. 146.

An. 1672. mais le Roi & son Conseil pensoient différemment. Le Régne du foible Michel étoit celui des Favoris. Son Conseil étoit composé des Pensionnaires de l'Empereur Léopold, dont il venoit d'épouser la Sœur. Léopold craignoit un Armement formidable que le Turc préparoit. Il entrevit un moyen de le détourner sur la Pologne. Il savoit que Doroscensko avoit ménacé de livrer l'Ukraine au Turc, si on le réduisoit aux extrémités; & en même tems, il imagina que le Turc ne seroit pas indifférent à la conquête de cette belle Province qui lui ouvriroit la Pologne & la Moscovie, deux États d'où étoient sortis tant d'ennemis contre l'Empire Othoman. Il savoit encore que Michel, en recouvrant l'U-

kraine par la force ouverte, se flattoit de recouvrer aussi l'immense Patrimoine de ses Peres, & au-delà. Léopold, avec toutes ces connoissances, n'eut pas de peine à lui persuader que toute négociation avec des Rebelles étoit aussi dangereuse qu'humiliante; que pardonner à Dorofcensko, c'étoit affoiblir l'autorité Royale. Michel se crut donc grand en se montrant inflexible. An. 1672.

Cependant la Diète, selon les loix, pouvoit le forcer à la Paix. Il acheta un Nonce qui protesta, disparut, & la Diète fut rompue. Un fait qui montra bien que la protestation du Nonce étoit une manœuvre de la Cour, c'est que le Roi ne fit aucune démarche pour le chercher, le ramener & rendre l'activité au Conseil de la Nation.

An. 1672. ques que sur un grand fond, l'appelloient *la lumiere des Nations, le gardien des Loix, le terrible Commandant.* On sait le mot de Montécuculi en se retirant lorsque ses rivaux finirent leur carriere : *un homme qui a eu l'honneur de combattre contre Turenne, Condé & Cuprogli, doit-il compromettre sa gloire avec des gens qui ne sont que commencer à commander des Armées.* Montécuculi ne connoissoit dans Cuprogli que le Général.

L'habile Ministre réfléchissant sur les offres de Dorofcensko forma le dessein de subjuguer la Pologne, renvoyant à une autre campagne la destruction de l'Empire de Vienne, victoire qui deviendroit plus facile par celle-ci ; & il voulut que son Maître vînt cueillir

lui-même les lauriers qu'il lui préparoit. La présence de Mahomet à l'armée étoit, de la part du Visir, un trait de politique & d'attachement. Ce Sultan, malgré les victoires de son regne, commençoit à tomber dans le mépris & la haine; parce que livré entierement à ses plaisirs il dépensoit plus dans son serrail, qu'il n'eût fait en battant les Chrétiens. An. 1672.

Mais le Divan représentoit que cette guerre ne pouvoit être juste sans une sommation préalable aux Polonois, & un refus de leur part de satisfaire les Cosaques. *Le Mouphti* surtout, c'est-à-dire, le Pontife de la Religion Mahométane, refusoit son *Fetfa*. Ce Mouphti est un personnage bien important, le seul pour qui le Grand-Seigneur se lève : mais s'il s'a-

An. 1672. visoit de prévariquer, il seroit pilé dans un mortier jusqu'à être réduit en bouillie (*a*). Le Fetfa qu'il refusoit est une espèce de Mandement qui accompagne presque toujours les ordres publics du Grand-Seigneur. Sans cet oracle les Peuples obéiroient mal. Cuprogli trop ami lui-même de la justice & de la Religion pour ne pas les écouter, avertit la République par cette dépêche.

» Vous dites que l'Ukraine » vous appartient, & que les » Cosaques sont vos Sujets ; » comme si nous ignorions que » cette Nation libre autrefois, » ne dépendoit que d'elle-mê- » me. Il est vrai qu'elle s'est

(*a*) Ricaut, histoire de l'Empire Othoman, page 190.

» donnée à vous de son propre An. 1672.
» mouvement, & à certaines
» conditions : mais elle n'a pas
» compté se livrer à des Ty-
» rans qui lui ont fait mille ou-
» trages. Elle a donc pris les
» armes selon le droit naturel
» pour recouvrer sa liberté &
» son premier état. Elle a sup-
» plié la sublime Porte de la
» recevoir sous sa protection
» & de faire pour elle ce qu'-
» elle fait pour tous les malheu-
» reux ; c'est pourquoi l'invin-
» cible Mahomet vient d'en-
» voyer à Dorofcensko, chef
» des Cosaques, le sabre & l'é-
» tendard. Sachez donc que, si
» vous ne vous dépêchez de
» composer avec mon Maître
» qui est déjà en mouvement
» vers Andrinople ; que si vous
» le laissez arriver sur vos fron-
» tieres avec des forces im-

An. 1672. » menſes, ce ne ſera plus par
» un traité, mais avec le fer
» & la colere du Dieu ven-
» geur que la conteſtation ſe
» décidera (*a*) ».

Au bruit de ce tonnerre le Sénat s'aſſemble. On commence par s'indigner de ce que la lettre qui contient une déclaration de guerre, eſt écrite par le Viſir & non par le Sultan lui-même, arrogance mépriſante. Les partiſans du Roi ſaiſiſſent ce moment d'indignation pour inſinuer que la déclaration n'eſt point ſérieuſe :
» pourquoi la Porte romproit-
» elle avec nous qui ne lui en
» donnons aucun ſujet, elle qui
» eſt ordinairement ſi fidelle à
» ſes traités ? Seroit-ce pour

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 360.

» agrandir son Empire ? Mais An. 1672.
» on sait qu'à présent elle est
» plus occupée à conserver
» l'immensité de ses possessions,
» qu'à les étendre. Seroit-ce
» effectivement pour soutenir
» Doroscensko ? Il étoit bien
» plus naturel de le favoriser,
» lorsque ses forces étoient en-
» tieres. Mahomet viendroit-
» il avec tout le poids de sa
» puissance pour faire société
» avec un brigand ? La décla-
» ration du Visir n'a que l'ap-
» parence d'une menace arra-
» chée par les importunités &
» les mensonges de Doroscens-
» ko. Mais à supposer que la
» foudre suive l'éclair, le Czar
» nous offre une forte diversion
» dans laquelle il promet de
» faire entrer la Perse, & pen-
» sons-nous que l'Empire d'Al-
» lemagne ne soit pas intéressé

An. 1672. » autant que nous à contenir le
» Tyran de l'Asie ? C'est en-
» core un secours à demander
» promptement (a) ».

Les vrais Patriotes répondent qu'il est bien plus simple de satisfaire les Cosaques, & d'ôter par-là tout prétexte à la Turquie de troubler la Pologne. Sobieski étoit absent. Le Primat demande qu'on suspende toute délibération sur la guerre jusqu'à l'arrivée du héros qui l'entendoit si bien. Ce n'étoit pas le sentiment du Roi, qui craignoit d'augmenter l'importance du Grand-Général. La nuit vient, on veut déliberer aux lumieres. Le Primat s'y oppose, de crainte que dans le feu des contestations, on ne

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 372 & suiv.

joue du poignard à la faveur An. 1672.
des ténébres, violence qui s'étoit montrée plus d'une fois dans les assemblées. Il appréhenda peut-être pour lui-même quelqu'un de ces scélérats qui font toujours plus que les Rois ne désirent.

Le lendemain Sobieski arrive. La plûpart des Sénateurs vont au-devant de lui. Il entend ses louanges en plein Sénat. On dit que la Robe & le Saie lui conviennent également, qu'il mêle les lauriers aux faisceaux, qu'il sait être Sénateur & Capitaine. Tout cela étoit vrai: mais il falloit, sans perdre un moment, s'arrêter à un parti qui pût sauver la République. Sobieski parla vivement pour pacifier les Cosaques, il toucha tous les points sur lesquels la Pologne pouvoit

An. 1671. se relâcher. Mais on ne persuade pas les esprits bornés, encore moins les Princes qui s'accoutument à confondre le pouvoir avec la raison. Michel s'opiniâtra & laissa la Porte sans réponse, comme si ses menaces avoient été vaines.

Ce fut alors qu'une ligue se forma pour le détrôner. Les Polonois ont pour maxime que tout peuple qui peut faire un Roi, peut le défaire. Ainsi ce qu'on appelleroit ailleurs conjuration, ils le nomment l'exercice d'un droit National. On comptoit parmi les chefs de la Ligue le Primat Prazmowski, le grand-Enseigne Sieniawski, le Palatin de Cracovie, Lubomirski; celui de Mazovie, Ledchinski; celui de Kiovie, Potoçki; un Vielopolski, & d'autres Seigneurs

de cette importance. L'entreprise n'étoit pas auſſi orageuſe qu'elle le ſeroit dans un Royaume héréditaire. Elle avoit pourtant ſes dangers. An. 1672.

Les Seigneurs ligués jugerent à propos de prévenir & de ménager l'Empereur à cauſe de ſa ſœur qui partageoit le Trône de Pologne avec Michel. Ils lui découvrirent toutes les plaies de l'Etat; & ſurtout l'incapacité de Michel pour le gouvernement. Chez des Nations fières un Roi mépriſé chancele preſque toujours ſur le Trône, tandis qu'on voit des uſurpateurs eſtimés s'y affermir. Jamais les Anglois ne penſerent à détrôner Cromwel. Ce Cromwel avoit humilié la Hollande, impoſé les conditions d'un Traité au Portugal, vaincu l'Eſpagne, forcé la France

An. 1672. son beau-frere & regner avec lui.

Un autre embarras, c'étoit de savoir sur quelle tête on mettroit la couronne. L'Empereur excluoit tout hérétique & tout François : tout hérétique, celui même qui se convertiroit pour regner : » tout François, » Nation légere, disoit la dépêche, inquiete & sulphureuse. Ses machinations contre toute l'Europe & en particulier contre la Maison d'Autriche, sont assez connues. Il ne seroit pas juste » que pour vous faire du bien » j'exposasse ma Maison & » l'Empire. Le Roi que je vous » propose, c'est le Prince Charles de Lorraine, celui que » vous avez presque couronné » dans la derniere élection. Ne » le regardez pas comme un

» Prince sans fortune & sans puissance qui seroit à charge à la République. Si son pere est dépouillé de ses Etats, ce n'est qu'un malheur passager qu'il doit à la France, & dont elle aura plus à se repentir qu'à se féliciter (*a*) ». An. 1673.

Léopold dans la derniere Election avoit préféré le Duc de Neubourg à ce Prince qu'il vantoit tant : mais la politique permet-elle aux Souverains d'avoir toujours le même langage & le même visage ? Après avoir développé son plan, marquant encore son regret de voir arracher le Sceptre au Sérénissime Roi Michel, & gémissant sur cette triste nécessité, il prioit très-instamment

(*a*) Zaluski, ibid. page 342 & suiv.

An. 1672. la République de pourvoir convenablement à sa subsistance.

Jusques-là les Seigneurs ligués, incertains de Sobieski, dont la conduite paroissoit encore ménager la Cour, ne lui avoient rien communiqué de leur dessein : mais réfléchissant sur la nécessité de le gagner, ils s'ouvrirent à lui. Le parti qu'il alloit prendre pouvoit décider du sort du Roi & du Royaume. Grand-Maréchal & Grand-Général, Maître & Pere d'une Armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, il embrassa la cause du Royaume contre le Roi. Mais soit qu'en déterminant la déposition de Michel, il voulut fixer les regards sur lui-même ; soit qu'il n'envisageât que la chose publique, il représenta combien il étoit dangereux d'accepter

un Roi de la main de l'Empereur; que c'étoit mettre l'État fous la tutelle du Confeil de Vienne; qu'on en avoit fait la trifte expérience depuis que Michel étoit fur le Trône: An. 1672.
» mais autant qu'il eft jufte,
» ajoûta-t-il, d'ôter la Couronne
» à celui qui ne fait pas la por-
» ter, autant il feroit injufte de
» lui ravir fon Époufe; & la Ré-
» publique ne fauroit fans honte
» fe prêter à cet infâme com-
» plot. Au refte fi la Pologne n'a
» point de Chef à nous donner,
» la France nous en offre un auffi
» guerrier que le Prince Charles,
» fans aucune fuite fâcheufe.
» C'eft un defcendant du fameux
» Comte de Dunois, qui fauva
» les François & Charles VII;
» c'eft le Duc de Longueville (a),

(a) Connu auffi fous le nom de Comte de Saint-Paul.

An. 1672. son Peuple. Un grief qu'on lui avoit en quelque façon pardonné, revivoit dans la Diète. Il avoit juré à son Couronnement de ne se marier qu'au gré de la République, & il ne l'avoit pas même consultée, pour épouser l'Archi-Duchesse d'Autriche Eléonore.

Le Czar lui avoit offert sa Fille avec la restitution du Duché de Sévérie & d'autres avantages considérables, proposition qui plaisoit fort à la République, au lieu que l'Archi-Duchesse n'apportoit rien. Il n'avoit écouté que le Chancelier *Paç*. Les cinq cents mille livres qu'il avoit dépensées pour les frais de cette alliance, il avoit voulu les tirer secrettement du trésor de la Nation, attentat, disoit-on, contre la République qui doit savoir

l'emploi de ses finances, & An. 1672.
qui ne doit rien pour un mariage qu'elle désapprouve. Ce mariage lui avoit attiré un autre reproche. L'Ordre de la *Toison d'Or* qu'il avoit accepté, étoit regardé comme une marque de vasselage, comme une ignominie pour le Roi & les Sujets, comme un engagement à épouser les intérêts & à venger les injures de la Maison d'Autriche. On prétendoit même qu'il l'avoit juré dans la cérémonie qui fut secrette. » Ce
» n'est pas ainsi, ajoûtoit-on, que
» se conduisit Etienne Batori lors-
» que l'Ambassadeur d'Espagne
» lui présenta le même Ordre. Ce
» Roi que nous regrettons en-
» core avoit fait faire un Col-
» lier où en place du *Mouton* on
» voyoit un *Loup* armé de dents

An. 1672. menaçantes (*a*). » *Voilà mon or-*
» *dre*, dit-il, *j'accepterai le vôtre*
» *quand mon frere le Roi d'Espa-*
» *gne aura reçu le mien.*

On poussoit la comparaison plus loin. » Etienne ne consul-» toit qu'avec le Sénat & les » Diètes : Michel dirige tous les » actes publics avec la Reine & » l'Ambassadeur de Vienne, qui » s'occupe nuit & jour de notre » perte. Etienne étoit toujours » à la tête des Armées : Michel » n'y a pas encore parû. Est-il » juste que les Membres s'ex-» posent pour un Chef qui se » tient à couvert (*b*).

(*a*) Les Armes de la Transylvanie dont Batori étoit Prince avant que d'être Roi de Pologne.

(*b*) Zaluski, tom. 1. pag. 168 & suiv.

Le Primat profitant de la chaleur des esprits lui parla d'un ton qui passeroit, dans une Monarchie absolue, pour un crime de leze-Majesté. » La Nation » vous a fait Roi, lui dit-il, » & vous la perdez. Au lieu de » travailler à pacifier l'Ukraine » vous avez irrité ses douleurs. » Vous n'avez pas réparé les » fortifications de Kaminiek, » ce boulevard de la Pologne. » Vous retenez la Garde Allemande que la République ne » voyoit qu'à regret sur les pas » de votre prédécesseur, quoiqu'il la payât de ses deniers. » Vous avez des hommes dans » votre Cour, dans votre cabinet qui sacrifient les intérêts du Royaume à ceux du » Roi. Les Nonces étoient en » chemin pour vous supplier » d'éloigner ces pestes publi- An. 1672.

An. 1672. » ques; vous avez trouvé le se-
» cret de les éloigner eux-mê-
» mes. Vous disposez contre
» nos constitutions des Starof-
» ties & des places de Séna-
» teur, avant la mort de ceux
» qui les occupent. Vous avez
» rompu deux Diètes pour ne
» pas exposer votre Autorité
» à l'animadversion des loix.
» Vous avez réclamé haute-
» ment les anciens droits des
» Rois; & protesté contre tout
» ce qui peut les blesser. Ces
» anciens droits qu'ils peuvent
» étendre si loin, où en ferez-
» vous la recherche? Sera-ce
» dans les archives de Vienne
» & de Madrid? Tremblons,
» Sénateurs, si nous méritons
» nos places. Ce que vous avez
» dit après votre Couronne-
» ment, ce que quelques per-
» sonnes ont entendu, que vous

» aviez juré les *Pacta conventa* An. 1672.
» avec une reſtriction mentale,
» n'eſt que trop vrai. Quelle foi
» pouvons-nous ajoûter à vos
» ſermens (*a*) ? Nous rompons
» les nôtres à votre exemple ».
La fermeté d'ame que ce diſcours paroît ſuppoſer, n'eſt point un prodige dans un Etat où l'on n'oſe pas attenter à la liberté d'un Citoyen ; & encore moins à celle d'un perſonnage public, qui dit franchement ce qu'il penſe en s'appuyant ſur la loi.

Le Primat parloit encore lorſque les Seigneurs ligués dont le nombre s'étoit accrû dans l'aſſemblée de la Nation, ſignifierent ſans ménagement à Michel de deſcendre du Trône

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 168, 263 & ſuiv.

An. 1672. par une abdication comme volontaire, ou de s'y voir forcé. Il déſeſpéra de s'y ſoutenir dès qu'il vit Sobieski dans la ligue; la cataſtrophe ſe précipitoit. Bien-tôt les magnifiques équipages des Seigneurs s'avancerent vers la Mer pour recevoir le Duc de Longueville qu'on vouloit couronner. Ce Prince étoit encore ſur les bords du Rhin dont Louis XIV. tentoit le paſſage.. Chacun ſait qu'un coup de piſtolet qu'il tira ſans néceſſité ſur des Hollandois qui demandoient la vie à genoux, fut cauſe de ſa perte. *Cette canaille*, pour me ſervir de ſes termes, à laquelle il défendoit *de faire quartier* ne lui en fit point. Elle enſevelit avec lui la branche d'*Orléans-Longueville*. Cette mort déconcerta la Ligue, & rendit quelqu'eſpérance à Michel.

Ce Roi qui ne savoit plus s'il l'étoit encore, assembla toute la Noblesse du dernier rang, cent mille Gentilshommes dans le camp de Golembe, sur le bord de la Vistule, au Palatinat de Lublin. Il avoit vécu parmi eux & au niveau de leur fortune. C'étoit principalement de leurs mains qu'il avoit reçu le Sceptre; il en étoit aimé comme un égal, & respecté comme un Roi. Il choisit *Etienne Czarneski* pour Maréchal de la Confédération Royale, avec pouvoir de lever une nouvelle Armée & de rétablir l'ancienne Milice qu'on nommoit *Hastata* à cause de la lance qu'elle portoit. La Pologne ne connoît que deux Grands-Généraux; Czarneski en montra un troisième, & au-delà. Armé des foudres de la guerre & du glaive An. 1672.

An. 1672. de la Justice, ce fut un Dictateur qui pouvoit absoudre ou proscrire. Les confédérés jurerent entre ses mains de conserver le Roi Michel sur le Trône aux dépens de leur fortune & de leur vie. La foi du serment est presqu'autant respectée en Pologne, qu'elle l'étoit du tems des Sarmates leurs ayeux. Ils inviterent les Sénateurs & tous les Citoyens en place à se joindre à eux dans un tems limité sous peine de confiscation de biens & de dégradation. Le terme étoit court; & sans la résolution de Sobieski, il falloit se jetter aux pieds d'un Roi irrité & d'un Dictateur qui ne vouloit rien ménager.

Le Grand-Général assembla son Armée à Lovicz dans le Palatinat de Raya. C'est un Ar-

chevêque de Gnesne qui a éle- An. 1674.
vé la forteresse de cette place. On voit peu de Couvens en Pologne, qui ayent été bâtis par les Princes de l'Eglise; c'est qu'ils sont tous Sénateurs & hommes d'Etat. Si on dut voir la République où étoit la plus grande partie du Sénat, elle étoit à Lovicz.

L'Armée, en se confédérant, confédération toujours redoutable, opposa sermens à sermens. Elle jura par le nom de Dieu & de Sobieski de soutenir les droits & les libertés de la Patrie, tels qu'elle les avoit reçus des anciens Guerriers qui les avoient cimentés de leur sang; de ne reconnoître pour Généraux que ceux qui avoient été revêtus du commandement avant les troubles; de leur déférer tout ce qu'on pourroit

An. 1672. apprendre de nuisible à la présente confédération, de ne révéler aucun de ses secrets; & de regarder comme ennemi de la Patrie tout Soldat qui ne se rangeroit pas sous ses drapeaux (*a*).

Pendant que la République s'armoit contre elle-même, *Cuprogli* laissé sans réponse, faisoit déclarer juste la guerre dont il l'avoit menacée; & le Mouphti la consacroit par son *Fetfa*. Déjà les ordres étoient donnés, & les queues de cheval arborées au Serrail. Ce n'est pas la fantaisie qui a donné ces bannieres aux Turcs, c'est la victoire. Ils fuyoient dans un combat, après la prise de leur grand Etendard. Le Général

(a) Zaluski, tome 1. page 396.

abbattit d'un coup de ſabre la An. 1672.
queue d'un cheval; puis l'attachant au bout d'une pique il rallia ſes troupes & vainquit.

Mahomet s'approchoit donc ſemblable à une Mer irritée prête à engloutir la Pologne. Le Roi au lieu d'aller au-devant avec les cent mille Nobles qui ſoutenoient ſa Couronne chancelante, & de montrer par-là qu'il étoit digne de regner, s'occupoit des dernieres procédures contre les premiers de ſes Sujets. Confiſcation de biens, perte d'honneurs & de dignités, dégradation; & les principaux Chefs condamnés à mort. De ce nombre furent Sobieſki & le Primat. Le comble de tout, c'eſt que les deux têtes furent miſes à prix. Le decret de mort n'eſ-

An. 1672. frayoit point les proſcrits : ils étoient au milieu d'une Armée qui pouvoit traîner les Juges à l'échafaut. Mais vingt mille ducats pouvoient tenter un aſſaſſin, d'autant plus que le decret ôtoit l'infamie attachée à l'aſſaſſinat qui pour cette fois devenoit un titre d'honneur (a).

A cette nouvelle l'Armée jetta de grands cris contre le Roi & la Nobleſſe confédérée, jurant, les ſabres croiſés, de défendre & de venger ſon Général. Il falloit qu'un tel homme pérît ou devînt enfin le maître. *J'accepte vos ſermens*, répondit-il, *mais défendons la Patrie avant tout.* Il prévoyoit que Mahomet ouvriroit la campagne par le ſiége de Kami-

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 444 & ſuiv.

niek, Capitale de la Podolie, An. 1672.
place encore plus forte par la nature que par l'art. Un rocher escarpé lui sert de baze. Une riviere, le Smotricz l'environne; & un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Ce fut dans tous les siécles le boulevard de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Il y avoit longtems que ces derniers la regardoient avec des yeux de colere; & les Tartares n'en étoient pas moins blessés. Il y envoya huit Régimens d'Infanterie pour renforcer la garnison. Le Gouverneur tout dévoué au Roi appréhenda que ces troupes n'y donnassent trop d'autorité à Sobieski; il les refusa; effet funeste des divisions civiles.

Mahomet à la tête de cent cinquante mille hommes avoit

An. 1672. passé le Danube près de Silistrie, Ville de Bulgarie, traversé la Transylvanie & la Valaquie, jetté des ponts sur le Niester aux pieds des murs de Choczin. Il parut devant Kaminiek sur la fin de Juillet. Cent mille Tartares à ses ordres arrivoient en même tems. Le Kan Selim-Gierai dans cette grande occasion marchoit en personne. Il y avoit longtems que la Nation n'avoit eu un Chef aussi distingué dans la guerre & dans la paix. Les Généraux Turcs écoutoient ses avis; & les Tartares entreprenoient tout, dès qu'ils le voyoient à leur tête. Sous un autre climat il eût fait naître l'urbanité, les sciences & les arts. Quand il pouvoit quitter le sabre, il prenoit la plume. Cantémir le traite de Philosophe & d'His-

torien excellent (*a*). Il avoit pour Lieutenants-Généraux ſes deux fils, Sultan Galga & Sultan Nuradin. A peine eurent-ils ſalué le Grand-Seigneur qu'il leur commanda d'étendre leurs courſes juſqu'à la Viſtule; tandis que les Coſaques, pouſſés par le reſſentiment, porteroient la déſolation d'un autre côté. Mahomet étoit l'idole de cette multitude qui épuiſoit la terre. Le grand Cuprogli en étoit l'ame. An. 1672.

Sobieski avec trente-cinq mille Polonois ne pouvoit pas préſenter bataille à cent cinquante mille Turcs devant Kaminiek. Il abandonna cette forteresſe à ſa terrible deſtinée. Il étoit même plus important d'ar-

(*a*) Cantémir, tome 2. pag. 139.

An. 1672. rêter ce torrent de Tartares qui alloit se déborder dans le cœur de la Pologne. Le Kan ravageoit la Pokucie; Sultan Nuradin, la Volhinie; Sultan Galga tenoit le milieu par le centre du Palatinat de Russie.

Il ne faut pas perdre de vûe les cent mille Nobles sous les ordres du Roi, dans le camp de Golembe, & Sobieski avec sa petite Armée dans celui de Lovicz. Une imprudence de Nuradin montra de quel côté étoit le vrai courage & l'amour de la Patrie. Le jeune Tartare côtoyant le Palatinat de Lublin, vint passer entre les deux camps. Le Roi & la Noblesse se persuadérent que cette manœuvre du Tartare étoit concertée avec Sobieski. L'allarme fut si grande, que ce Prince ne se crut pas en sureté au milieu de cent

mille Gentilshommes. Il se réfugia dans les murs de Lublin(a), à six lieues de son camp; & la Noblesse se dissipa. An. 1672.

Sobieski n'ayant plus rien à craindre de ses Concitoyens, déploya toute sa grandeur. Celui qu'on venoit de condamner à mort, fit tout pour sauver ses Juges. Il chercha les Tartares par-tout où ils se présentèrent. Nuradin fut sa premiere victime. Il le joignit & le battit aux

(a) Cette Capitale du Palatinat du même nom, jouit d'une grande célébrité. Les Tribunaux Judiciaires pour toute la petite Pologne y attirent quantité de Noblesse, & de Marchands de toute Nation. Parmi ses édifices, on regarde surtout le Palais de Marc Sobieski, Palatin de Lublin, ayeul de Jean.

An. 1672. portes de Krasnobrod (a). La déroute fut si grande, que le Général se sauva presque seul dans l'Armée de son Frere, Sultan Galga. Celui-ci, pour éviter un pareil désastre, s'approcha du Niester afin d'unir ses forces avec celles du Kan. Il fut prévenu par l'extrême diligence de Sobieski; & ses pertes surpasserent celles de son frere. La plaine de Nimirow fut couverte de Tartares qui expiroient sur le butin qu'ils avoient fait. Le reste prit la fuite.

Sobieski laissant son Infanterie avec les équipages poursuivit les fuyards avec sa Ca-

(a) Ce n'est qu'un Village dans le Palatinat de Lublin : mais les Héros donnent de la célébrité à tous les endroits où ils agissent.

valerie. Il y eut un nouveau combat à Grudeck, un autre à Komarne d'où les deux Sultans se sauverent dans le dernier désordre. Ils crurent pouvoir respirer avec les débris de leur Armée au-delà du Niester. Sobieski les poussoit. Ils se jetterent à travers deux autres rivieres, le Stry & la Chevitz que Sobieski passa lui-même. Enfin les deux Sultans joignirent leur pere. Le Kan qui n'avoit pas encore combattu, avoit des forces de reste pour venger ses fils. Mais intimidé par leur désastre, & plus inquiet encore sur l'immense butin qu'il vouloit conserver & qui l'embarrassoit, ne pensa qu'à éviter tout engagement. Ce butin intéressoit Sobieski encore plus que lui. C'étoit les dépouilles de la Pologne. Je An. 1672.

An. 1672. ne parle ni des fourures, ni de l'argent, ni de l'or; mais des animaux qui font la guerre & de ceux qui labourent les terres: mais de trente mille esclaves de tout âge, de tout sexe & de tout état, la plus grande partie Cultivateurs. Ce que le Tartare emmenoit de moins précieux, c'étoit des Moines. Le Kan fuyoit toujours. Sobieski ne le perdoit pas de vûe; & plus expérimenté que lui il attendoit le moment de le combattre avec avantage. C'est ce qui arriva près de Kalusse aux pieds des Monts Carpates, dans une gorge où l'ennemi ne pouvoit pas se développer. L'action fut sanglante. Le Kan laissa sur le champ de bataille quinze mille morts & tout son butin. Ce fut un spectacle touchant lorsqu'on ôta les fers à

trente mille Polonois pour en- An. 1672.
charger les Tartares qui furent pris après le combat (*a*). Tant de malheureux qui ne comptoient plus revoir ni leurs femmes, ni leurs enfans, ni leurs foyers, se prosternerent devant leur Libérateur, qui se prosterna lui-même devant le Dieu des Armées.

La Pologne étoit quitte des Tartares : mais elle ne l'étoit pas des Turcs. Si les cent mille Nobles du camp de Golembe, cette Pospolite que la Pologne vante tant, & qui peut-être eût fait des prodiges sous un grand Roi ; si, dis-je, elle eût attaqué les Turcs pendant que Sobieski poussoit les Tartares, qui sait, si Kaminiek n'eût

(*a*) Legnich. pag. 231.

An. 1672. pas été ſauvé ? Les Turcs ont ſçu la perfection des siéges avant les Chrétiens : à celui de de Candie ils avoient fait des lignes parallèles dans leurs tranchées. Cuprogli employoit ici toute l'étendue de l'art Militaire. Il y avoit près d'un mois qu'une artillerie monſtrueuſe foudroyoit les ouvrages de la place. Il ne reſtoit que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit acceſſible que par un pont ; & l'habile Viſir étoit effrayé de tout le ſang Muſulman qui couleroit dans un aſſaut. Il profita de la faute du Gouverneur. Il ſavoit qu'en refuſant les Soldats de Sobieſki, il avoit reçu dans la place toute la Nobleſſe de Podolie, hommes, femmes & enfans. Il employa la bombe, qui tombant dans un lieu peu étendu, où tant

tant de monde étoit entassé, An. 1672.
accumuloit les morts sur les mourans. Ces cris des femmes & des enfans énervoient le Soldat & la défense. Cependant on ne parloit pas encore de se rendre. Cuprogli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit savoir aux Assiégés que s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout seroit passé au tranchant du cimetère, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant qui tette. Cette menace, accompagnée de toutes les dispositions qui annonçoient un assaut général glaça, tous les cœurs ; & on battit la chamade le 29 Août.

Un Major d'Artillerie au désespoir de voir rendre une place qu'on auroit pû mieux défendre, ne voulut pas survivre à une si grande perte. Il y avoit

An. 1672. une grosse tour à l'entrée du pont, qui servoit de magasin à poudre, il y ajusta une mêche allumée & monta sur la plate-forme, d'où il voyoit les Turcs entrer dans la place, & les Polonois accourir pour adoucir les vainqueurs. Le magasin sauta, & l'engloutit dans ses ruines brûlantes avec tout ce qui se trouva à une certaine distance, Turcs & Polonois. Les Polonois qui échapperent, eurent bien de la peine à se faire pardonner un crime dont ils étoient innocens.

Mahomet ne changea rien aux articles de la capitulation : mais la consternation fut grande lorsqu'on le vit entrer à cheval dans l'Église Cathédrale, comme autrefois Mahomet II. dans Sainte-Sophie à Constantinople. Les Polonois indignés

de cette profanation ne se rappelloient pas que les Chétiens plus d'une fois avoient traité de même les Mosquées Turques : outrage réciproque. An. 1672.

On assure que la nouvelle de la prise de Kaminiek, arrivée en France au mois d'Octobre, fit l'effet d'un coup de foudre sur l'Ex-Roi de Pologne Casimir. Dans les grands malheurs on se reproche jusqu'aux choses qu'on n'a pas pû prévoir. Il est très-vraisemblable que si, au lieu d'abdiquer, il eût continué à regner, la Pologne eût évité l'affreux destin qui l'accabloit ; car, sans être un grand Roi, il n'étoit pas d'une incapacité à faire d'aussi grandes fautes que son successeur. Il mourut à Nevers trois ans après son abdication, en laissant son cœur à la France ;

An. 1672. & son corps à la Pologne, présens fort indifférens, quand un Roi ne laisse pas de grandes choses après lui.

Mahomet, maître de Kaminiek & de la Podolie, envoya des garnisons dans toutes les places de l'Ukraine, occupées par les Cosaques que la Pologne se repentoit trop tard d'avoir opprimés. Ses malheurs ne finissoient pas là. Le Sultan voulut pousser ses conquêtes dans l'intérieur du Royaume ; & tandis qu'il s'arrêta avec le gros de son Armée à Boudchaz, il fit marcher quarante mille hommes vers Léopol sous les ordres de *Caplan* Bacha, Gouverneur d'Alep. Le nom de *Caplan*, que la voix publique avoit donné au Bacha pour lui faire honneur, montre la différence des idées chez les diffé-

rentes Nations. Un Général Européan pourroit se réjouir d'être appellé *Lion* : mais il s'offenceroit de la qualification de *Tigre*. Qui est-ce qui a raison? Léopol, mauvaise place, se défendit au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre : mais prête à succomber, elle se racheta du pillage & des flammes au prix de son or. An. 1672.

Chaque jour montroit de nouvelles ruines. Sobieski ramenoit ses troupes victorieuses du pied des Carpates, montagnes qui séparent la Pologne de la Moldavie, de la Transylvanie & de la Hongrie. Si dans ce moment il eût tenté de se faire proclamer *Roi*, il y eût peut-être réussi. Il ne s'occupa que des Turcs; & il projettoit de les attaquer où il le pourroit avec le moins de dé-

An. 1672. ſavantage. Il envoya un gros détachement pour reconnoître le camp de Boudchaz. L'Officier qu'il chargea de cette opération, ſut ſi bien dérober ſa marche, qu'il ſurprit le quartier des Sultanes. Le Chef des Eunuques, qui devoit en répondre ſur ſa tête, n'eut pas même le tems de les poignarder pour empêcher la proſtitution des amours du Grand-Seigneur. Ce fut un Chrétien qui les ſauva, *le Calaux*, c'eſt-à-dire, le Major Général des Moldaves. Il ſe nommoit *Cantémir*, Tartare d'origine. Il repouſſa les Polonois : ſervice trop grand pour être oublié par le Sultan. On verra Cantémir jouer un plus grand rôle. Le détachement regagna le Corps de l'Armée, non ſans perte : mais il donna les lumieres qu'on

attendoit de lui. Sobieski se préparoit à en tirer avantage. An. 1672.

Michel étoit réduit à craindre autant les succès de son Général que ceux des Turcs. Au lieu d'oublier généreusement & de s'unir à lui pour le salut public, au lieu de mener lui-même au combat les cent mille Gentilshommes qui lui étoient dévoués, il prit un parti qui perdit la Pologne. Il envoya demander la paix à Mahomet dans son camp de Boudchaz, en le laissant maître des conditions, excepté d'une seule qui ne blessoit point le Sultan: c'étoit de le maintenir sur le Trône. L'Ukraine & la Podolie, deux grandes Provinces si florissantes alors, resterent au vainqueur: voilà les pertes. Voici la honte. La Pologne s'obligea à un tri-

An. 1672. but annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or (a). Cette République si fiere de son indépendance, entroit dès ce moment sous le joug, & son Roi devenoit, comme tant d'autres Princes, l'un des premiers esclaves de la Porte, obligé de marcher à ses ordres contre tous les ennemis de sa puissance, Chrétiens ou autres. Tel fut l'infâme Traité de Boudchaz.

Si l'on se rappelle l'élection de Michel, l'éloignement qu'il marquoit pour le Trône, les larmes qu'il versoit en y montant; & qu'on le considere aujourd'hui s'y tenant attaché malgré les Grands, entouré du mépris, avec les chaînes de l'esclavage, on ne sauroit

(a) Lengnich, pag. 238.

s'empêcher de croire, quoi An. 1672.
qu'en disent les Moralistes, que le Trône a plus de plaisirs que de peines. Ce n'est pas les Rois qu'il faut plaindre, à moins qu'ils ne soient grands, bons & malheureux.

La paix que Michel venoit de signer à genoux couvroit non-seulement la Pologne d'ignominie, elle violoit encore ses loix; car un Roi de Pologne ne peut faire ni la guerre, ni la paix sans l'aveu de la Nation; & de toutes les loix que les Philosophes ont dictées, c'est peut-être la plus sage.

Cuprogli qui sçavoit juger les hommes, estima Sobieski, autant qu'il méprisa Michel. Mais il souhaitoit, pour les intérêts de la Porte, que Michel régnât long-tems. Il transplanta tous les Polonois de la Podolie

An. 1672. au-delà du Danube & du mont Hæmus. Ces malheureux, arrachés à leurs foyers & à leurs autels, alloient cultiver & peupler les terres de leurs ennemis. Deux mille Spahis des environs de Bender vinrent prendre leur place & leurs possessions.

Ce Corps de troupes ne suffisoit pas à Cuprogli pour assurer ses conquêtes. Il laissa quatre-vingt mille hommes dans le camp de Choczin avec ordre d'y rester jusqu'à ce que les Polonois eussent oublié leur liberté; & il reprit avec la victoire & son Maître, le chemin de Constantinople. Mahomet avoit appris dans cette campagne, qu'il est d'autres plaisirs que ceux du Serrail.

Les deux Potentats qui avoient fait cette année le plus

de bruit en Europe, c'étoient le Sultan & le Roi Très-Chrétien: tous deux en attaquant des Républiques Chrétiennes; l'un passant le Niester, l'autre le Rhin: Mahomet avec cent cinquante mille hommes & Cuprogli: Louis XIV. avec cent trente mille, Turenne, Condé, Luxembourg & Vauban. Mais la fin des deux expéditions fut bien différente. Louis XIV. abandonna ses conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites; & la Hollande resta libre. Mahomet conserva les siennes; & la Pologne fut asservie. An. 1672.

Dans toute la Pologne, il n'y avoit que Michel qui s'applaudissoit. Content de conserver la Couronne, sans se mettre en peine du jugement de la postérité, il régnoit au milieu de la No-

An. 1672. blesse qu'il avoit rappellée dans le camp de Golembe. Mais si tout étoit fini avec le Turc, la guerre civile restoit allumée. Sobieski que la paix avoit enchainé, étoit rentré dans son camp de Lovicz. Michel voulut montrer de la générosité & de la dignité sans en avoir. Il envoya ordre à l'Armée & nommément au Grand-Général de lui prêter un nouveau serment de fidélité, promettant à cette condition d'oublier tout le passé, & de rétablir tous les proscrits dans leurs biens & dans leurs charges.

Sobieski répondit que lui & l'Armée prêteroient le serment exigé, pourvû que le Roi en prêtât aussi un nouveau à la République, en éloignant toute équivoque ; & qu'il jurât les articles qui avoient été omis dans

les *Pacta conventa* par une précipitation affectée. Ces articles obvioient à toutes les infractions que le Primat lui avoit reprochées. Le Roi indigné de se voir au pair avec la Nation, comme si on eût violé la Majesté qu'il tenoit d'elle ; & irrité du refus qu'on faisoit du pardon qu'il avoit offert, ne respira que vengeance (*a*). An. 1672.

A voir en opposition deux noms aussi respectables dans la constitution de Pologne, celui du Roi & celui du Grand-Général, deux confédérations aussi animeées, deux Armées qui se menaçoient, on eût dit que le sang des Citoyens alloit couler par torrens, & que la Ré-

(*a*) Zaluski, tom. 1, pag. 454.

An. 1672. publique creusoit son tombeau. Son épitaphe étoit faite par un Royaliste.

Née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des Sénateurs, véxée par la licence de l'Ordre Equestre, prostituée par l'avarice de tous les Ordres, devenue tributaire des Infideles, elle s'est enfin ensevelie sous ses ruines (a).

L'Auteur de l'epitaphe se pressa trop. Il n'en est pas de Varsovie, comme de l'ancienne Rome: celle-ci n'éteignoit ses fureurs que dans son sang: celle-là plus accoûtumée

(a) Zaluck. tom. 1. pag. 415.

à se provoquer par les loix que par les Armes arrête souvent, sans coup férir, les *Marius* & les *Sylla*. An. 1672.

Il s'écoula encore quelque tems dans l'affreuse incertitude de ce qui arriveroit. Sobieski ne vouloit pas attaquer. Son but dans la crise présente étoit de ramener le Roi aux constitutions de la République & à un meilleur gouvernement, projets que les Rois pardonneront toutes les fois qu'ils voudront préférer la justice au pouvoir sans bornes. Michel conseillé par la vengeance ne craignoit pas de répandre du sang : mais une considération l'arrêtoit. N'ayant pour se venger qu'une Noblesse sans discipline avec de nouvelles levées, il appréhendoit de vieilles troupes accoutumées à vaincre sous un

An. 1672. Général expérimenté. Dans cette perplexité il écouta des paroles de paix. La Reine son épouse & l'Ambassadeur de Vienne offrirent leur médiation. Ce n'est que dans de pareilles convulsions que la République permet à ses Reines & aux Etrangers de se mêler des affaires d'État. Rome fut de tout tems exceptée, & dans cette occasion elle donna des marques de son zele. Sobieski reçut un bref fort honorable de Clément X. Le Pontife, après avoir loué ses grands talens & ses belles actions, l'exhortoit à sacrifier ses ressentimens au salut de la Patrie, & à celui de la Chrétienté qui se trouvoit affoiblie par le malheureux état de la Pologne.

Dans la situation des choses, il étoit plus important d'appai-

ser Sobieski que le Roi. Sobieski étoit armé, & son parti l'exhortoit à profiter de ses avantages. Le Roi cédant à la nécessité, le raya & tous les Seigneurs ligués, du tableau de proscription ; après quoi il députa au camp de Lovicz pour les assurer de sa bienveillance, en les invitant à une Diette de pacification qui fut convoquée à Varsovie au commencement de Février. An. 1672.

Sobieski s'y rendroit-il ? An. 1673. C'étoit un point délicat qu'on examinoit dans l'Armée. L'Officier, le Soldat lui parloient avec émotion des dangers qui pouvoient l'y attendre. Mais les hommes extraordinaires croient avoir une garde dans la supériorité des talens & dans la majesté de la vertu. On savoit d'ailleurs à Varsovie que

An. 1673. l'Armée feroit prête à venger les injures du Général. La crainte eft fouvent néceffaire aux Rois pour leur faire refpecter les Héros. Plus le Roi avoit montré de févérité à Sobieski, plus il affecta d'égards. A fon arrivée il l'envoya complimenter par le grand Chambellan dans le Palais d'Oviafdow. Il le reçut dans fa Cour avec un front ferein & un cœur ulcéré, fort inquiet fur ce qui alloit fe paffer dans la Diette.

Si quelqu'un avoit droit d'y prendre un ton élevé, c'étoit affurément celui qui venoit de triompher des Tartares & qui eût fauvé la Pologne, fi la Pologne eût voulu combattre avec lui. Il oublia l'échaffaut qu'on lui avoit deftiné & le prix qu'on avoit mis à fa tête. Aucune plainte ne lui échappa:

mais il peignit fortement les griefs de la Patrie. Il reprit tous ceux que le Primat avoit exposés dans la derniere Diette. Il approfondit ceux qu'il n'avoit qu'effleurés. Il traça au Sénat & à l'Ordre Equestre ce qu'ils devoient statuer pour réformer les abus & rétablir la paix civile. Le Roi étoit présent, comme il doit l'être, dans toutes les assemblées de la Nation. Le génie du Trône s'étonnoit devant celui de Sobieski. Michel éprouva ce qui arrive trop rarement à ceux qui ont abusé du pouvoir. On retrancha de celui que les loix lui avoient donné. An. 1675.

Il fut encore frappé dans un endroit sensible. Sobieski versa des larmes sur le Traité de Boudchaz. Il en appella du Roi à la République, qui n'avoit

An. 1673. point signé son esclavage & sa ruine. La conclusion fut de le déclarer nul.

Cette procédure étoit facile à Varsovie : mais il s'agissoit de savoir comment elle seroit reçue à Constantinople. » Avec fureur, sans doute, reprit Sobieski, » mais il nous reste » du courage & des sabres. » Nous n'attendrons pas que » l'ennemi vienne à nous ; il » faut aller à lui.

Ce cri de guerre consterna l'assemblée. Ceux même qui désapprouvoient le plus l'infâme paix de Boudchaz, étoient effrayés de rentrer en guerre avec une Puissance sous laquelle on venoit de succomber. Ils représentoient que l'Armée étoit nombreuse ; que de nouvelles levées ne seroient ni aguerries, ni suffisantes par

le nombre pour faire face ; que An. 1673.
les finances étoient épuisées ; que le Peuple accablé d'impôts, après tant d'années de guerre, étoit incapable d'en porter de nouveaux ; que l'Ukraine & la Podolie entre les mains de Mahomet, & quatre-vingt-mille Turcs aux frontieres fixoient le malheureux destin de la Pologne. » Nous sommes » asservis, disoient-ils, mais » enfin nous vivons. Voulons » nous voir saccager nos Villes, » égorger nos femmes & nos » enfans, & rendre le dernier » soupir sur leurs corps palpi- » tans. S'il nous convient de » nous mesurer encore avec le » Turc, attendons du moins » que nos forces soient répa- » rées ; & prenons le tems de » former des alliances & de sol- » liciter des subsides. C'est ici

An. 1673. » l'affaire de la Chrétienté aussi » bien que la nôtre ». Ce l'étoit effectivement ; car depuis l'embouchure du Borysthène jusqu'aux États de Venise on voyoit la Moscovie, la Hongrie, la Grece, les Isles tour à tour en proie aux armes de Mahomet : & les Polonois pensoient que tous les Chrétiens devoient faire cause commune.

Ces raisons paroissoient sans réplique. Sobieski eut besoin de cette force de génie qui subjugue la multitude. Il seroit à souhaiter que les Ecrivains des Nations conservassent ces morceaux d'éloquence qui déterminenr le sort des Etats libres. Je ne donne qu'un précis du discours de Sobieski tel que je l'ai trouvé.

» Je connois comme vous,

» dit-il, le petit nombre de nos An. 1673.
» troupes & l'épuisement des
» finances; mais ces deux maux
» ne sont pas sans remede. Ce
» Peuple de serfs qui laboure
» nos terres, se met dans une
» espece de liberté en prenant
» les armes; & bien-tôt il est
» Soldat, si le Chef est Géné-
» ral. Je ne demande que soi-
» xante mille hommes pour
» vous arracher au joug Otho-
» man. Mais vous me deman-
» dez à moi où l'on prendra les
» fonds pour les soudoyer. Si
» je vous proposois de vendre
» les vases sacrés, vous devriez
» y consentir; parce que la Pa-
» trie est plus sacrée que les
» instrumens de la Religion.
» Mais non..... La République
» a un trésor dans le château
» de Cracovie. Attendez-vous
» que Mahomet vous l'enleve

An. 1673. » dès qu'il en aura connoif-
» fance ? Employons-le à brifer
» les fers qu'il nous a donnés.
» Vous voulez attendre un
» tems plus favorable, des al-
» liances, des fubfides. Les
» négociations font longues,
» l'avenir eft incertain, le pré-
» fent eft en notre puiffance.
» Vos ancêtres auroient pré-
» féré la mort à un an d'efcla-
» vage ».

Quiconque a de la dignité & de l'éloquence ne doit jamais défefpérer des grandes affemblées. Le feu du Démofthène Polonois paffa dans le Sénat & dans l'Ordre Equeftre. Le Traité de Boudchaz fut déclaré nul, la paix rompue, & la guerre rallumée. On croyoit déjà voir Mahomet humilié fous l'épée du Grand-Général. Les Polonois dans leurs louan-

ges

ges ont toujours quelque chose An. 1673.
de l'enflure Asiatique. Les uns disent que les Grecs auroient pris Sobieski pour l'Oracle d'Apollon qui lisoit dans l'avenir. Les autres rappellant le dogme de Pythagore, assurent que toutes les ames des Héros fondues ensemble, ont passé dans le corps de celui-ci. Il étoit plus grand que le Roi qui entendoit tout du haut de son Trône.

Mais il y a du danger à être trop grand. L'envie en murmuroit. La Cour en frémissoit. Un Gentilhomme sans fortune, Plébéien dans la Noblesse, comme il en est tant en Pologne, gens peu délicats sur les moyens de subsister, *Lozinski*, homme hardi, & sachant manier la parole, se leva

An. 1673. & dit qu'il avoit un grand forfait à déférer à la République ; qu'un traître avoit appellé les Turcs & les Tartares ; que Kaminieck avoit été vendu douze cents mille florins ; qu'il avoit vû ce trésor sur des chariots, sans savoir d'abord ce que c'étoit ; mais qu'ayant questionné les conducteurs, on lui avoit répondu que c'étoit le prix de Kaminieck ; qu'il avoit encore apperçu, par surprise, entre les mains d'un Officier à Zloczow (a), un billet d'une somme qui devoit lui venir de Constantinople pour un Grand de la République ; & qu'il étoit au désespoir d'accuser le Grand-Général dont les intelligences

(a) Maison de campagne appartenante à Sobieski.

avec l'ennemi pourroient achever de perdre l'État (*a*). An. 1673.

Il eſt impoſſible de peindre l'étonnement qui ſe montra ſur tous les viſages. Sobieski ſans changer de couleur & ſoutenant tous les regards fixés ſur lui, s'adreſſa au Roi, & aux deux Ordres en diſant: » Si je ſuis coupable je dois » être puni, & je ne mérite » plus de paroître au Sénat. Je » me retire pour ne ſortir de » chez moi que lorſque je ſe» rai ou convaincu ou juſtifié ».

Il n'y avoit aucune apparence que celui qui avoit battu les Tartares, les eût appellés; que celui qui avoit envoyé huit Régimens pour dé-

(*a*) Zaluski, tom. 2.

An. 1673. fendre Kaminieck, l'eût vendu. Le premier mouvement du Sénat fut de se lever pour retenir Sobieski, & le conjurer de mépriser cette calomnie qui tomboit d'elle-même. Le Roi se croyant obligé d'en faire autant, descendit de son Trône. Sobieski fut inébranlable. Il sortit accompagné du Primat & des Seigneurs de la ligue. L'accusateur fut arrêté sur le champ; & par un decret de la Diète le procès fut instruit par quatre Sénateurs & huit Députés des Provinces. Cette procédure étoit nécessaire pour l'honneur de l'accusé & pour la sûreté de l'État.

Voilà ce qu'on ne voit presque jamais dans les Monarchies absolues. Personne n'ose y accuser des hommes en place; le

Public murmure : mais le Monarque couvre le crime & croit assurer son autorité en sauvant ceux qui en abusent. Ce n'est que dans les pays de liberté où la loi interroge tous les Citoyens sans distinction de rang, ni de naissance. An. 1673.

Le délateur ne se soutint pas dans l'interrogation ; il tergiversa, il altéra sa déposition ; & d'ailleurs on lui prouva que *Prusinowski* (c'étoit le prétendu porteur du billet en question) n'avoit pas mis le pied à Zloczow depuis la prise de Kaminieck. Convaincu de faux, il avoua enfin qu'un parti puissant l'avoit poussé à cette calomnie , en lui promettant une fortune ; & il nomma deux Seigneurs du premier rang , l'un Sénateur, l'autre un des

An. 1673. premiers Officiers de la Couronne (*a*).

Sobieski effrayé des ſuites qui ne regardoient plus ſa perſonne, mais le repos d'un grand nombre de familles, & peut-être le repos public, ſe rendit au Sénat où il déclara que content d'être juſtifié, il ſupplioit la République d'arrêter le cours de cette affaire ; que pour lui il donnoit ſon reſſentiment à

(*a*) Le manuſcrit qui me guide tait leurs noms par égard pour leurs *maiſons* : mais c'eſt le ſecret de toute la Pologne. L'un d'eux, pendant l'inſtruction du procès, fit donner la queſtion du feu à quelques Tartares captifs pour leur faire avouer que Sobieski avoit ſoulevé leur Nation contre la Pologne. La vertu eut plus de pouvoir ſur ces Infideles que ſur les Chrétiens qui les tourmenterent inutilement.

l'Etat dont la ſituation deman- An. 1673.
doit qu'on s'appliquât à toute autre choſe qu'à punir des haines particulieres. La République voulut un jugement. Le délateur fut condamné à mort, & remis entre les mains de Sobieski même, pour en ordonner l'exécution en qualité de Grand-Maréchal. C'étoit lui ſauver la vie. Il la conſerva par la générosité de celui qu'il avoit voulu perdre ; mais il vécut dans la haine des gens de bien & dans les remors.

Les deux Seigneurs qui avoient corrompu ce malheureux, en furent quittes pour marquer leur repentir à Sobieski en préſence des douze Commiſſaires. Encore Sobieski leur adoucit-il cette amertume. Le Palais où il logeoit étoit à quelques cents pas de la Ville.

An. 1673. Il leur fit ſavoir qu'à telle heure il monteroit à cheval pour aller au Sénat. On ſe rencontra & tout ſe paſſa fort légerement. Ces Seigneurs, en marquant leur repentir, avouoient le crime. Pourquoi avoient-ils ſubi un autre jugement que Lozinski ? C'eſt la plainte de tous les ſiécles. Les inſtrumens ſont punis; les auteurs ſont épargnés.

Tous ceux qui aimoient la Patrie, & ſur-tout les Seigneurs ligués qui ne l'étoient plus, triompherent de la juſtification de Sobieski. Le Roi lui-même ſe crut obligé d'en marquer de la joie. Tout ſe calma dans la Diète, tout s'y arrangea pour le ſalut public.

Le Primat Prazmowski ne jouit gueres du rétabliſſement

de l'ordre auquel il avoit tant contribué. Il avoit paru à Varsovie, avant même l'arrivée de Sobieski, environné de sa dignité, pour sauve-garde. Une maladie dangereuse l'étendit sur un lit d'où il ne devoit pas se relever. La Cour envoyoit souvent visiter le malade, bien plus pour savoir le moment où l'on en seroit délivré, que pour pleurer sa mort. Il ne vit pas la fin de la Diète. Mais avant que de fermer les yeux il protesta, il consigna dans son Testament que tout ce qu'il avoit tenté sous le regne présent, il l'avoit fait pour les loix, la liberté & la Patrie ; & qu'il en espéroit la récompense du Maître des Rois & des Peuples. C'étoit un Prélat qui avec de grandes qualités, avoit peut- An. 1673.

An. 1673 être outré vis-à-vis de son Roi le zele de citoyen. Mais l'amour de la Patrie est si beau, que ses excès, à l'heure même de la mort, paroissent encore des vertus ; & ce fut une bienséance pour le parti contraire de pleurer celui qu'il haïssoit(*a*).

La Diète se termina heureusement en recommandant au Grand-Général tous les préparatifs d'une guerre qui alloit sauver la Pologne ou consommer sa ruine. Le trésor de Cracovie, amassé depuis plusieurs siécles, fut apporté dans la Capitale. Il consistoit en pierreries de toute espece, montées en or. Le Grand-Trésorier Morstyn prétendit au

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 439 & suiv.

dépôt pour en faire la distri- An. 1675.
bution : c'étoit effectivement le droit de sa charge. Le Grand-Général dans une conjoncture aussi pressante, craignoit tout ce qui sentoit la formalité, source de lenteur. Le trésor lui fut remis. Les arts de luxe étoient alors si peu connus en Pologne, qu'il fallut faire venir des ouvriers de Vienne, de Venise & de Breslaw pour estimer les piéces dont le prix fut distribué aux Officiers pour faire leurs recrues.

On s'apperçut bien-tôt que le trésor ne suffiroit pas pour soudoyer le grand nombre de troupes qu'on vouloit mettre sur pied. La République demanda un nouveau subside auquel on se prêta avec une facilité surprenante, malgré l'épuisement où l'on étoit. On

An. 1673. ne craint pas autant les charges extraordinaires dans un Gouvernement libre que dans une Monarchie absolue. On sait qu'on ne les impose que dans des cas forcés, & qu'elles ne sont que passageres.

Pendant qu'on travailloit aux recrues, Sobieski envoya des espions en Valaquie, en Tartarie, au Danube & au camp de Choczin. Ils rapporterent qu'il y avoit quelques mouvemens en Valaquie; que la Tartarie étoit tranquile; qu'après le retour de Mahomet, les ponts sur le Danube avoient été rompus, sans apparence qu'on pensât à les rétablir. Mais ils firent une peinture effrayante du camp de Choczin qui ressembloit, disoient-ils, à une immense forteresse pour dominer la Pologne, en communi-

quant par ſes ponts ſur le Nieſter avec la Podolie & Kaminieck. An. 1673.

Sobieski, ſans ſe faire illuſion ſur les riſques, mais flatté de la grandeur de l'expédition, dépêchoit couriers ſur couriers au Grand-Général de Lithuanie, Michel Paç, pour preſſer la marche de ſes troupes. Cette Armée Lithuanienne ſe fit attendre juſqu'à la fin de Septembre dans la plaine de Glinian, à quelques lieues de Léopol, où l'Armée Polonoiſe s'impatientoit, & avec raiſon; car c'étoit le tems de finir la campagne plûtôt que de la commencer.

Sobieski diſſimula ſon chagrin ſur cette lenteur. Il en eut un plus grand. Il étoit bien éloigné de croire que le Roi ſans goût comme ſans expé-

An. 1673. rience pour la guerre, & qui jusqu'alors n'avoit point abandonné la Cour, viendroit se mettre à la tête des troupes pour une expédition si critique. Le noir soupçon est quelquefois plus actif que l'amour de la gloire. Le Roi, crédule à l'excès, n'avoit pû chasser de son esprit des bruits tant de fois réfutés, que Sobieski n'étoit pas toujours inéxorable à l'or des Infideles; & d'ailleurs jaloux depuis longtems d'une considération à laquelle il ne pouvoit atteindre, il voyoit avec douleur que l'Armée s'accoutumoit trop à ne connoître que son Général. Il se montra donc à elle pour la commander. Sobieski & tous ceux qui aimoient la Patrie, en prévoyoient de grands inconvéniens. Jamais on n'avoit eu plus

besoin d'un Chef qui pût agir par lui-même. Tout autre n'étoit bon qu'à troubler l'action. An. 1673.

Le premier procédé du Roi fut de tenir un Conseil dans sa tente, où il remit en question s'il étoit à propos d'aller provoquer une puissance aussi formidable que le Turc. Le Grand-Chancelier André Olsowski, l'un de ses favoris, répondit, au hasard de lui déplaire: *Nous avons passe le Rubicon; il n'est plus tems de regarder en arriere* (a). Paç, qui ne voyoit pas d'un œil content les lauriers de Sobieski, quoiqu'il en eût moissonné lui-même, dit d'un ton ironique: *J'ai pourvû mon Armée pour*

(a) C'est le mot de César, lorsqu'il marchoit contre Rome.

An. 1673. *sept ans ; & dans cette croisade je suis bien fâché que la vraie croix ne soit plus à Jérusalem.* Sobieski prit la parole à son tour : » Je m'attendois, dit-il, » à d'autres sujets de délibé-» ration. A quoi bon agiter » encore dans un Conseil par-» ticulier ce que l'assemblée » de la Nation a décidé. Nous » en étions nous-mêmes. L'a-» vons-nous oublié & oublions-» nous aussi l'obéissance que » nous devons à la République? » Tout est reglé : il ne s'agit » que d'exécuter. Nous n'a-» vons déjà que trop perdu de » jours ». Paç pressé par ce raisonnement objecte qu'il attend encore quelques troupes. On lui assigne un point de jonction qu'il accepte.

Le Roi, après ce Conseil

inutile, voulut faire la revue An. 1673.
de l'Armée. Ceux qui connoiſſent la Pologne ſeront étonnés qu'elle ait pû aſſembler cinquante mille hommes en ſi peu de tems. Sobieski créoit. Le Roi applaudiſſoit à la beauté des troupes : mais les troupes ne lui rendoient pas ſes applaudiſſemens ; elles ne voyoient dans lui qu'un Prince foible qui avoit ſigné l'eſclavage de la Pologne. Il lui auroit fallu des ſiécles de vertu pour réparer une telle lâcheté ; & d'ailleurs il n'avoit point cet air guerrier qui plaît tant au Soldat, cette mine haute qui annonce le Héros. Il étoit habillé à la Françoiſe, (moyen de déplaire, parce que toute Nation tient à ſes uſages,) couvert de rubans, ſon chapeau

An. 1673. chargé d'un bouquet de plumes, une canne à la main au lieu du bâton de Commandement. On l'eût pris pour un Héros de bal ; & on alloit sur un champ de bataille. Il n'acheva pas la revue. Tout-à-coup sa couleur changea, une sueur froide couloit sur son visage. La maladie étoit dans ses reins. On le transporta à Léopol où la Médecine lui fut plus nécessaire qu'il ne l'étoit à l'Armée (*a*).

Sobieski plus souhaité que le Roi, se mit en mouvement & commença une marche de six semaines. Arrivé aux bords du Niester, il s'y arrêta quelques jours pour attendre les Li-

(*a*) Lengnich, pag. 243.

thuanians qui joignirent. Jusques-là les troupes avoient marqué de la volonté : mais les vivres commençoient à devenir plus rares, les chemins plus difficiles, & l'hyver s'avançoit avec ses frimats. Il y avoit dans l'Armée un parti dévoué à la Cour, toujours prêt à profiter de tout pour semer le découragement. Il se déguisa sous le masque du bien public. Il demanda un Conseil de Guerre, qui fut fort nombreux. Ce fut la crainte qui parla. Elle ne voyoit que des fleuves enflés, des forêts immenses à traverser, des Armées bien supérieures à défier, des maladies & la famine. Falloit-il, dans une campagne commencée trop tard, ensevelir les Héros du Sénat, la

An. 1673.

An. 1673.

fleur de l'Ordre Equestre & toutes les forces de la Pologne ?

Sobieski indigné de voir la Pologne vaincue avant que d'avoir combattu, parla fortement de la honte qu'il y auroit à reculer après une marche d'un si grand éclat ; & du danger de laisser plus longtems la République aux fers. » Je » sais, dit-il, qu'un Aga est » parti de Constantinople pour » venir demander ce tribut » flétrissant auquel nous nous » sommes soumis dans la der- » niere paix ; & qu'il apporte » à notre Roi cette veste igno- » minieuse (*a*) qui va le mar-

(*a*) Le Cafetan que l'Empereur Turc donne quelquefois aux Ambassadeurs des Puissances Etrangeres. Ils le prennent pour

» quer au rang des esclaves de An. 1673.
» la Porte? Vous craignez la
» disette. Pensez-vous que je
» n'aie pas tout prévu? Vous
» aurez des vivres d'où vous
» ne les attendez pas. Vous
» redoutez le nombre des en-
» nemis. Faut-il donc que nous
» soyons en nombre égal pour
» les battre? Mais la Porte n'a
» point encore mis en campa-
» gne ces grands corps d'Ar-
» mées qui épouvantent l'Eu-
» rope. Elle a seulement qua-
» tre-vingt mille hommes sous
» les murs de Choczin. C'est
» à Choczin que je vous mene.
» Et si les Officiers m'aban-
» donnent, je me flatte du
» moins que les Soldats avec

une marque d'honneur : mais ce seroit pour leurs maîtres un signe de dépendance.

An. 1673. » qui j'ai vaincu tant de fois, » suivront encore mes pas. Ou » je reviendrai victorieux, ou » j'expirerai sur un cadavre » Turc (*a*) ».

Ces sortes de discours sont plus nécessaires avec des hommes libres que dans un Gouvernement absolu où tout marche sous les loix d'une obéissance aveugle. Ils relevent souvent les courages abbattus. Celui-ci pourtant ne fut point suivi de ce murmure agréable qui marque l'applaudissement. Au contraire la résistance augmenta ; & le lendemain à la pointe du jour on vint avertir Sobieski que les Lithuaniens refusoient d'aller plus loin. On voit ici le mauvais effet de cette

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 493.

indépendance réciproque de deux corps d'Armée, dont l'un veut fuir le but, tandis que l'autre y marche. Paç disoit que l'Armée Polonoise ne s'informoit pas seulement si les Lithuaniens suivoient; qu'en marchant la premiere elle ne laissoit que la disette sur son passage; que le tems de la solde militaire s'écouloit, que la campagne touchoit à sa fin; & d'autres raisons apparentes dont on ne manque jamais, quand on veut embarrasser un rival. An. 1672.

Sobieski lui détacha l'Enseigne de Posnanie, Scorazowski. Cet homme éloquent & agréable à celui qu'il falloit toucher, rendit un plus grand service à l'Etat que s'il eût exposé sa vie sur un champ de bataille. Paç l'écouta, & dès ce mo-

An. 1673. ment le passage du Niester fut résolu. Le fleuve débordé n'offroit point de gué. Ceux qui avoient montré le plus de résistance, furent les premiers à se jetter à la nage; comme pour laver la tache dont ils s'étoient noircis. Sobieski arrêta cette fougue téméraire qui en noya quelques-uns. Un pont de batteaux s'achevoit. Le Chef passa le dernier, & on s'avança vers la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur, sur autant de largeur. Une branche des monts Carpates y forme des défilés extrêmement difficiles que le voyageur ne passe pas sans frémir.

Il est vraisemblable que Constantinople ignoroit encore la rupture du Traité & la marche

che des Polonois. On rencontra l'Envoyé Turc qui venoit demander le premier payement du tribut. Il parut avec cette hauteur qu'il croyoit pouvoir montrer impunément à des vaincus tributaires. Sobieski lui demanda ses lettres pour les ouvrir. *Cet honneur*, répondit-il, *n'appartient qu'à ton Roi à qui elles sont adressées*; *& la mort seule m'empêchera de suivre les ordres de l'invincible Mahomet.* Sobieski fut tenté de le charger de fers, ou du moins de lui faire couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus grand de tous les affronts. Mais il respecta le droit des gens, & le laissa continuer sa route, tandis que l'Armée s'enfonça dans la forêt où elle s'attendoit à disputer les pas- An. 1673.

An. 1673. ſages. L'ennemi ne parut qu'au débouché dans la plaine ; quelques petits corps ſeulement qui ſe retirerent bien vîte.

Sobieski preſſant ſa marche cotoya le Pruth, l'ancien Hierafus qui ſe jette dans le Danube. C'eſt ſur le bord de cette riviere que le Czar Pierre en 1711. vit tout d'un coup ſon Armée ſans vivres, ſans fourages, & cent cinquante mille Turcs devant lui ; plus malheureux en ce moment que ſon rival Charles XII, à Pultawa. Mais le moment fut court. Une femme le ſauva en négociant la paix du Pruth ; femme d'un ſimple Dragon, elle épouſa ſon Empereur & lui ſuccéda.

Sobieski abandonnant le Pruth ſe préſenta le 9 Novem-

bre devant le camp de Choczin. La Ville ſur la rive droite du Nieſter étoit défendue par une citadelle élevée ; & un Fort ſur la rive gauche couvroit la tête d'un pont. C'eſt là où cinquante ans auparavant, lorſque le Sultan Oſman fut vaincu, le pere de Sobieski avoit fait de ſi grandes choſes : le fils en tentoit de plus grandes, avec cette différence qu'alors les Polonois défendoient le camp ; en ce jour ils venoient l'attaquer. Le Séraſkier Huſſeim, éleve du fameux Cuprogli, y commandoit quatre-vingt mille combattans de ces vieilles troupes qui avoient emporté Candie. Il y avoit dans l'Armée des Bachas à trois queues. Mahomet lui en avoit envoyé une troiſiéme, afin qu'il pût les commander. Le An. 1673.

An. 1673. titre de *Seraskier* se donne à tous les Généraux en chef qui représentent le Visir. Husseim avoit épuisé la plaine à dix ou douze lieues à la ronde pour mettre l'abondance dans son camp, tandis que les Polonois, dont la plûpart n'avoient jamais vû le feu, manquoient de beaucoup de choses.

Paç balançant l'inégalité des forces dans un Conseil de guerre qui se tint la nuit, protesta qu'on ne pouvoit sans une témérité punissable exposer à une perte certaine les dernieres ressources de la République ; & que pour lui, au lever du Soleil il se retireroit avec ses Lithuaniens pour les conserver à la Patrie.

Sobieski plus fatigué par l'ami que par l'ennemi, répondit qu'il avoit prévû tout ce

qu'il voyoit, excepté la ré- An. 1573.
ſolution de Paç ; que la ſituation des choſes ne l'effrayoit point ; qu'il étoit plus dangereux de ſe retirer devant un ennemi ſupérieur que de l'attaquer ; & qu'enfin il lui demandoit pour toute grace d'être ſeulement ſpectateur des premiers coups.

Paç aimoit la gloire ; & puiſque Sobieski s'obſtinoit à la chercher, il eût été au déſeſpoir qu'il l'eût trouvée ſans lui.

Le 10 tout ſe diſpoſa pour attaquer. Il y avoit dans l'Armée une troupe de Coſaques que Sobieski avoit attirés par ſes largeſſes. Samuel Motovildo impatient de ſe ſignaler à leur tête, ſans attendre l'ordre du Général, ouvrit la ſcène. Il étoit déjà ſur le re-

An. 1673. tranchement, lorsqu'il tomba sans vie sur un Janissaire qu'il venoit de percer. Ce brave homme avoit souffert un esclavage de dix-neuf ans sur les galeres Turques. Il s'étoit mis en liberté par son courage avec trois cens compagnons de son malheur. Vainqueur de la galere où il étoit enchaîné, & teint du sang de ses tyrans, il avoit abordé à Venise. Il méritoit de mourir libre (*a*). Sa troupe fut hachée.

Ce n'étoit pas ce jour-là que Sobieski avoit destiné au sang. Il resta en bataille dans l'espérance que l'ennemi avec tant de supériorité sortiroit de son camp. Il n'y eut que de la canonade. Sur le soir un événe-

(*a*) Zaluski, tom. I. pag. 498.

ment inattendu fortifia les Polonois. A la droite des Turcs il y avoit un camp ſéparé de ſept à huit mille chevaux Valaques & Moldaves, troupes Chrétiennes à leurs ordres. Elles ne répondoient ni par la beauté, ni par le nombre aux eſpérances du Seraskier. Les deux Hoſpodars qui les avoient amenées, furent traités en eſclaves. Le Séraskier s'oublia juſqu'à frapper le Moldave d'une hache d'armes. Les deux Princes, emportés par la vengeance, vinrent offrir à Sobieski leurs bras & leurs troupes. Les Turcs virent cette déſertion en frémiſſant, hors d'état de l'empêcher (*a*). An. 1673.

Cette nuit fut bien dure à

(*a*) Cantémir, tom. 2. pag. 96.

An. 1673. passer sous les armes. Le Soldat glacé par la neige qui tomboit en abondance, regardoit Sobieski visitant les postes, se reposant sur un affut de canon & refusant une tente. A la pointe du jour il observa que les rangs des ennemis s'éclaircissoient. On voyoit sur le parapet le même nombre de drapeaux, mais beaucoup moins de Janissaires. Les Turcs accoutumés à une douceur de climat, que les Polonois ne connoissent pas, sont moins faits à la fatigue. Excédés d'avoir été vingt-quatre heures en bataille au milieu des frimats, & ne pouvant se persuader qu'on osât les attaquer en plein jour, ils prenoient un peu de repos.

Voici le moment que j'attendois, dit Sobieski, aux Offi-

ciers dont il étoit environné : An. 1673.
portez mes ordres pour l'attaque ; & à l'instant il donna un exemple qu'en toute autre occasion on blâmeroit dans un Général. Voyant les premieres brigades flotter entre le courage & la crainte, il fit mettre pied à terre à son Régiment de Dragons, troupe formée par ses mains ; & marchant à leur tête, il arriva aux retranchemens. Sa taille puissante l'embarrassoit pour monter. Il fut aidé en essuyant le feu de l'ennemi, & il se montra avec ses Dragons sur le parapet. L'Infanterie qui le voit & qui tremble pour lui s'élance de droite & de gauche pour le soutenir, plie les premiers postes les uns sur les autres, & tourne contre eux leur propre canon.

An. 1673. Pendant que cela se passoit le Palatin de Russie, Jablonowski, fit un mouvement de la derniere importance. La Cavalerie n'avoit pas encore pénétré, & l'Infanterie craignoit d'être enveloppée en s'engageant trop avant, Il tourna par le camp que les Moldaves avoient abandonné, & avec les Pancernes il perça. Il y avoit près d'une heure que Sobieski combattoit à pied. Il eut enfin un cheval; & le reste de la Cavalerie se fit bien-tôt jour par le retranchement même.

La surprise fait plus de ravage que le feu & le fer. Les Turcs poussés de toute part perdoient beaucoup d'hommes & de terrein. Mais les Polonois trouvant plus de riches pavillons abandonnés que d'ennemis, s'arrêterent au pillage,

écueil ordinaire des troupes où la discipline est foible. Si la victoire balança, ce fut dans ce moment. Les Turcs charmés du pouvoir de leurs dépouilles reprirent courage & repoussoient les vainqueurs. Sobieski avec les Towarisz soutint ce premier choc. Jablonowski le secondoit avec les Pancernes. Le Palatin de Podalquie, Lesczinski, ramena les pillards aux drapeaux ; & la victoire qui sembloit fuir, reparut avec l'ordre. An. 1673.

Sobieski dans la chaleur de l'action, portoit ses regards sur les suites. Il ordonna au Baron de Beham, Officier François, de marcher au pont pour ôter la retraite à l'ennemi (*a*).

(*a*) Il coupa le pont, craignant d'y être forcé.

An. 1673. Il n'y avoit plus que les Janissaires qui fissent ferme, n'osant lâcher le pied sous les yeux du brave Soliman qui les commandoit. Le Séraskier de son côté faisoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Général qui se trouve forcé dans son camp. Il rappelloit au combat ses escadrons rompus.

Mais lorsque des fuyards repoussés des ponts vinrent annoncer que la retraite étoit coupée, les Turcs, au lieu de puiser du courage dans le désespoir, ne sentirent plus que la terreur : un corps de six à sept mille chevaux cherchoit à s'échaper par un endroit où le rocher s'abbaissoit. Les Lithuaniens qui entroient par cette ouverture les chargerent. Repoussés sur le champ de bataille, ils se heurterent à toute

bride contre un peloton de Ca- An. 1673.
valerie Polonoiſe. Sobieski en étoit, parce qu'il ſe portoit partout. Malheur au Général qui dans une pareille circonſtance ne ſçauroit pas être Soldat. Il le fut ; & la fortune le ſervit autant que la bravoure. Son bras ſe laſſoit de frapper. On lui portoit un coup mortel : un jeune Héros, Zelinski, le reçut : ſa mort fut vengée. C'étoit un combat particulier au milieu d'une affaire générale. Le Palatin de Kalish & le Caſtellan de Poſnanie accoururent avec un gros de Gendarmerie & dégagerent les Polonois. Tout le camp ſe jonchoit d'infideles expirans. Soliman venoit d'être bleſſé & pris au milieu des Janiſſaires. Ces braves gens plioient enfin. Les Spahis pouſ-

An. 1673. ſoient leurs chevaux pêle-mêle ſans autre deſſein que celui d'éviter le ſabre qui les pourſuivoit. Le Séraskier couvert de plaies ne penſoit plus qu'à ſauver les malheureux débris de ſa défaite : mais par où ? Tout ce qui s'offroit à ſon idée c'étoit ou quelques ſentiers à travers les rochers, ou les flots du Nieſter.

Dès ce moment, ſi on jette les yeux ſur toute l'Armée Turque, ce n'eſt plus une bataille, c'eſt une déroute complette où la deſtruction ſe multiplie ſous toutes les formes. Ici c'eſt un rocher d'où les fuyards ſe précipitent pour ſe briſer ſur d'autres rochers : on y voit des hommes & des chevaux entaſſés les uns ſur les autres à pluſieurs piques de

hauteur. Là c'est une Infanterie éperdue qui court vers la citadelle : mais la citadelle regorgeant déjà de monde, la renvoie au sabre de l'ennemi. Plus loin c'est de la Cavalerie qui se jette dans le fleuve ou le feu l'atteint pour finir ses horreurs. Ceux même qui gagnent l'autre bord, ou ceux qui avoient passé avant la rupture du pont ne sont pas en sureté. Ils s'étoient remis en bataille pour protéger & recevoir leurs compagnons qui tenteroient le passage. Un Brigadier de Cavalerie, l'impétueux Mondréoski, ne consent point à les voir vivre. Il se jette à la nage, suivi de sa brigade. Une balle vient le frapper au milieu du fleuve & le laisse sans connoissance. On le ramene au point d'où il étoit parti pour An. 1673.

An. 1673. ne perdre la vie que dix ans après dans une bataille encore plus éclatante. Sa troupe suit son objet, de nouveaux escadrons s'y joignent ; & l'ennemi battu par-tout, cherche son salut sous les murs de Kamirieck.

L'eau étoit couverte de dix mille Turbans & la terre de vingt mille morts, parmi lesquels on comptoit huit mille Janissaires. Il n'en coûta aux vainqueurs que cinq à six mille hommes tués ou blessés. Le Grand Veneur fut beaucoup regretté. Biginski retiré d'un tas de cadavres le lendemain de la bataille, eut le plaisir de savoir qu'on avoit pleuré sa mort. Quand on pense à la supériorité des vaincus on croit lire une fable. De deux choses l'une : ou c'est un grand dé-

ſavantage d'attendre l'ennemi dans des retranchemens ; ou le Ciel combattit pour les Polonois. Une troiſiéme peut-être donne la ſolution. Quand les hommes ſe battent, non pour la fantaiſie d'un Souverain, mais pour leur bonheur réel, & celui de la Patrie, ils s'élevent au-deſſus de l'humanité. An. 1673.

On avoit fait un grand nombre de priſonniers qui flétrirent les lauriers de Sobieski. Il eſt ſans doute à propos de faire remarquer le mal que les hommes puiſſans font aux autres hommes. C'eſt à eux à ne faire que du bien, s'ils veulent qu'on n'écrive que du bien. A peine Sobieski eut-il remercié Dieu par le ſacrifice de la Meſſe dans le magnifique pavillon du Général Turc, qu'il fit maſſa-

An. 1673. crer des captifs qui ne se défendoient plus ; & à cette premiere barbarie il en ajoûta une seconde : un ordre aux habitans du pays de mettre à mort tout infidele qui auroit cherché un asyle dans leurs foyers, sous peine de la vie pour eux-mêmes. Il oublioit que le Dieu des Batailles, (qualité qu'il ne prend que lorsque des forcenés troublent la terre,) est encore plus le Dieu de l'humanité. Des Bachas périrent dans cette boucherie : mais il n'eut pas le cruel plaisir d'y envelopper le Séraskier Husseim qui s'étoit évadé à tems (*a*).

Il fut plus humain envers les malheureux qui attendoient leur sort dans la Citadelle de

(*a*) Zaluski, tome 1. pag. 498 & suiv.

Choczin, où il y avoit de grandes An. 1673.
richesses. Les Grecs, les Arméniens & les Juifs y tenoient leurs magasins pour le camp. L'artillerie fut avancée le même jour. Il étoit impossible que la citadelle tînt. Un secours lui arrivoit de Kaminieck, qui fut bien-tôt repoussé par Samuel Cosacowski. Après quoi, Sobieski envoya aux Assiégés un Député Polonois avec un prisonnier de distinction, le Bacha Czausio, pour les sommer de se rendre ou de se résoudre à être passés au fil de l'épée. Ces malheureux oserent encore demander une capitulation honorable, d'être conduits à Kaminieck en emportant leurs effets sur quarante chariots. Le bon Turc qui lut les conditions à Sobieski, en les arrosant de ses

An. 1673. larmes, le supplia de considérer que la Victoire ne s'attache constamment à aucune Nation; que Dieu punit ceux qui en abusent; & qu'il a plus d'une fois abbaissé le lendemain ceux qu'il avoit élevés la veille. Sobieski accorda presque tout; & sur le champ le Bacha qui commandoit à Kaminieck reconnut cette bonté en renvoyant sans rançon cinquante captifs Polonois. Les Polonois dans tous leurs écrits traitent les Turcs de Barbares. Ces Barbares enseignent quelquefois la vertu aux Chrétiens.

L'Histoire, après avoir accusé le Général Paç dans la marche & avant l'attaque, lui doit cette justice que pendant l'action, rendu à son courage naturel & à l'amour de la Pa-

trie, il ſe conduiſit en Héros avec ſes Lithuaniens qui laiſſerent douter ſi les Polonois étoient plus braves. An. 1673.

Pendant que tout cela ſe paſſoit entre le Pruth & le Nieſter, l'Aga avoit fait ſon chemin. Arrivé à Léopol vers le commencement de Novembre, il y avoit trouvé le Roi à l'extrémité. La maladie qui s'étoit déclarée pendant la revue avoit fait des progrès à déſeſpérer. Un ulcere dans les reins, du ſang au lieu d'urine, des convulſions d'eſtomach, des vomiſſemens continuels ne lui laiſſoient qu'un ſouffle de vie qui ne lui permettoit pas de donner audience. Cependant l'Ambaſſadeur inſiſtoit avec plus de hauteur encore qu'il n'en avoit montré à l'Ar-

An. 1673. mée. Il vouloit abſolument remettre au Roi la lettre de Mahomet & la caſſette dont il étoit chargé. Les Grands-Officiers de la Couronne & de la Cour étoient dans une agitation mortelle. Ils craignoient que la lettre ne contînt des expreſſions impérieuſes, le ſtyle d'un Seigneur à ſon Vaſſal; ils craignoient juſqu'à la ſuſcription qui pouvoit être changée depuis que la Pologne étoit devenue tributaire de la Porte. Le Vice-Chancelier, avant que de propoſer l'audience au Roi mourant, démandoit à voir la lettre, & la caſſette qui donnoit encore plus d'inquiétude. On ſe repréſentoit ce bâton de commandement, cette veſte, ſignes humilians de vaſſalité que le Grand-Seigneur

envoie à ſes tributaires dans An. 1673.
trois Parties du monde : en revêtir ce Prince expirant, c'étoit lui donner le coup de mort; & quel affront éternel pour la Pologne ! Ce qui augmentoit les ſoupçons, c'eſt qu'il n'y avoit point de lettre pour le Vice-Chancelier. Ce procédé contre l'uſage ne préſentoit que des ténébres qui couvroient quelque choſe de funeſte. Cependant l'Ambaſſadeur s'obſtinoit à ne rien révéler qu'au lit du Roi. Il ſemble qu'on auroit pû le laiſſer murmurer dans ſon obſtination. Mais les ſuites en paroiſſoient à craindre. On ne ſavoit pas quel ſuccès auroit l'Armée ; les dernieres nouvelles n'en étoient pas heureuſes ; & ſi on échouoit dans l'expédition de Choczin, quel joug

An. 1673. seroit désormais assez pesant pour les vaincus ? L'adresse vient ordinairement au secours de la foiblesse. On dissimula ; on flatta l'Aga. On lui fit entendre que le Roi reprenoit des forces, & que dans peu de jours il seroit en état de l'écouter. Effectivement l'ulcere s'étoit ouvert, & les Médecins espéroient tout : mais la nature, qui les trompe si souvent en bien ou en mal, avoit décidé contr'eux. Michel expira le 10 Novembre sans postérité à l'âge de 35 ans, après quatre ans de regne, ou plûtôt d'agitation, de flétrissure, de troubles & d'horreurs. Si le Sceptre peut rendre un mortel heureux, c'est seulement celui qui sait le porter. Michel né avec un cœur sensible eût été bon Roi,

Roi, s'il avoit pû être un grand Roi. Son incapacité fit son malheur & celui de l'État. La Royauté ne l'étoit venu chercher que pour l'abbreuver de fiel, sans aucun mélange de consolation. Il avoit vû le mal, il ne vit pas le bien. Ses yeux s'étoient fermés la veille de la victoire de Choczin. An. 1673.

Trois jours après, l'espoir d'un nouveau triomphe vint flatter Sobieski. Il sçut par le Prince Moldave que dix mille Turcs, après avoir passé le Danube, traversoient la Moldavie pour grossir encore le camp de Choczin. Il prit avec lui une partie de sa Cavalerie sans équipage, & dans quatre jours de marche forcée arrivant à Pérérita sur le bord du Pruth, il eut le regret de manquer son

An. 1673. objet. Le Général Turc, Kaplan Bassa, instruit dans sa route de la défaite de Choczin, avoit repris le chemin du Danube.

Sobieski revenu à son Armée pensoit à tirer les plus grands avantages de ses succès: mais tout s'y opposa. Paç, qui s'étoit fait traîner à la victoire, n'étoit pas d'humeur à la suivre. Il avoit repris la route de Lithuanie avec ses troupes pendant l'absence de Sobieski. Les Polonois avoient encore de la volonté: mais la nouvelle de la mort du Roi changea la disposition des esprits, ou fut un prétexte pour un grand nombre. Ceux qui étoient chargés du butin de l'Orient, étoient pressés d'aller le mettre à couvert dans leurs foyers.

D'autres que les travaux lassoient dans une saison si dure, en désiroient la fin. Tous disoient que l'élection du nouveau Roi étoit l'unique affaire dont il falloit aller s'occuper en Pologne. An. 1673.

Sobieski représentoit que l'élection ne pouvoit avoir lieu qu'au Printems, & que l'hyver seroit bien employé à chasser les Turcs de l'Ukraine, & peut-être à tenter quelque chose sur Kaminieck. Il montroit une lettre du Grand-Chancelier qui conseilloit de poursuivre, la victoire, en annonçant la mort du Roi. On est étonné de voir Sobieski si peu pressé de retourner à Varsovie pour y former des brigues, lui qui avoit tant de titres pour la Couronne, si le mérite en fait.

An. 1673. Il ébranloit les Polonois, il les reportoit à de nouvelles entreprises. Un ordre du Primat Czartoriski l'arrêta. Cet ordre portoit de ramener, sans délai, l'Armée en Pologne. La volonté de l'Inter-Roi est plus sacrée que celle du Roi. Il fallut obéir. Tout ce que put faire le Grand-Général, ce fut de laisser une garnison à Choczin où l'on éleva un tertre que les Polonois appellent *Mogila*, monument grossier d'un beau triomphe. Il n'étoit pas juste d'abandonner à la vengeance des Turcs les Moldaves & les Valaques, qui étoient venus se livrer à Sobieski. Il détacha un Corps de huit mille hommes sous la conduite du Grand-Enseigne Sienawski pour défendre le pays & les deux Hospodars;

défense qui ne leur servit guères. Le Moldave *Pétreczeïcus*, succombant bien-tôt sous la puissance Othomane, se sauva en Pologne, où le moindre Staroste se mettoit au-dessus d'un Prince dépouillé. Il se repentit de n'avoir pas souffert un affront plûtôt que de s'exposer à mille. La mort le délivra. Le Valaque *Grégoire*, après avoir été amusé par l'Empereur, chercha de l'appui chez le Pape qui lui parla d'entrer dans la communion Romaine. Il resta Schismatique & Prince en faisant sa paix avec Constantinople (a). Sobieski ne manquoit pourtant pas à la reconnoissance; il avoit fait pour

An. 167[illegible]

(a) Cantémir, tome 2, pag. 139.

An. 1673 eux tout ce qui étoit en son pouvoir; après quoi, il reprit, malgré lui, la route de Pologne.

Si on examine cette expédition du côté de la conquête, elle n'offre presque rien d'avantageux. On gagnoit choczin; un amas de cabanes couvertes de chaume. La citadelle bonne pour le pays fut reprise par les Turcs pendant l'hyver : mais à considerer l'expédition du côté de la gloire, & de la conservation, il en est peu d'aussi brillantes, & qui présentent autant d'intérêt. Elle empêchoit la ratification du traité de Bourdchaz par le premier payement du tribut; elle suspendoit l'esclavage de la Pologne; elle affoiblissoit les Turcs par la perte d'une armée aguer-

rie; elle leur apprenoit que la An. 1673.
Pologne, avec des forces médiocres, pouvoit braver leur énorme puissance.

Sobieski couvert de gloire se rendit à Léopol où il reçut les félicitations de tous les Ordres. Les Palatinats les plus éloignés envoyerent des Députés au Libérateur de la Patrie. Que les Rois s'enyvrent, s'ils peuvent, de l'encens qu'on leur prodigue après des victoires où souvent ils n'ont eu aucune part: encens de commande; celui que Sobieski recevoit étoit offert par la reconnoissance & la joie. Au bruit du triomphe de Choczin, on avoit quitté le deuil d'un Roi qu'on ne pleuroit pas, pour prendre les couleurs & le ton de l'allégresse. Si quelqu'un étoit fâché de

An. 1673. cette mort, c'étoit l'Envoyé Turc. Elle l'avoit empêché de remplir sa commission, & il redoutoit la sévérité de la Porte. Le Primat lui donna un certificat qui attestoit que Michel étoit mort, avant que l'Envoyé pût faire sa charge.

Cependant tout retentissoit à Varsovie des brigues qui se faisoient pour la Couronne; & Sobieski restoit à Léopol, comme s'il eût été sans prétention. Il croyoit que le meilleur titre étoit de continuer à défendre la Patrie. Fixé à Léopol pour tout l'hyver, il se mettoit à portée de contenir les Tartares & les Cosaques, ou même de travailler à regagner ces derniers.

Fin du troisiéme Livre & du premier Tome.

